L'Information Littéraire

Revue illustrée paraissant tous les deux mois pendant la période scolaire

COMITÉ DE DIRECTION :

Marcel BIZOS
Inspecteur général de l'Instruction publique

Pierre BOYANCÉ
Professeur à la Sorbonne

Adrien CART
Inspecteur général de l'Instruction publique

Pierre-Georges CASTEX
Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille.

Maurice LACROIX
Professeur de Première supérieure au Lycée Henri IV

Mario ROQUES
Membre de l'Institut

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : **Jean BEAUJEU**
Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

J.-B. BAILLIÈRE & FILS, 19, rue Hautefeuille, PARIS (6e)

Téléphone : DANTON 96-02 et 03. — C. C. Postaux : Paris 202. — R. C. Seine 7.432. — R. P. Seine C. A. 4.615

3e ANNÉE. — N° 5. — NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1951

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE. — DOCUMENTATION GÉNÉRALE

LA PRÉSENTATION AUTHENTIQUE DES « PENSÉES » DE PASCAL, *par R. PONS* 169
HUYSMANS TOUJOURS VIVANT (AVEC DEUX LETTRES INÉDITES), *par J. DAOUST* 177
LES HELLÉNISMES DU VOCABULAIRE LATIN, *par J. PERRET* 183
A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, *par G. ROBERT, etc.* 191

DEUXIÈME PARTIE. — DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE

QUELQUES CADRES D'ÉTUDE POUR « LE PÈRE GORIOT », *par P. SURER* 196
VERSION GRECQUE POUR LA CLASSE DE SECONDE, *par C. PELLERIN* 202
POUR LE THÈME LATIN, *par E. DE SAINT-DENIS* 203
DISSERTATION FRANÇAISE, *par H. BÉNAC* 206
BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS D'AGRÉGATION, *par J. BEAUJEU, P.-G. CASTEX, J. HUMBERT et J. DE ROMILLY* 208

L'Information Littéraire

Revue illustrée paraissant tous les deux mois pendant la période scolaire

3e ANNÉE. — N° 5. — NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1951

Ont collaboré à ce numéro :

J. BEAUJEU, Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille; H. BÉNAC, Professeur au Lycée Marcelin-Berthelot; P.-G. CASTEX, Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille; J. DAOUST, Professeur à la Faculté des Lettres catholique de Lille; J. HUMBERT, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille; Colette PELLERIN, Professeur au Lycée Fénelon de Lille; J. PERRET, Professeur à la Sorbonne; R. PONS, Professeur de Première supérieure au Lycée Louis-le-Grand; Guy ROBERT, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Besançon; J. DE ROMILLY, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille; E. DE SAINT-DENIS, Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon; P. SURER, Professeur au Lycée Marcelin-Berthelot.

Prix de l'abonnement : **1.200 fr.**; Etranger : **1.500 fr.**; le numéro : **300 fr.**

N. B. — La Direction de la Revue décline toute responsabilité au sujet des opinions émises par les auteurs dans leurs articles

BULLETIN D'ABONNEMENT

à MM. J.-B. BAILLIÈRE et FILS

ÉDITEURS

19, rue Hautefeuille - PARIS (VIe) CHÈQUES POSTAUX : **PARIS 202**

Je soussigné (nom et prénoms) _____

demeurant à (1) _____

_____ *vous prie de bien vouloir m'abonner à*

L'INFORMATION LITTÉRAIRE

Revue paraissant tous les deux mois pendant la période scolaire

Prix de l'abonnement : **1.200 fr.**; Etranger : **1.500 fr.**; le numéro : **300 fr.**

(LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER DE CHAQUE ANNÉE)

Veuillez trouver sous ce pli un $\frac{\textit{chèque}}{\textit{mandat postal}}$ *de* _____ *francs, montant de mon abonnement.*

Signature :

(1) Prière d'écrire très lisiblement

DOCUMENTATION GÉNÉRALE

La présentation authentique des « Pensées » de Pascal

L'édition Brunschvicg minor de Pascal est entre toutes les mains. Mais elle a plus de cinquante ans. Or, depuis 1897, les travaux n'ont jamais cessé sur le front de la recherche pascalienne. On peut à la rigueur ignorer les articles des critiques, des philosophes ou des théologiens. Ils s'annulent souvent les uns les autres, et un esprit cultivé peut se passer d'intermédiaires pour dialoguer avec Pascal. Le dernier en date des historiens de la littérature française, M. Antoine Adam, conseille de ne pas s'égarer « dans l'innombrable et souvent médiocre littérature inspirée par Pascal » (1). Mais peut-on sans danger professer la même indifférence à l'égard des découvertes des érudits ? On ne construit rien de solide sur des légendes. Pour bien entendre le Pascal des *Pensées*, il est bon de connaître aussi exactement que possible l'histoire matérielle de ce livre extraordinaire. L'Université pécherait par paresse d'esprit si la reconnaissance légitime vouée à Brunschvicg entérinait pour cette édition un privilège routinier. Il est possible aujourd'hui de rectifier bien des erreurs accréditées par Brunschvicg; de se représenter clairement — ce qu'il n'a pas su faire — ce qu'étaient, ce que sont devenus les papiers de Pascal. Ce n'est pas une condition suffisante pour comprendre les *Pensées*, mais c'est sans doute une condition nécessaire.

* * *

L'idée que la plupart des professeurs ont reçue de leurs propres maîtres et du commerce de Brunschvicg est actuellement la suivante : les papiers laissés par Pascal étaient un fouillis, que le temps a transformé en chaos. Plus difficiles encore à classer qu'à déchiffrer. Tout le monde connaît l'écriture de Pascal pour avoir regardé quelque fac-similé (2). Il est moins facile de vérifier de ses propres yeux le désordre des papiers; mais le casse-tête chinois des tables de concordance est assez édifiant. Chacun croit donc savoir et enseigne que Pascal, au cours de ses méditations, prenait des notes à la va-vite, avec des moyens de fortune. Sur la fin de sa vie, quand sa mémoire le trahit (cf. Br., § 370, 371, 372), on lui prête la manie de griffonner, pour fixer ses intuitions fugitives, sur n'importe quel bout de papier. Ces notes en vrac, plus toutes sortes de fonds de tiroirs, constitueraient les matériaux des *Pensées*. Afin d'assurer la conservation de ces reliques, les héritiers auraient prié un relieur de les coller sur un registre. A quel moment, dans quelles conditions fut exécutée l'opération ? On ne s'en met guère en peine. On préfère s'égayer sur les résultats. L'intervention de relieur, assure-t-on, fut comparable à un coup de vent sur une table encombrée. Préoccupé uniquement d'économiser la place, il n'aurait cherché qu'à remplir au plus juste les pages de son registre : collant d'abord les grands morceaux de papier, ceux qui « rendaient » bien, puis logeant dans les vides les broutilles, les bandes étroites, les rogatons; enfin, à court de petite monnaie, jouant des ciseaux. On l'accuse donc d'avoir découpé arbitrairement certains textes de Pascal et d'en avoir éparpillé la charpie. On l'accuse de n'avoir

(1) Antoine ADAM, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. II, *L'époque de Pascal*, p. 209, note 2.

(2) Jean MESNARD, le dernier critique de Pascal, estime que l'on a exagéré le caractère anormalement difficile de cette écriture. Beaucoup de minutes de notaires sont plus malaisées à lire. Les documents le plus souvent reproduits sont criblés de fautes de lecture.

obéi qu'à un souci élémentaire de géométrie : géométrie d'illettré; d'avoir aggravé sans recours, par sa conscience ou son inconscience professionnelle, le désordre congénital. Au demeurant, le meilleur colleur du monde.

Quand, en 1842, Victor Cousin découvre à la Bibliothèque Nationale le résultat de ces exploits, le registre aux originaux (fonds fr., 9.202), il mène grand bruit autour de sa découverte, il réclame une nouvelle édition des *Pensées;* mais il ne s'interroge guère sur la confection du registre et sa signification. Il en reste aux apparences, et tous ses successeurs, Brunschvicg compris, font de même. Dauber sur le relieur, c'était facile. De plus, c'était libérateur. S'il était avéré, en effet, que ce qu'on appelle le manuscrit des *Pensées* résulte d'un puzzle où le hasard a conjugué ses maléfices avec la stupidité appliquée d'un technicien des ciseaux et de la colle, à quoi bon chercher ailleurs que dans la critique interne le plan des *Pensées ?* Chaque éditeur devenait libre de manœuvrer à son gré : de renoncer à classer les textes, comme Michaut (qui reproduit en 1896 le manuscrit), ou de les grouper à sa fantaisie, selon des déductions ou des préférences personnelles, en prétendant retrouver l'ordre de Pascal, ou en renonçant à cette prétention. C'est, on le sait, le système adopté par Brunschvicg : il apparente les textes en sections et se défend de se substituer à Pascal. Aggravez les dégâts que la maladie et la mort firent subir aux dossiers de Pascal; multipliez-les par la bêtise du relieur : vous voilà débarrassé de tout scrupule philologique. En route pour les éditions philosophiques, c'est-à-dire pour les exercices de haute école !

* * *

Il faut renoncer aujourd'hui à cette pittoresque anarchie, à cette dangereuse liberté. Sans doute, l'éditeur de Pascal aura toujours à intervenir, à résoudre mille problèmes de détail; mais tout ne lui est plus permis. A force de sagacité et de patience, des chercheurs sont parvenus à faire correctement l'histoire des papiers de Pascal. Ils ont dégagé quelques certitudes de prix, qui sont désormais pour l'éditeur des contraintes et de salutaires lisières.

M. Z. Tourneur, bibliothécaire de la ville de Melun (mort en 1945), a ouvert la voie. Venu à Pascal la loupe à la main, il a eu d'abord le mérite de rectifier bien des lectures fautives, qui étaient indéracinables (3). Après s'être fait la main par des études de détail (4), il a procuré deux éditions critiques (1938 et 1942). M. Lafuma, qui assure aujourd'hui la relève, n'a jamais rencontré Tourneur. C'est par métier un spécialiste du papier et des filigranes, par goût un détective érudit. Pour un homme de cette espèce, quel écheveau plus passionnant à débrouiller que les *Pensées ?* Or, ses conclusions concordent, pour l'essentiel, avec celles de Tourneur. Cette coïncidence spontanée est à elle seule présomption de vérité (5).

Nous ne suivrons pas ces chercheurs à la trace. Le chemin des érudits, plein de méandres et d'épines, ne saurait être le chemin des écoliers. Nous essayerons de présenter clairement le bilan de leur chasse et de reconstituer, selon le déroulement chronologique, ce film pascalien fécond en épisodes.

* * *

Pascal achève la 18e *Provinciale* le 24 mars 1657. Une 19e est en chantier; il l'abandonne. Désormais, la bataille contre le libertin requiert le meilleur de son énergie. Il prend des notes, pour soutenir sa méditation, pendant toute l'année 1657-1658. C'est l'année de travail fécond, celle qui a vu éclore la majorité des « pensées ».

Peut-on surprendre Pascal à son bureau ?

Voici une première sottise à exorciser : Pascal n'écrit pas à la diable, sur des papiers de fortune. Il a devant lui de grandes feuilles (généralement du format 23,5 × 35 cm). Il trace en haut une croix discrète, et il remplit d'écriture toute la feuille. Il n'en est pas encore à la rédaction suivie, mais à la rédaction de recherche. Il est donc normal que des idées sans lien apparent, des

---

(3) Si indéracinables que les plus grotesques subsistent encore. Ainsi, dans l'intéressant Pascal, *Œuvres choisies*, de V. Giraud [Hatier], on lit toujours *poésie* pour *prise*. Cf. p. 528. Il s'agit de la pensée Br. 324.

(4) Z. Tourneur, *« Beauté poétique ». Histoire critique d'une pensée de Pascal et de ses annexes* (1933).

(5) M. Lafuma a réuni ses principaux articles d'érudition sous le titre *Recherches pascaliennes*. Préface de M. A. Béguin, 1949. 160 pp., 300 fr. Chez Delmas, Bordeaux.

— Il a donné une édition des *Pensées* en deux vol. (1948, Delmas) de conception très neuve, encore tâtonnante sur quelques points de rodage.

— Une édition beaucoup plus importante en trois volumes (I. Textes; II. Notes; III. Documents) vient de paraître, dite *Edition MS*. Elle met à la disposition du lettré tous les éléments nécessaires pour une étude objective des *Pensées* (Ed. du Luxembourg, 76, rue de Vaugirard, Paris, VI).

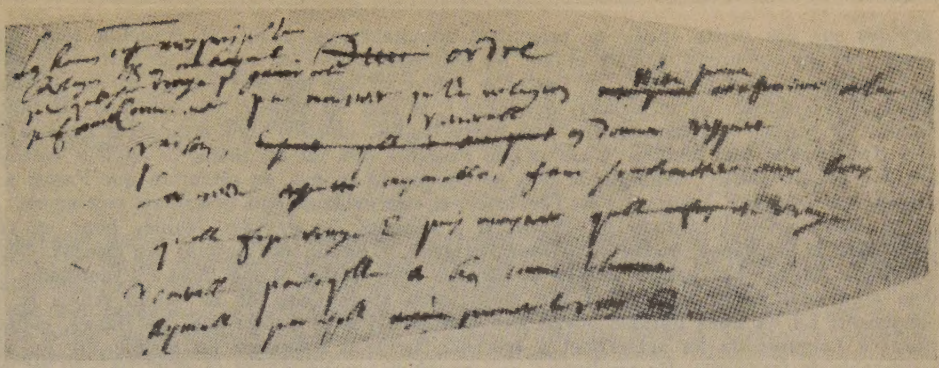
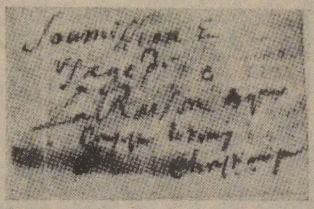


Fig. 1. — Br. *187*. Ce texte, découpé par Pascal, est le premier papier enfilé dans la première liasse, *Ordre*. Il donne le plan de l'Apologie. Remarquer en haut et à gauche : le trait de séparation; en bas et à gauche, le trou d'enfilure. La référence au crayon P. 3 renvoie à la page de la copie; elle a été portée par Louis Périer.

Fig. 2. — Br. *269*. Etiquette de la 13e liasse : *Soumission et usage de la raison*. Trou d'enfilure très apparent. Br. lit est pour et et ponctue mal. Il prend une étiquette de liasse pour une pensée.



(Soumission et Usage de la Raison ; en quoi consiste le vrai christianisme.)

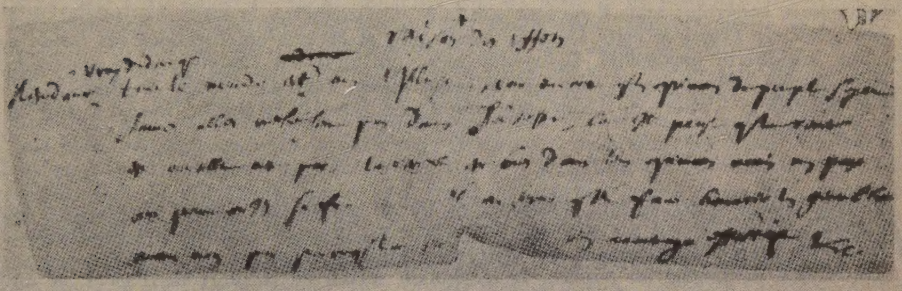
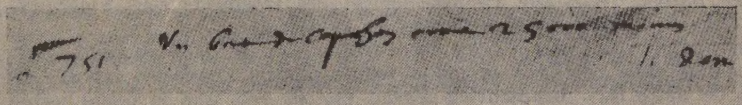


Fig. 3. — Br. *335*. Début de page, ce que montre la croix. Pascal reprend comme titre de la pensée le titre de la rubrique (*Raison des Effets*, liasse 5). Pas de trait de séparation, puisque le texte ouvre une page. Découpé par Pascal, le papier a été de surcroît rogné à droite et à gauche par le colleur; ce qui a fait disparaître le trou d'enfilure.



(Un bout de capuchon arme 25.000 moines)

Fig. 4. — Br. *955*. Rejeté de l'édition Minor. Considéré comme une note pour les *Provinciales*. En fait, appartient à la liasse *Vanité* (liasse 2); prend de ce fait un sens autrement profond et pittoresque. Type de languette mince découpée par Pascal et rognée par le colleur. Trou d'enfilure.

Fig. 5. — Br. *253*. Languette découpée par Pascal, rognée par le colleur. A l'intérêt de montrer nettement les deux traits de séparation.

(Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.)

réflexions sur des sujets variés se présentent simultanément à lui. Il accueille tout, quitte à séparer, par un vigoureux trait de plume, les morceaux qui n'ont pas de rapport entre eux.

Un moment vient assez vite où Pascal se trouve devant un gros paquet de ces feuilles bien garnies. Pour utiliser ces matériaux, que faire ? Il faut les classer, les ordonner. Il faut donc détacher les pensées qui figurent sur une même feuille, si elles sont étrangères l'une à l'autre, et les réapparenter par familles. C'est ce que Pascal a fait, ou du moins ce qu'il a entrepris de faire. Ici, il faut insister. Combien de gens ne choquerait-on pas, en déclarant que Pascal a classé lui-même ses papiers ? Pourtant c'est l'évidence, et une évidence qui désormais commande. Pascal donc a opéré selon l'habitude du temps. Il a découpé les grandes feuilles pour en répartir logiquement la substance, quand la logique l'exigeait. C'est lui qui a joué des ciseaux, beaucoup plus que le relieur. Les bandes, larges ou étroites (telle pensée d'une ligne est consignée sur un ruban d'un centimètre de largeur) ont été taillées après coup de sa main. Après le tri, le groupement. Là où nous aurions ouvert des chemises, Pascal a fabriqué des liasses, enfilant les papiers à l'aiguille ou les accrochant à un clou. Le trou d'enfilure est visible sur un nombre considérable de fragments. De ces liasses, on connaît le nombre : il y en a 27 (et non 26, comme on le dit quelquefois). On connaît les titres, qui sont — probablement — de la main de Pascal. Les éditeurs ont pris souvent ces titres de liasses pour des titres de paragraphes.

Il est extrêmement vraisemblable que Pascal fit ce classement à l'occasion de la conférence qui se tint à Port-Royal, devant un aréopage de théologiens et d'amis (Arnauld, Nicole, le duc de Roannez, flanqué de son secrétaire, un certain Filleau de la Chaise). Ils étaient aussi impatients de connaître les dernières productions de l'esprit de Pascal que Pascal l'était de solliciter leur avis (cf. Etienne PÉRIER, *Préface de P. R.;* éd. Br., p. 304 : *Il se rencontra néanmoins une occasion...*, etc.). Cette conférence a eu lieu, selon M. Jean Mesnard, aux environs de mai 1658. M. Lafuma voudrait la reculer un peu plus tard, jusqu'en octobre ou novembre. On ne peut pas, en tout cas, dépasser ces mois-là; car la dernière maladie de Pascal va se déclarer. Les premiers symptômes, au dire de Gilberte, apparaissent en juin 1658. Le temps approche où Pascal sera si accablé qu'il ne pourra plus rien faire, où ses « incommodités » lui interdiront tout effort, même la lecture, à plus forte raison l'écriture (cf. *Vie de Blaise Pascal*, éd. Br., pp. 22-23). Pascal a pu d'aventure, en ces jours d'épreuve, noter une idée sur un papier de rencontre, dicter une pensée à un secrétaire bénévole; mais il ne faut pas faire de l'exception la règle. Le dossier de l'Apologie n'a pas beaucoup grossi de cette façon-là. Souffrance et fatigue ont certainement fondu sur Pascal avec une brusquerie inexorable. Il le faut bien, puisqu'il n'a pas achevé le classement de ses papiers. A côté des vingt-sept liasses bien constituées, tout un lot de documents est demeuré dans la confusion. L'effort de 1658, interrompu, n'a jamais été repris. Pascal meurt le 19 août 1662, à 39 ans 9 mois...

* * *

Pascal était entouré de tant d'admiration qu'on voulut tout sauver de ce qu'il laissait. Ce qu'il laissait, c'était surtout des papiers. Comment s'y prit-on ? C'est ici que les érudits modernes ont été payés de leur attention, et ont débusqué d'autres erreurs.

La famille embauche un copiste, le lendemain même de la mort de Pascal, et on lui livre tout (ou à peu près tout). Le copiste fit diligence. Le témoignage d'Etienne Périer (éd. Br., p. 310 : *Comme l'on savait le dessein qu'avait Pascal...*, etc.) a besoin d'être interprété; mais il est catégorique sur le point essentiel. Les papiers furent copiés *« tels qu'ils étaient »*. Cette copie était donc une sorte de reproduction fidèle de l'Apologie, en l'état du 19 août 1662. Elle respectait les liasses, c'est-à-dire l'apparentement des fragments sous vingt-sept rubriques. Elle donnait le reliquat tel qu'il se trouvait dans les dossiers.

Comment sait-on tout cela ? C'est bien simple : on a retrouvé cette copie, ou plutôt (car elle était connue mais négligée) on en a enfin compris l'immense intérêt. C'est le manuscrit f. fr. 9 203 de notre B.N. Brunschvicg n'avait pas su voir que la copie sortait de la chambre mortuaire. Il croyait qu'elle avait été faite sur le tard, plusieurs années après la disparition de Pascal, pour faciliter la tâche des éditeurs de Port-Royal. Il la laissait donc de côté. On la tient aujourd'hui pour la première édition de Pascal, une édition à un exemplaire (6), qui doit être le prototype de toute édition loyale de Pascal. Défaisant chaque liasse, le copiste prenait les

(6) Il faut pourtant signaler l'existence d'une seconde copie (ms. f. fr. B.N. 12.449). Elle a été tirée sur la première ou exécutée simultanément. Il semble qu'elle ait été moins utilisée, donc moins troublée que la première. Peut-être est-elle donc plus fidèle. Les vingt-sept liasses sont dans le même ordre : mais non la suite des autres textes.

feuillets dans l'ordre où ils se présentaient. Il s'ensuit évidemment que le premier transcrit, c'est-à-dire le papier du dessus, est en réalité celui qui a été enfilé le dernier.

Puisque les érudits sont aujourd'hui d'accord pour s'attacher à cette copie, on peut interrompre un instant le déroulement de notre film. La suite ne fera qu'éclairer et justifier leur décision. Voyons de plus près ce que leur offre la copie, les lumières et les ombres.

*
* *

Vingt-sept liasses donc, sous vingt-sept rubriques, groupent un peu plus de la moitié des fragments (7). On ne peut pas démontrer que c'était là le plan définitif de l'Apologie : classement provisoire peut-être, mais à coup sûr le dernier effort de synthèse, le dernier fruit de la lucidité de Pascal. Les fondations ou les pilotis qu'il a jetés lui-même ont plus de valeur que les constructions de ses commentateurs. En tout état de cause, il faut les préférer. C'est ce que font dans leurs éditions Tourneur et Lafuma.

Tout serait dit, s'il n'y avait pas, succédant sur la copie aux 187 pages contenant les fragments classés, le lot important des pensées restées confondues. Qu'en est-il exactement de cette confusion ? Il serait faux de laisser croire que la copie, à partir de la page 191, n'est qu'un chaos. Un rangement, sinon un classement, s'y ébauche. Des blancs et des signes séparent des groupes de documents. On peut distinguer alors des séries ou des sections — et non plus des liasses. Il y a XXXIII séries, que l'on a pris l'habitude de numéroter en chiffres romains. Qui est à l'origine de cette distribution ? Le copiste, selon toute vraisemblance.

Comment traiter ce second lot et cet embryon de classement ? Il est évident que c'est une réunion de textes disparates, de date, d'origine et de destination très diverses. Beaucoup appartiennent encore à l'Apologie. Pourquoi ont-ils été exclus des liasses ? Trois raisons peuvent l'expliquer : ils ont été écartés comme inadéquats; ou bien ce sont des doublets, des brouillons, des ébauches, et, de plusieurs textes consonants, n'a été retenu que le meilleur; ou bien Pascal n'a pas eu le temps de statuer. Reste aussi que ces documents peuvent être postérieurs au classement, et dater des dernières années, des entr'actes de la souffrance. Chaque cas demanderait examen particulier. Mais on trouve aussi des fragments de piété et de théologie, des écrits scientifiques, des réflexions de rhétorique, des résidus des *Provinciales*, des brouillons de lettres, des notes pour les *Trois Discours sur la Condition des Grands*, des notes de lecture, etc.

Un sort particulier est fait aux propos sur le Miracle. Ils sont rejetés à la fin de la copie, en bloc cohérent : ce sont les sections XXXI, XXXII, XXXIII. Pascal les avait sans doute groupés lui-même. Il n'en est que plus significatif de constater qu'il les a écartés de son plan: qu'il n'a pas jugé bon de faire, sous la rubrique *Miracle*, une vingt-huitième liasse. Or, ces notes et réflexions peuvent être datées : la rédaction s'échelonne de septembre 1656 à novembre 1657. Que Pascal ait exclu le miracle de son arsenal, voilà un premier point de grande conséquence qu'enseigne un examen, même superficiel, de la copie. Les commentateurs feront bien de le prendre en considération, et de ne pas affirmer, par exemple, sur le vu de ces maximes polémiques, que l'*Apologie* eût été plus cruelle aux Jésuites que les *Provinciales*. Ni par la date ni par l'esprit elles ne sont de l'Apologie.

Mais, enfin, quel parti prendre devant notre seconde catégorie de documents ? Néophyte du culte de la copie, Tourneur la reproduit fidèlement, de bout en bout, sans distinguer par conséquent entre la première moitié où le classement est certainement de Pascal, et la deuxième, où il plane beaucoup d'indécision. M. Lafuma a eu plus de courage ou d'esprit critique. Il a commencé par exclure de l'Apologie les textes qui n'ont pas été écrits pour l'Apologie. Ce tri ne saurait soulever d'objections. Réduite à ses seuls matériaux, l'Apologie sera plus claire. Ce n'est pas frapper de discrédit des textes hétérogènes que d'en faire un volume à part. Il faut en prendre son parti. Si le *Mystère de Jésus* est une des pages les plus belles et les plus émouvantes de Pascal.

---

(7) En voici la liste : 1° Ordre. — 2° Vanité. — 3° Misère. — 4° Ennui. — 5° Raison des Effets. — 6° Grandeur. — 7° Contrariétés. — 8° Divertissement. — 9° Philosophes. — 10° Le souverain Bien. — 11° A Port-Royal. — 12° Commencement. — 13° Soumission et usage de la Raison. — 14° Excellence de cette manière de prouver Dieu. — 16° Fausseté des autres religions. — 17° Religion aimable. — 18° Fondements de la religion et réponse aux objections. — 19° Loi figurative. — 20° Rabbinage. — 21° Perpétuité. — 22° Preuves de Moïse. — 23° Preuves de Jésus-Christ. — 24° Prophéties. — 25° Figures particulières. — 26° Morale chrétienne. — 27° Conclusion.

Sur 991 fragments que l'on met sous le titre de *Pensées*, il y en a 736 qui paraissent destinés à l'*Apologie*. 255 qui ne la concernent pas. Sur les 736 de l'*Apologie*, il y en a 381 classés par Pascal à la fin de 1658. *soit plus de 50 %*; et à cette date il avait rédigé plus de 80 % des fragments destinés à cette *Apologie*.

s'il couronne sa vie intérieure, il n'était pas fait pour couronner l'Apologie. Ce n'est diminuer ni l'Apologie ni le *Mystère de Jésus*, quoi qu'en pense M. Béguin, que de procéder selon la logique et la rigueur. Mais que faire des textes que l'Apologie appelle et que les vingt-sept liasses n'ont pas accueillis ? M. Lafuma n'hésite pas à les distribuer de son chef dans les cadres préparés par Pascal, à gonfler les liasses primitives. Il prend soin naturellement d'indiquer le moment où commence cet apport nouveau. Il était difficile de faire autrement. Mais si l'on accepte le principe, on pourra toujours contester l'application. Voilà de quoi stimuler les critiques attentifs. On voit par là qu'il est malaisé d'éviter tout arbitraire dans une édition des *Pensées*. Raison de plus pour s'attacher avec résolution aux repères fermes.

* * *

Reprenons le fil des événements. Ce sera le meilleur moyen de compléter la démonstration, de répondre aux difficultés qui pourraient embarrasser. La famille et les amis de Pascal connaissaient bien, eux, l'origine et la valeur de la copie; mais, étant donné les habitudes littéraires du XVII[e] siècle, ils ne pouvaient la donner telle quelle à l'impression (Et. PÉRIER, éd. Br., p. 311 : *La première idée qui vint dans l'esprit...*, etc.). Le duc de Roannez souhaitait que l'on achevât l'œuvre de Pascal. Cela fut jugé présomptueux. Port-Royal opta, on le sait, pour un classement original et, moyennant exclusions et corrections, obtint un Pascal cohérent et lisible, attrayant et point trop subversif : des Pensées et non *les* Pensées; du Pascal, et non Pascal. (22 chapitres liés, mais sans rigueur.)

Si l'on n'avait pas osé tenir la plume de Pascal et rédiger l'Apologie à sa place, on crut bon toutefois d'exposer en Préface ce que l'on savait ou imaginait de son plan. C'est l'origine de deux documents autour desquels on s'est beaucoup battu. Filleau de la Chaise se chargea de rédiger une introduction aux *Pensées*. Il fit le *Discours sur les Pensées*. Tous les éditeurs qui tentent de refaire Pascal s'abritent derrière lui. Filleau prétend, en effet, avoir utilisé les souvenirs qu'il avait gardés de la conférence de Port-Royal (juin ou octobre-novembre 1658); les siens, ou ceux de ses collègues. M. Lafuma ne le croit pas vraisemblable. Filleau rédige en 1667, plus de huit ans après. S'il dit des choses valables, c'est, M. Lafuma pense en donner la preuve, qu'il travaille en ayant sous les yeux la copie, c'est-à-dire le canevas même de Pascal. L'autorité de Filleau ne saurait donc ni infirmer ni confirmer les enseignements de la copie : elle s'y superpose.

Le texte de Filleau, pour des raisons mesquines, déplut à la famille (8). Etienne Périer, le neveu de Pascal, brocha un texte plus court pour servir de Préface (1669). Sa préface confirme pour l'essentiel les conceptions ou les déductions de Filleau. Il n'y a rien à conclure de cette ressemblance. Etienne Périer travailla d'après Filleau, comme Filleau avait travaillé d'après la copie. Si bien que la copie demeure le fond solide où viennent s'appuyer tous les plans présumés de Pascal.

* * *

Il faut suivre maintenant les papiers que Port-Royal n'immobilise plus pour préparer son édition (1670). Originaux et copies sont remis aux héritiers, qui les gardent avec une pieuse jalousie. Il serait long de les voir passer de génération en génération, de Paris en Auvergne.

La copie finit par aboutir à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, en 1731. Elle avait été, en dernier lieu, la propriété de Dom Jean Guerrier, prieur de Saint-Jean-d'Angély, qui, très probablement, l'avait fait relier après 1715 en Limousin. En 1795, elle fut déposée à la Bibliothèque du Roi.

Il est plus intéressant de suivre de près les originaux. Cinquante ans ou presque après la mort de Pascal, en 1711, Louis Périer les remit à la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Ici, arrêtons-nous pour piétiner la légende. Ce n'est pas une masse confuse de papiers que déposa le bon chanoine, ces papiers que les nouveaux gardiens auraient achevé de massacrer par les ciseaux de leur relieur. Imagine-t-on que, pendant cinquante ans, Louis Périer ait conservé les liasses enfilées ou les feuilles volantes empilées ? Ses amis et lui en auraient joui comme un collectionneur paresseux des timbres qu'il enferme dans une boîte. M. Lafuma a démontré, grâce à sa science de papetier, que Louis Périer avait pris la décision de coller les papiers sur des cahiers. C'est donc lui le premier responsable, sinon l'auteur du registre. Le papier qui supporte les textes de Pascal est d'Auvergne, d'un filigrane antérieur à 1711. Le travail n'a pas pu ne

(8) Il fut publié à part en 1672. Il est joint régulièrement aux éditions des *Pensées* après 1678. Aujourd'hui, on pourra le lire aisément dans le 3[e] volume de l'édition MS de M. Lafuma, pp. 85-116.

pas introduire quelque désordre dans les documents, mais il a été fait avec respect et intelligence. Ce que les moines de Saint-Germain-des-Prés ont reçu en dépôt, ce sont donc de grands cahiers brochés. Nulle intervention de leur part n'a pu déranger quoi que ce soit. Ils se bornèrent à transformer, pour la commodité et la sécurité, les cahiers brochés en un volume relié : simple opération mécanique, qui n'intéresse plus le texte de Pascal (exécutée, d'après les révélations de la feuille de garde, après 1731 en Normandie).

On se demandera peut-être si l'amateur (M. Lafuma ne pense pas que ce soit un homme de l'art) qui a fabriqué les cahiers de Louis Périer a respecté dans son collage l'ordre des liasses, pourquoi il y a lieu de préférer, pour une édition objective de Pascal, la copie aux originaux. La réponse est obvie. La copie a été faite le lendemain de la mort de Pascal, alors que rien n'avait troublé ses papiers. Les originaux, au contraire, ont dû subir de nombreuses manipulations; ils ont été consultés souvent, donc déclassés et reclassés vaille que vaille; ils ont voyagé plusieurs fois entre l'Auvergne et Paris. On ne sait pas au juste à quel moment ils furent collés sur le solide papier de Louis Périer; en tout cas, cette sage mesure ne fut pas prise au premier jour. Il y a donc eu, sans parler des accidents dus au collage qu'il ne faut tout de même pas nier complètement, des interversions et quelques pertes. Si la copie et les originaux ne présentent pas dans le détail la même consécution, ce ne sont donc pas les originaux qui doivent faire foi. Les originaux sont ainsi dépossédés d'une certaine autorité au profit de leur ombre, la copie 9 203; mais ils restent, c'est trop évident, la plus pathétique et la plus instructive des reliques. Ils ont mille secrets de détail à révéler à l'observateur. On ne se lassera jamais de les interroger. De surcroît, ils ont gardé quelques textes que la copie ignore. Probablement avaient-ils été soustraits intentionnellement aux copistes par la famille.

*
* *

Ainsi déroulée selon le temps, l'histoire des papiers paraît claire. Que de probité et d'acharnement il a fallu pourtant pour la reconstituer ! C'est pourquoi il faut mettre en garde le public novice qui chemine dans ce maquis contre les incursions d'amateurs. La vérité est assez dure à conquérir pour qu'on n'accepte pas de la voir compromise par des fantaisies brillantes et des hypothèses inconsidérées.

Grand bruit a été mené, voici trois ans, sur les prétendues découvertes du docteur Couchoud (9). En considérant le manuscrit des *Pensées*, le docteur Couchoud remarque, à côté de la mosaïque des petits papiers, quelques grandes pages d'un seul tenant et des développements suivis. Il a l'idée de les abouter et l'intuition jaillit en lui qu'ils constituent une œuvre homogène, le premier état de l'Apologie. Il la baptise aussitôt : *Discours de la Condition de l'Homme*. L'imagination entre en branle. Il se persuade que ce Discours (peinture de l'homme incapable de vérité, de justice, de bonheur) était le propre texte que lut Pascal à ses amis, lors de la conférence de Port-Royal (octobre 1658). Pourquoi Pascal l'aurait-il par la suite disloqué et mis en pièces ? Pour le compléter et l'enrichir, en tenant compte des critiques entendues. D'où une deuxième conférence à Port-Royal, placée en 1659, et inventée de toutes pièces. Nous sommes depuis le début en plein roman. Pour qui se représente clairement comment Pascal a travaillé, il n'y a pas de mystère si certaines pages sont restées entières : c'est qu'elles étaient consacrées au même sujet. On admettra bien que la pensée de Pascal ne procédait pas seulement par bonds ou par étincelles : elle avait aussi ses nappes. Mais pourquoi imaginer un premier Discours, noyau de l'Apologie, que le bombardement des critiques aurait fait éclater; puis une deuxième comparution devant la Commission de Port-Royal, etc. ? On ne sert pas bien Pascal par de tels tours de passe-passe.

Il est regrettable qu'un effort hardi et vigoureux pour présenter Pascal aux lycéens non pas au goût du jour (la mode n'a rien à voir là-dedans), mais selon la vérité des faits — celui de M. Guy Michaud (10) — ait été légèrement faussé par l'ombre du docteur Couchoud. M. Guy Michaud a amalgamé, à une très solide érudition, une pincée d'érudition plus suspecte (cf. p. 39). Son petit livre, si louable, et qui devrait faire trouée dans l'enseignement secondaire, en perd un peu de sa sûreté. Il est impossible de concilier des traditions opposées.

*
* *

(9) Blaise PASCAL. *Discours de la Condition de l'Homme*. Ce qui reste du manuscrit en reproduction phototypique, et restitution, par P.-L. COUCHOUD. 64 p. in-4°, 3.000 fr. Albin-Michel, 1948.

(10) *L'Œuvre de Pascal*. Extraits, présentés par Guy MICHAUD. Classiques FRANCE. 126 p., Librairie Hachette, 1950.

Nous nous sommes mis à l'école des érudits. Ils se défendent d'aller plus loin. Tourneur a pourtant voulu tirer les conclusions d'une vie passée dans l'étude de Pascal, et il a écrit un livre assez décevant. (Z. Tourneur, *Une Vie avec Pascal.* J. Vrin, 1943). Il mesure assez chichement l'admiration à son grand homme et lui fait des procès de tendance. Cet admirable érudit, sorti de l'érudition, pose au paysan de Saintonge et à l'ami de M. Combes, son compatriote... M. Lafuma, lui, se garde de tout empiétement hors du domaine technique, où il est roi.

Reste pourtant que la justification de tant de patience, c'est de nous mettre en état de mieux connaître, de mieux comprendre Pascal. Quel visage nouveau prennent donc les *Pensées*, quand on les considère dans l'ordre des vingt-sept liasses, en épousant le mouvement même que voulait leur imprimer Pascal ?

Jusqu'ici, un seul pascalisant a tenté loyalement cette expérience, M. Jean Mesnard (11). Beaucoup de fragments, écrit-il, « prennent un sens tout à fait inattendu. Le commentaire de Pascal est entièrement à renouveler. Notre surprise fait bientôt place à l'émerveillement » (p. 139). Il justifie sommairement ce jugement prometteur dans son petit livre, qui n'est que la préface d'une œuvre plus vaste actuellement en chantier. Il est hors de doute que les *Pensées*, malgré toute la peine déjà prise par tant de pascaliens et de pascalisants, sont un champ en friche, qui attend les ouvriers.

Voici les très humbles remarques que me suggère une expérience déjà longue de professeur. Le morceau de choix, dans toute étude de Pascal conduite à l'aide de Brunschvicg, c'est la section II. Or Pascal en répartit la substance en liasses bien distinctes. *Vanité, Misère, Ennui* sont des titres de liasses (liasses 2, 3, 4). Il y a grand intérêt à distinguer ces notions. La section II les fait chevaucher, les mêle dans un désordre qui en compromet l'analyse. Que l'on respecte les liasses, il devient possible de préciser, de marquer des gradations. La section II contient aussi les fragments sur le divertissement. Pascal les groupe à part et les éloigne sensiblement du reste : c'est la huitième liasse. A cette étape, il ne s'agit plus d'une simple description de l'homme, mais déjà de la recherche d'un système de vie, ou d'un jugement sur la vie. Le divertissement est une première explication, une première option, qui échoue : le bonheur que l'homme peut en effet conquérir par ce moyen lui est inutile. D'autres tentatives vont échouer à leur tour, par exemple celle des *philosophes* (liasse 9e). On s'achemine ainsi au pari (cf. liasse 12e, *Commencement*), qui a donné lieu à des controverses encore plus âpres quand il s'agit de le loger que de l'expliquer ou de le juger. Or, sa place est marquée indubitablement par Pascal en charnière, au milieu de l'Apologie, et non au début ou à la fin, comme tant d'auteurs l'ont dit.

La section II, toujours elle, réunit les textes les plus sombres de Pascal. Ce groupement, se trouvant priviligié, a fait beaucoup pour accréditer l'idée du pessimisme fondamental de Pascal. Il masque en tout cas l'autre pôle, le sens de la grandeur. Or, *grandeur* ouvre une liasse à part, la sixième. Une présentation plus authentique non seulement diminue la densité de l'ombre, mais concentre la lumière où il faut.

Après la section II, on explique surtout la section V (la justice). C'est encore le scepticisme et le pessimisme qui l'emportent. Le Pascal qui ressort ainsi est trop exclusivement le fils spirituel de Montaigne. Il est frappant de constater que Pascal n'a pas consacré de liasse spéciale à la politique. La satire, les poussées anarchistes, les hardiesses se répartissent un peu partout. Mais il en a consacré une à la *Raison des Effets* (la 5e), qui prend plus de relief que dans Brunschvicg et amorce une dialectique lumineuse.

Enfin, l'idée prévaut que les dernières sections de Brunschvicg sont de pure technique religieuse et n'intéressent pas l'honnête homme. On va rarement y chercher des textes d'explication. C'est donc un étouffoir. Que de richesses perdues ! L'intérêt de la liasse 26, par exemple, *Morale chrétienne*, est primordial.

Dans le détail, bien des fragments connus prennent, sinon un sens nouveau, du moins une portée nouvelle, en nouant d'autres voisinages. Le célèbre passage des Deux Infinis (Br. 72), par où débute souvent l'étude scolaire des *Pensées*, a l'air d'ouvrir l'Apologie. Or, il appartient à la deuxième moitié, puisqu'il figure dans la liasse 15 (*Transition de la connaissance de l'homme à Dieu*). Il ne fait donc pas partie, lui non plus, de la description initiale de l'homme et de sa misère; mais, une fois le désir de Dieu éveillé, le chemin vers Dieu ouvert par la médiation de

(11) Jean Mesnard, assistant à la Sorbonne. *Pascal, l'homme et l'œuvre* (*Connaissance des Lettres*, 192 p., 1951. Boivin et Cie). On lira avec le plus grand fruit cet excellent volume, informé, sûr et nuancé; il dispense de beaucoup d'autres.

Jésus-Christ, il examine les possibilités religieuses de l'homme, ses chances de rencontre avec Dieu : disproportion. C'est un redépart, plus riche qu'un départ. N'est-il pas utile, d'autre part, de constater que le célèbre cri de Br. 206 (*Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie*) a été classé par Pascal à côté du grand texte sur les deux infinis, à côté du roseau pensant (Br. 347) et d'un fragment moins connu qui commence par « *Consolez-vous...* » (Br. 517). Cela en éclaire le sens et la destination. Ce n'est pas une modulation de l'angoisse pascalienne, mais un cri d'épouvante mis sur les lèvres du libertin.

Au demeurant, on sait bien que le plan de Pascal n'était pas linéaire, ni géométrique, mais convergent. Il a lui-même admirablement défini son ordre, en méditant sur Jésus-Christ, dans une liasse homogène, la vingt-troisième. La définition de l'ordre de la charité (« *digression sur chaque point qui a rapport à la fin* [et non : *qu'on rapporte à la fin*, comme imprime Brunschvicg] *pour la montrer toujours.* » Br. 283) y précède de peu le très célèbre fragment sur les trois ordres (Br. 793). Lumière de plus sur cette définition. Cet ordre de la charité, celui que poursuivait Pascal en confectionnant ses liasses, exclut donc toute progression régulière et uniforme; il est fait d'allées et venues, d'amorces et de reprises, de subtils enlacements. Une fois séparés les textes qui n'appartiennent pas par destination à l'Apologie, l'examen des liasses et de leur contenu permet de mieux saisir cet ordre à la fois insinuant et autoritaire. La pensée progresse en fourmillant; elle ne s'interdit pas les va-et-vient, les retours et les reculs. Une dialectique serrée se cache pourtant sous l'efflorescence, le libre enchevêtrement des thèmes. Le vrai Pascal — on s'en doutait, mais une édition objective le précise — ne saurait être un logicien à la méthode étroite et mécanique. Le Pascal des vingt-sept liasses nous instruit plus encore quand il déconcerte nos prévisions que quand il se coule dans nos hypothèses. Or il y a, à examiner la disposition authentique et voulue par lui, autant de surprises que de confirmations. Rigueur et souplesse, on sera de plus en plus à même de comprendre que c'est toute la vie des *Pensées*.

Roger PONS.

Huysmans toujours vivant

« Gloire de Huysmans. » M. André Thérive donnait ce titre à un article récent qu'il consacrait à l'un de ses auteurs favoris (1). Si la plupart des écrivains, dès leur dernier soupir, descendent pour un bon quart de siècle dans les limbes de l'oubli, Huysmans, lui, est entré aussitôt dans le temple de l'immortalité, escorté d'une foule d'admirateurs qui n'a cessé de s'accroître avec les années.

Quand les rangs de ses amis commencèrent à s'éclaircir — car cet exaspéré aux griffes acérées comptait des fidèles qui lui étaient corps et âme dévoués : des prêtres et des libertins, des lettrés et des simples — alors les survivants se groupèrent, vers 1925, dans la catacombe du *Huysmans-Club*, avant d'ouvrir au culte public la chapelle de la *Société Huysmans* et de publier un *Bulletin* (2) où l'exégèse voisine avec la petite histoire, les inédits du dieu avec les souvenirs de ses disciples. Chaque année, le 12 mai, les dévôts emplissent la nef de Saint-Séverin et, après la messe célébrée par l'abbé Bertault, un prêtre qui réussit à servir deux maîtres, Balzac et « J.-K. », ils se groupent dans le cloître voisin pour évoquer l'ombre de leur patron. L'an dernier, Pierre Descaves rappelait l'amitié sans nuages de l'auteur de *Sac-au-dos* pour l'écrivain de *Sous-Offs;* cette année, Jérome Tharaud narrait sa visite à l'ermite de Ligugé. Et, non contents de se réunir chaque mois autour de chopes mousseuses, les plus fervents se lancent sur les grandes routes, en quête des vestiges huysmansiens : en 1950, Maurice Garçon et André Billy menaient la cohorte à la Maison-Notre-Dame, en Poitou; il y a quelques mois, la vieille abbaye normande de Saint-Wandrille, où le converti prit contact avec les bénédictins, accueillait les pèlerins et la journée s'achevait *à rebours*, si j'ose dire, à Canteleu et à Croisset, où le jeune Huysmans et toute « la bande à Zola » avaient assisté aux obsèques du grand ancêtre, Flaubert.

(1) Dans *Vie, Art, Cité*. Genève-Lausanne, juillet 1950.
(2) *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*. Éd. du Divan, Paris. — En 1951 a paru le n° 23.

La *Société*, plus active que jamais, n'est pas seule à attester la gloire croissante de notre écrivain. Le sceptique n'aurait qu'à feuilleter l'un des récents volumes de la *Bibliographie Talvart-Place* (3) pour s'apercevoir que Huysmans n'y souffre nullement du voisinage, écrasant pour bien d'autres, de Victor Hugo. Sans doute, toute cette littérature ne présente pas un égal intérêt : le meilleur y voisine souvent avec le médiocre ou l'insignifiant. Les amis ou les ennemis personnels de l'auteur d'abord nous ont laissé des témoignages précis, parfois émouvants (4), qui permettront un jour ou l'autre de lui consacrer l'étude biographique qu'il mérite et qui reste encore à écrire. Plus heureux, Léon Bloy, le mendiant si ingrat pour son confrère, s'est vu élever un monument incomparable, grâce aux soins pieux, patients et scrupuleux de M. Bollery. Pourtant, la vie de Huysmans fut aussi agitée que celle de son rival, aussi riche en péripéties qu'un roman d'aventures. Car c'est la simplifier outrageusement que de la réduire à l'existence monotone d'un gratte-papier et à une douillette retraite de vieux célibataire dans un paisible quartier de Paris. M. Garçon détruira bientôt cette légende en nous entretenant d'un rocambolesque épisode qui ne pouvait avoir que Marseille pour théâtre. Jamais l'inspecteur Maigret n'eut à débrouiller intrigue plus compliquée ni plus pittoresque. Et ce n'est qu'une scène d'une tragi-comédie à cent actes divers : les détectives que sont les chercheurs de l'histoire littéraire devront montrer encore beaucoup de flair et d'ingéniosité.

A leur tour, les critiques, et non des moindres, sont venus payer leur tribut : Barrès, Bremond, L. Daudet, Gourmont, Valéry, Thérive, Lefèvre (5). Et les candidats au bonnet doctoral ont choisi Huysmans pour intercesseur : tandis que M^lle^ Helen Trudgian étudiait son esthétique (6), M. Marcel Cressot dénombrait les richesses de son vocabulaire, d'une abondance et d'une truculence toutes rabelaisiennes. L'émeutier qui a coiffé du bonnet rouge le vieux dictionnaire, c'est bien moins Hugo que Joris-Karl. Il n'a pas moins malmené la syntaxe et M. Cressot a recensé les blessures de cette malheureuse martyrisée par le révolutionnaire batave (7). Cette année même. M. Pierre Cogny présentait à la Faculté des Lettres de Caen une thèse importante sur *l'Unité de Huysmans*. Sous les avatars de Jacques Marle, de Cyprien Tibaille, de Folantin, de des Esseintes, de Durtal endiablé et de Durtal chrétien, M. Cogny se flattait de retrouver un seul et toujours identique personnage. « Nous avons vu en lui..., écrit le jeune docteur, l'émouvant symbole d'une époque désarçonnée..., le maître expérimentateur de ceux que seule l'expérience satisfait, car Huysmans a passé par toutes les expériences. Girouette de génie ? Oui, si l'on se contente de passer en revue les étapes où il a cru pouvoir se reposer : naturalisme, pessimisme, critique d'art, spiritisme, dandysme, mysticisme, hagiographie; non, si l'on considère, et c'est le but de cet ouvrage, que Huysmans, à chacune de ces étapes, porte en lui, enfoui dans les replis du subconscient, ce qui, bientôt, le conduira à l'étape suivante. Si la magie et le satanisme éveillent en lui des curiosités dès *En Rade*, le Moyen âge « énorme et délicat » de Verlaine le sollicite dès *A*

(3) Talvart et Place, *Bibliographie des Auteurs modernes*. Paris, Horizons de France, t. IX. 1950.

(4) Citons entre autres :

G. Aubault de la Haulte-Chambre, *J.-K. Huysmans, Souvenirs*. Paris, Figuière, 1924.

Dom J. Besse, *J.-K. Huysmans*. Paris, Art catholique, 1917.

L. Bloy, *Le Mendiant ingrat* (Bruxelles, Deman, 1898); *Les Dernières Colonnes de l'Eglise* (Paris, Mercure, 1903); *Sur la Tombe de Huysmans* (Paris, s. d.).

J. Bricaud, *J.-K. et le Satanisme*. Paris, Chacornac, 1912.

H. Céard et J. de Caldain, *J.-K. Huysmans intime*. « La Revue hebdomadaire ». 1908.

G. Coquiot, *Le vrai J.-K. Huysmans*. Paris, Bosse, 1912.

L. Deffoux, *J.-K. Huysmans sous divers aspects*. Paris, Crès, 1927.

L. Descaves, *Les dernières années de J.-K. Huysmans* (Paris, Albin Michel, 1941); *Deux Amis* (Paris, Plon, 1946); *Œuvres complètes* de Huysmans, avant-propos (Paris, Crès, 1928).

R. Dumesnil, *La Publication d'En-Route*. Paris, S.F.E.L.T., 1931.

G. Guiches, *Le Banquet*. Paris, Spes, 1922.

M. Harry, *Trois Ombres*. Paris, Flammarion, 1932.

M. de Lézinier, *Avec J.-K. Huysmans*. Paris, Delpeuch. 1928.

Enfin, pour son *Huysmans inconnu* (Paris, Albin Michel, 1941), M. Garçon a utilisé les notes de G. Boucher et les lettres que Huysmans avait adressées à ce dernier.

(5) M. Barrès, *Huysmans* « Revue des Flandres », 1907.

H. Bremond, *J.-K. Huysmans* (Le Correspondant, 1907); *L'Inquiétude religieuse* (Paris, Perrin, 1909, 2^e^ série).

L. Daudet, *A propos de J.-K. Huysmans*. « Revue hebdomadaire », 1907.

R. de Gourmont, *Promenades littéraires*, 1^re^ série, « Mercure de France », 1904.

F. Lefèvre, *Entretiens sur J.-K. Huysmans*. Paris, Horizons de France, 1931.

A. Thérive, *J.-K. Huysmans*. « Nouvelle Revue critique », 1924.

P. Valéry, *Variétés, II*. Paris, N.R.F., 1930.

(6) Helen Trudgian, *L'Esthétique de J.-K. Huysmans*. Paris, Conard, 1934.

(7) M. Cressot, *La Phrase et le Vocabulaire de J.-K. Huysmans*. Paris, Droz, 1946.

Rebours, et, quand il croit être encore *là-bas*, il est déjà presque *en-route* » (8). Pour appuyer ses allégations, M. Cogny a eu l'heur de disposer d'une quantité d'inédits qui font de sa thèse un ouvrage solide et nouveau, la plus sûre étude que l'on ait jusqu'à présent consacrée à Huysmans.

Les travaux étrangers témoignent d'une égale ferveur. A Oxford, M. R. A. Baldick achève un gros mémoire sur la souffrance chez l'auteur de *Sainte-Lydwine;* aux Etats-Unis, une moniale bénédictine décèle dans *l'Oblat* un docteur ès-sciences liturgiques; aux brumeux Pays-Bas, chers au pèlerin passionné de Schiedam, M^me^ Kruize tente de découvrir les influences hollandaises sur la personnalité et l'œuvre de son quasi-compatriote. Tandis que s'élaborent ces travaux, le professeur Italo Gotta, à Gênes, MM. Vanwelkenhuyzen (9), Bossier (10) et Rouzet, en Belgique, s'instituent les prêtres qualifiés du culte huysmansien.

Mais les historiens et les critiques sont loin d'avoir achevé leur besogne. C'est qu'il nous manque une édition de la correspondance qui seule permettra une connaissance moins imparfaite de Huysmans. Car il fut un épistolier fécond qui envoyait chaque jour, aux quatre points cardinaux, longues lettres ou courts billets. Quelle joie, pour tout fidèle de J.-K., de posséder quelque feuillet jauni, où une griffe de félin a inscrit les colères, les susceptibilités de l'écrivain, où une plume comique a caricaturé quelque grotesque tandis que de lèvres grognonnes s'échappait une cinglante boutade. Malgré les oukases de Lucien Descaves, plusieurs épîtres ont néanmoins été publiées : de larges extraits des lettres aux Lyonnais d'Hennezel et Esquirol (11), les lettres aux abbés Mœller (12) et Mugnier (13), au P. Pacheu (14), à M^me^ Huc (15), à l'abbesse de Solesmes (16), à dom Besse et à d'autres bénédictins (17). La correspondance avec Zola est actuellement sous presse (18), ainsi que les lettres aux abbés Ferret (19) et Broussolle (20). Peut-être verrons-nous bientôt les quelque trois cents lettres à Ary Prins, de Hambourg. Pourquoi faut-il que, plus vigilants qu'Argus, des détenteurs conservent jalousement leurs trésors et nous empêchent de remplir ce que Henri Rambaud appelait naguère « le devoir d'indiscrétion » ?

Tel n'est pas assurément le cas de Pierre-Marie Lambert, l'âme discrète mais active de la *Société Huysmans*. Non content de disserter sur l'orgue à bouche au XVIII^e^ siècle, sur les bouquins de Carhaix, le fameux sonneur de Saint-Sulpice (21), ou de nous promettre une iconographie huysmansienne (22), il moissonne une étonnante récolte de documents inédits et les met, avec une bonne grâce et un désintéressement rares, à la disposition des érudits. Tandis que les initiés se recueillent en son sanctuaire, il part explorer les greniers dans les provinces reculées, secoue la poussière, remue chiffons et paperasses. L'été dernier, il a fait incursion chez la mère Thibault, la M^me^ Bavoil de *La Cathédrale* et de *L'Oblat*, ou, plus simplement, « le vieux veau » des lettres intimes. Chez la prêtresse du carmel marisiaque, il a non seulement découvert *la petite autel* (*sic*), mais les épistoles de Huysmans à la prophétesse, les rituels et les archives de la secte de l'hérésiarque Boullan. Jugez de l'allégresse de M. Garçon, expert en diableries ! Non, l'ère de la révélation huysmansienne n'est décidément pas close.

Et, pendant que les érudits scruteront ces papiers moisis pour leur arracher leurs secrets, les lecteurs les plus divers continueront de savourer les œuvres de J.-K., soit qu'ils affectionnent son langage tendu, farci d'adjectifs pervertis, de termes rares ou coruscants, de formes triviales ou cocasses, soit que, comme pour leur écrivain favori, l'Art, la femme, le diable ou Dieu les préoccupent essentiellement. Et, parce que notre âge est celui de l'inquiétude, de l'angoisse métaphysique, Huysmans, peintre de l'ignominie et de la banale laideur du monde, sarcastique démolisseur des illusions niaises, catholique désespéré, restera un maître de la génération présente. Il lui a laissé, comme testament, le plus pathétique des messages.

(8) P. Cogny, *J.-K. Huysmans à la recherche de l'unité*. Thèse inédite de Caen, 1951, p. 43.

(9) G. Vanwelkenhuyzen a édité un livre solidement documenté sur *J.-K. Huysmans et la Belgique*. Paris, « Mercure de France », 1935.

(10) H. Bossier, *Un Personnage de roman* (« Le chanoine Docre »). Bruxelles-Paris, « Les Ecrits », 1943.

(11) A. Billy, *J.-K. Huysmans et ses Amis lyonnais*. Lyon, Lardanchet, 1942.

(12) Dans *Durendal*. Bruxelles, 1907-1910.

(13) J. de Narfon, *Le cahier de l'abbé Mugnier*. « Le Figaro », 5 octobre 1907.

(14) J. de Narfon, *J.-K. Huysmans*, Nouvelles lettres inédites. « Le Figaro », 23 mai 1908.

(15) René Martineau, *Autour de J.-K. Huysmans*. Paris, Desclée de Brouwer, 1946.

(16) René Rancœur, *Correspondance de J.-K. Huysmans et de M^me^ Cécile Bruyère*. Ed. du Cèdre, 1950 (Extrait de *la Pensée catholique*, n° 13).

(17) J. Daoust, *Les Débuts bénédictins de J.-K. Huysmans*. Paris, Ed. de Fontenelle, 1950.

(18) Annotée par P.-M. Lambert et présentée par P. Cogny.

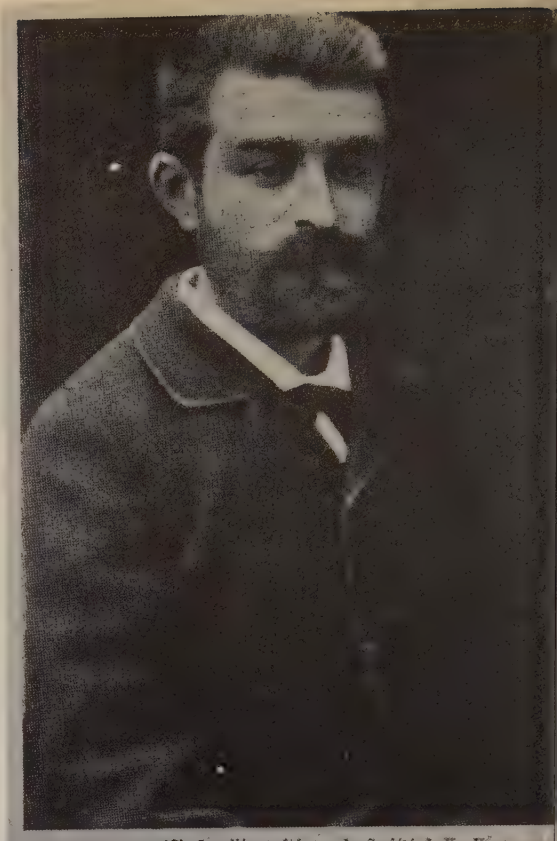
(19) Dans le *Bulletin des Facultés catholiques* de Lille, juillet 1951.

(20) Aux *Etudes*, septembre 1951.

(21) Dans le *Mercure de France* (15 déc. 1925) et le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1929.

(22) Sous presse chez Pierre Cailler à Genève.

Deux lettres inédites de J.-K. Huysmans



(Cl. Lagriffe, prêté par la Société J.-K. Huysmans.)

HUYSMANS EN 1881

Il serait intéressant à plus d'un titre, avons-nous dit, de posséder sans retard une édition aussi complète que possible de la correspondance de Huysmans. Pour justifier cette assertion, nous ne pouvons mieux faire que de publier deux lettres inédites, d'un caractère tout différent, écrites, l'une au début de la carrière littéraire de notre romancier, l'autre après sa conversion, avant l'oblature ligugéenne. Ces lettres nous aideront à juger l'épistolier et nous dépeindront l'homme au naturel.

La première fut griffonnée en hâte, sans aucun souci de style, durant le séjour de quelques semaines que l'écrivain fit à Bruxelles, en août 1876. Quand il avait soumis son premier livre, **le Drageoir à épices,** au vieil éditeur Hetzel, ce dernier, horrifié par les audaces révolutionnaires du style naturaliste, avait demandé au jeune Turc s'il n'allait pas, en outrageant ainsi la langue française, refaire la Commune de Paris. Notre anarchiste désireux d'éviter les mésaventures de ses patrons, Baudelaire et Flaubert, avait jugé prudent d'imiter les illustres proscrits du 2 novembre 1851 et de passer la frontière ...pour confier à un éditeur de la tolérante Belgique le manuscrit de **Marthe, histoire d'une fille.**

Arrivé à Bruxelles, il écrit un article sur l'Exposition du Cercle artistique que Montrosier, le destinataire de la lettre, publiera, le 1er septembre, dans **le Musée des deux Mondes.** Huysmans profitera d'ailleurs de son séjour dans la capitale belge pour rédiger le **Carnet d'un voyageur à Bruxelles** (**Musée des deux Mondes,** 15 novembre 1876) et donner une brillante description de la célèbre Grand-Place, dans **la République des Lettres** du 22 octobre 1876 (1).

Le paragraphe sur Jean Gay, « le meilleur imprimeur de la ville », nous dévoile un aspect curieux du caractère de notre écrivain. Tout au long de sa vie, chaque fois qu'il aborde un nouveau rivage, il est comme ébloui; il se pâme devant le pays qu'il déclare merveilleux et les habitants qu'il affirme charmants. Lisez ses lettres, quelques semaines plus tard : l'Eldorado s'est mué en un coin affreux; les gens sont d'infâmes brutes. Camille Lemonnier (2), le chef de la Jeune Belgique, en l'honneur duquel Huysmans entonne aujourd'hui le péan, sera, demain, « le déménageur », « entré chez Zola avec ses paniers de paille et vidant la maison pour en meubler sa bicoque belge (3) ». Les éditeurs bruxellois n'ont point les doigts crochus comme leurs confrères de France : pour des sommes dérisoires, ils vous offrent des chefs-d'œuvre.

Pourtant, Huysmans ne s'adressera plus aux imprimeurs d'Outre-Quiévrain que pour l'édition **d'A Vau l'Eau.** Et si Mme Débonnaire, la bien nommée, servira à désigner la patronne de l'atelier de brochure, dans **les Sœurs Vatard,** notre Parisien au poil rêche maudira bientôt tous les compatriotes de sa logeuse. Traité un beau jour de « Belge » par une feuille de chou, il regimbera : « C'est tout de même injurieux, quand on connaît ce peuple-là (4) ! »

Enfin, sachant mieux que personne le moyen de tourner les lois, le jeune fonctionnaire de l'Intérieur a échafaudé tout un plan pour introduire ses livres en France. Il l'annonce, non sans naïveté ni jactance, à son correspondant. Gageons pourtant que les gabelous de la Troisième République n'étaient pas plus vigilants que ceux de Sa Majesté très chrétienne; en tout cas, aucun exemplaire ne tomba dans leurs griffes.

Nous publions cette lettre d'après une copie conservée dans les collections huysmansiennes de M. Pierre Lambert. La lettre autographe a été vendue en décembre 1906 par Chavaray, qui la mentionne dans son catalogue sous le numéro 58.470.

---

(1) Sur ce premier séjour de Huysmans à Bruxelles, cf. *G. Vanwelkenhuyzen, J.-K. Huysmans et la Belgique.* Mercure de France, 1935, pp. 10-12.

(2) Camille Lemonnier, né à Ixelles en 1844, est mort à Bruxelles en 1913. Disciple enthousiaste de Zola, il évolua vers un naturalisme moins outrancier. *Nos Flamands* (1869) était, en 1876, le meilleur volume qu'il ait publié.

(3) R. DE GOURMONT, in *Revue de Hongrie. Souvenirs sur Huysmans,* 1910, pp. 583-584.

(4) Huysmans à Leclaire, 8 nov. 1897. B.N., nouvelles acquisitions françaises 12.426.

LETTRE A MONTROSIER (Août 1876)

Mon cher ami,

Je vous envoie ci-joint un article sur l'exposition de Bruxelles qui fait grand bruit en Belgique. Toute la jeune école a donné et c'est même, je crois, la première fois qu'elle se révèle ainsi officiellement.

Le 1er septembre s'ouvrira l'exposition de blanc et de noir. Cela vous irait-il un article là-dessus ? Lemonnier prétend qu'elle sera épatante.

A son propos, je dois vous dire qu'il m'a fort bien reçu, a été très aimable, m'a beaucoup parlé de vous; bref, il m'a mis en relation avec le meilleur imprimeur de la ville et nous allons avoir un volume abracadabrant, sur papier teinté, avec (f° 2) *elzévirs, titres en rouge, pages* encadrées, *fleurons, culs-de-lampe, et tout cela à moitié prix de Paris. La différence est tout simplement ébouriffante. J'en ferai tirer en sus quelques exemplaires sur papier de Hollande — et du vrai ! arrivant des fabriques d'Amsterdam — ça ce sera pour nous.*

Je ne suis pas encore allé à Anvers, mais il paraît d'ailleurs que l'exposition est plus que misérable; le jury, composé de cléricaux, a refusé d'ailleurs impitoyablement toutes les nudités; il ne reste plus que des rengaines larmoyantes. Enfin, j'irai tout de même.

Je ne m'ennuie pas trop à Bruxelles. J'ai trouvé une brave vieille femme qui m'a loué une (f° 3) *chambre à elle — ce qui me fait une fière économie — vingt francs par mois, service compris, et, de plus, je me débats pour payer le café qu'elle m'apporte le matin dans mon lit, mais il n'y a pas moyen. C'est l'âge d'or que ce pays-là ! Je fais des économies. Je n'ai jamais si peu dépensé.*

Le bouquin sera prêt au 15 septembre. Ce qui m'inquiète beaucoup par exemple, c'est pour le faire entrer en France. Les contrebandiers sont chers. Enfin, j'avise à tout cela. Il faut, pour bien faire, qu'au 1er octobre, jour où je serai à Paris, j'ai (sic) *400 exemplaires entre les mains pour les faire mettre en vente. On les saisira probablement, mais on ne prendra jamais que ce que je voudrai et le tour sera joué.*

Voilà. Si vous voyez Cladel (5) (f° 4), *dites-lui mille choses aimables de ma part. Je n'ai pas eu le temps, avec mon départ précipité, de l'aller voir. Dites-lui que je lui réserve aussi un bel exemplaire sur hollande et ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de Mme Montrosier.*

Bien à vous.

J.-K. HUYSMANS.

A Bruxelles, chez Mme Vve Débonnaire, fabricante d'ouates, 94 bis, rue du Midi.

Pardon du décousu de la présente épistole, mais je l'écris en hâte, sur un coin de table.

* * *

Les cléricaux, assurait Huysmans en 1876, ont gâché l'exposition d'Anvers. Vingt ans plus tard, l'écrivain le plus brillant de « la bande à Zola », après une éclatante adhésion au catholicisme, trempait désormais sa plume dans des bénitiers où ne manquaient d'ailleurs ni le poivre ni le sel naturalistes. En l'an de grâce 1896, encouragé par le succès d'**En Route,** il travaille comme un forçat à édifier **la Cathédrale.** Jour et nuit, il accumule les matériaux, pille les traités de symbolique médiévale. S'il les délaisse un instant, c'est pour converser avec son confesseur, le sulpicien Ferret, ou de pieux amis, le ménage Leclaire, que son directeur lui a fait connaître. Avec eux, il édifiera la monastique demeure de Ligugé et vivra, deux années durant, dans la Thébaïde poitevine. Et, quand l'exil des congrégations aura dissous cette trinité, d'ailleurs assez bizarre, il ira, par deux fois, retrouver à Lourdes ses commensaux d'hier. Guidé par eux, il s'initiera aux deux faces de la cité mariale.

Nous publions ici la première des quelque trois cents lettres que Huysmans échangea, de 1896 à 1907, avec ses amis et qu'ils léguèrent à la Bibliothèque nationale. Mme Leclaire, dévote entichée des carmels et de leur mystique, a envoyé une gerbe de fleurs à l'écrivain. Beau prétexte pour celui-ci d'étaler son érudition aussi fraîche que les orchidées de son admiratrice. Il reprend, sur le mode badin, quelques idées déjà émises dans **A Rebours,** les christianise pour ainsi dire et s'étend sur le symbolisme des plantes. Ebauchées ici, ces curieuses considérations seront longuement polies avant d'être insérées dans **la Cathédrale.** Le ton, dira-t-on, est bien précieux, l'érudition trop affectée. Sans doute, mais Huysmans veut jeter de la poudre aux yeux de ses admirateurs, leur prouver sa science, les éblouir par un brin de style. Dès la seconde épître aux Leclaire, nous retrouvons sa simplicité familière et son négligé.

(5) Léon Cladel, né à Montauban (1835), mort à Sèvres (1892), s'est attaché à dépeindre dans un style violent et coloré la vie paysanne en Quercy et les misères des *va-nu-pieds* (c'est le titre d'un roman qu'il publia en 1873).

LETTRE A LEON LECLAIRE (27 avril 1896)

Paris, le 27 avril 1896.

Cher Monsieur,

Je vous devais déjà le portrait de l'admirable sœur Emmerich (6) *et voici que Mme Leclerq* (sic) *et que vous m'envoyez d'étonnantes gerbes de fleurs patriciennes et humbles, et je suis obligé d'avouer qu'elles valent mieux que l'humanité* (7), *car les marguerites font bon ménage avec les orchidées; ces classes différentes s'accordent, alors qu'ici-bas on ne voit guère d'associations de ce genre.*

Sans doute, dit l'aimable billet qui accompagne ce feu d'artifice floral, toutes sont les créatures de Dieu. mais... mais... il y a, dans la flore comme dans la faune, le bien et le mal, car tout est symbole (8) *et doit être en quelque sorte pour nous un miroir d'âme. Les bêtes... cela saute aux yeux ! Notre-Seigneur s'en servit pour se faire comprendre. Si l'agneau est exquis* (9), *la hyène est horrible* (10). *Les fleurs ne sont-elles pas soumises à une identique loi ? L'euphorbe, le népenthès, toutes les plantes carnivores ne sont-elles pas les hyènes du règne végétal et une traduction de nos vices ? Chacune a certainement sa fonction, contient un sens, est une constatation ou un avertissement pour nous, puisque c'est, en somme, pour nous qu'elles furent créées* (11).

Alors, alors... les orchidées (12) *sont-elles bien vertueuses ? Hum ! Songez qu'elles ne poussent que dans des climats incendiaires, là où les plantes vénéneuses ont toute leur force. Voyez l'orgueil et la langueur vicieuse de leurs tons, leur désir d'artificiel, leur maquillage, leur prétention d'être plus créées par l'homme que par Dieu, dans des serres; tout cela ne saurait en faire des saintes ! La première condition de la mystique est l'humilité Elles ne l'ont guère, avec la parade charmante de leurs formes; dès lors, comment les canoniser ? Ne faut-il point garder notre révérence pour les plantes liturgiques, telles que l'hysope qui allégorise la foi et l'humilité. pour la fleur de la Passion* (13) *qui est le résumé du volume de la bonne Emmerich.*

Puis, je le disais, elles sont des pays chauds, du Midi, et Jésus en croix regardait l'Occident et il pencha la tête, en expirant, vers le Nord. Il tournait donc le dos à cet abominable Midi (14) *qui le crucifiait, embrassait nos contrées, en étendant les bras, et bénissait par conséquent sa flore; aussi n'est-ce que parmi les fleurs de notre climat que se trouve la flore liturgique* (15).

*Vous allez me dire que j'aggrave le cas d'*A Rebours, *que je ne reviens pas à résipiscence. Ce n'est que trop vrai; mais, tout de même, avouez que, si les orchidées sont de grandes dames exquises, elles sont bien peu monastiques !*

Au fond, savez-vous, la vraie plante de la Sainte Vierge, la vraie, la seule ? C'est la fougère vulgaire de nos bois, car elle est le lys caché, c'est-à-dire la véritable humilité et la chasteté. Coupez sa tige, un peu grosse par exemple, en sifflet et vous trouverez gravée l'image du lys sans le pistil inconvenant de cette fleur ! Elle cache si soigneusement ses vertus qu'on ne les découvre qu'en la tuant, après sa mort; ce qui en fait une martyre peu ordinaire (16).

Faut-il ajouter, pour compléter le symbole, que sa semence écrase la tête du serpent (17)... *intestinal, du tœnia ! ! !*

Pardon de tout ce bafouillage taquin. Je voulais simplement vous remercier, Mme Leclercq (sic) *et vous. de votre affectueux souvenir et du très réellement joli bouquet qui en était le message. Rayez tout le reste et croyez-moi bien, tous deux, votre reconnaissant et bien dévoué en N.-S.*

J.-K. HUYSMANS.

---

(6) L'Allemande Catherine Emmerich (1774-1824), que Huysmans considère comme une « admirable visionnaire, (une) admirable peintre... et (une) admirable sainte », est surtout connue par le livre de *La douloureuse Passion*, ouvrage où elle relate ses visions. L'auteur d'*En Route* lui a consacré plusieurs pages : *En Route*, pp. 169-173.

(7) On reconnaît ici le pessimisme foncier de notre écrivain.

(8) Sur le symbole et son importance, cf. *La Cathédrale*, pp. 92-94, où Littré, saint Augustin et Mallarmé viennent appuyer les théories de Durtal.

(9) « Saint Isidore de Séville... incorpore Jésus dans l'agneau, à cause de son innocence ». *La Cathédrale*, p. 336.

(10) « Quant à la hyène (d'après Hugues de Saint-Victor) qui change de sexe à volonté et imite à s'y méprendre la voix de l'homme, elle est la vivante formule de l'hypocrisie ». *La Cathédrale*, p. 345.

(11) Cette finalité assez puérile s'apparente étrangement aux divagations d'un Bernardin de Saint-Pierre.

(12) Le passage sur les orchidées reprend une idée déjà développée dans le chapitre VIII d'*A Rebours* (pp. 131-149 des *Œuvres complètes*). « Les fleurs de haute lignée, telles que les orchidées, délicates et charmantes, palpitantes et frileuses » (p. 132).

13) La passiflore, « cette fleur unique, d'un bleu qui violit et dont l'ovaire simule la croix; les styles et les stigmates, les clous; les étamines, les marteaux; les organes filamenteux, la couronne d'épines; elle renferme. en un mot, tous les instruments de la Passion ». *La Cathédrale*, pp. 233-234.

(14) Nordique d'origine et de tempérament, Huysmans a toujours abhorré le Midi, son « astre dément » et ses habitants. Evidemment, aucun théologien ne voudrait contresigner son exégèse si fantaisiste.

(15) Walafrid Strabo, abbé de Reichenau (lac de Constance), ne pouvait guère énumérer, dans son *Hortulus*, que des plantes septentrionales.

(16) « La fougère... est l'effigie de l'humilité la plus cachée, la plus secrète. Prenez, en effet, une de ses fortes tiges et coupez-la, en biseau, en bec de sifflet, et vous verrez très distinctement, gravée en noir ainsi qu'au fer chaud, la figure héraldique d'un lis. Le parfum n'étant plus, nous pouvons le recevoir alors comme le symbole de l'humilité si parfaite qu'elle ne se découvre qu'après la mort » (*La Cathédrale*, p. 230)... Huysmans détestait le parfum du lis, qu'il assurait « le contraire d'une senteur chaste... Cela tient de la conserve aphrodisiaque du Levant et de la confiture érotique de l'Inde » (*op. cit.*, pp. 228-229). D'après M. P. Lambert. Huysmans fait ici allusion à la fougère dite vulgairement « fougère-aigle », la *Pteris aquilina* des botanistes. Les augures affirment d'ailleurs que la coupe de la tige montre, non pas une fleur de lis, mais un aigle à deux têtes.

(17) Plaisante exégèse allégorique du Protévangile.

Ces deux exemples suffisent à nous révéler l'intérêt de la correspondance huysmansienne. Jusqu'à présent, nous ne connaissons que quelques centaines de lettres, un millier peut-être; d'autres subsistent en bien plus grand nombre, heureusement échappées au naufrage. C'est que notre écrivain fut un épistolier infatigable; chaque jour, il passait plusieurs heures à rédiger de longues lettres ou à griffonner de hâtifs billets. Nous ne pousserons pas l'idolâtrie jusqu'à l'égaler aux maîtres du genre, à Voltaire ou à M^me^ de Sévigné. Reconnaissons-le franchement : la valeur des épitres de Huysmans est très inégale, souvent médiocre. Grâce à elles, toutefois, nous pouvons reconstituer la vie du romancier, presque semaine par semaine, suivre pas à pas ses itinéraires, plus tortueux, plus agités qu'on ne l'imagine. Surtout, mieux que dans ses romans les plus autobiographiques, nous découvrons l'homme dans son intimité; son cœur délicat sous une rude écorce, sa sensibilité exacerbée, sa mentalité volontiers potinière, sa férocité de félin qui démolit à coups de griffe la bêtise humaine. Malgré ses défauts, Huysmans apparaît singulièrement attachant : ainsi s'explique le culte que lui vouent ses fidèles et qui s'adresse à l'homme autant qu'à l'écrivain.

Joseph DAOUST.

Les hellénismes du vocabulaire latin

La civilisation romaine, la littérature en particulier, doivent beaucoup à la Grèce. La langue que parlaient les Latins n'a pas échappé à cette influence; elle en a même été profondément marquée. L'histoire du latin est, pour une grande part, celle de sa rivalité avec le grec, de ses emprunts au grec et, d'abord, de sa résistance au grec.

D'ordinaire, deux langues ne s'empruntent guère que des éléments de vocabulaire, mots ou suffixes. A la rigueur, l'une peut emprunter à l'autre ou développer à ce contact une certaine phraséologie : l'architecture de notre phrase classique doit quelque chose à l'étude de la période cicéronienne et celle-ci, ou la longue phrase livienne, doivent beaucoup à la rhétorique grecque: Salluste s'est fait une langue d'après Thucydide. Mais les Latins sont allés encore plus loin : ils ont, d'après le grec — et c'est ce qui constitue l'importance linguistique de l'emprunt de l'hexamètre — partiellement refait la phonétique de leur propre langue, restaurant dans sa vigueur, à partir du II^e^ siècle, un système quantitatif qui tendait à disparaître, rétablissant la netteté articulatoire de leurs syllabes finales déjà bien endommagées, développant les composantes mélodiques de leur accent verbal pour l'assimiler à celui du grec. Enfin, il existe des hellénismes de syntaxe et l'on sait qu'en général rien n'est plus rare que cette sorte d'emprunts; sans doute, une certaine communauté de structure, héritée des origines indo-européennes, permettait-elle qu'ils fussent possibles; il ne faut pas méconnaître cependant qu'au cours de leur évolution les deux langues s'étaient engagées dans des développements bien différents jusqu'à ce que leur coexistence dans une civilisation relativement unifiée, mais surtout l'application et la docilité romaine, les ramenassent l'une vers l'autre. Un fait menu, mais significatif, témoigne de cette attention minutieuse que les Latins ont portée au grec : imaginerions-nous d'introduire des signes nouveaux dans notre alphabet pour noter correctement, dans les mots d'emprunt ou les noms propres étrangers, les phonèmes que nous ne possédons pas, le B allemand, le TH anglais, le J espagnol ? C'est ce que les Latins ont fait en se donnant un Y et un Z.

Tout ceci manifeste l'exceptionnelle intensité de la présence du grec au latin. Beaux sujets d'étude pour les grammairiens (1). Mais, à l'examen, ces aspects d'un même fait unique, avant qu'ils concourent à s'éclairer mutuellement, posent des problèmes différents, requièrent des méthodes particulières. Nous noterons seulement ici quelques-uns des points qui apparaissent lorsqu'on aborde la question de l'hellénisme par le côté du vocabulaire.

(1) On lira avec profit : J. MAROUZEAU, *L'apport du grec* dans *Quelques aspects de la formation du latin littéraire* (Paris, 1949), p. 125-141; A. ERNOUT, *Le vocabulaire latin* dans *Philologica* (Paris, 1946), p. 1-20; E. LÖFSTEDT, *Zur Frage der Gräzismen* dans *Syntactica*, t. II (Lund, 1933), p. 406-457. Le livre de J. BRENOUS, *Etude sur les hellénismes dans la syntaxe latine* (Thèse de Paris, 1895) est toujours valable.

QUESTIONS DE MÉTHODE

C'est au début de son enquête que le lexicographe se sent le plus à l'aise : il connaît au moins son gibier; rien n'est plus facile que de relever dans un texte latin les mots empruntés au grec. Sans doute y a-t-il bien quelques embûches à éviter : certains mots sont-ils des emprunts ou des formations parallèles; tels autres n'ont-ils pas été plutôt empruntés et par le latin et par le grec à une langue méditerranéenne ? Mais, en somme, les cas litigieux sont rares.

Seulement, une fois achevée la lecture du texte, une fois dressée la liste des mots d'origine grecque, c'est aussitôt l'embarras inhérent à la plupart des recherches lexicographiques : l'invraisemblable diversité du matériel rassemblé, la particularité des problèmes posés presque par chaque mot; le lexicographe est vraiment l'homme qui travaille sur de la poussière, sur ce « sable sans chaux » dont Caligula faisait une malédiction. Comme l'on s'explique aisément qu'à ce point de leur travail la plupart des philologues capitulent et rassurent leur conscience en dressant des listes alphabétiques ! Au vrai, avoir dressé une liste, c'est seulement être arrivé à pied-d'œuvre et l'ordre alphabétique n'est pas un ordre mais une absence d'ordre, en lexicographie comme ailleurs.

Le lexicographe va devoir se poser tout d'abord une question analogue — mais de sens inverse — à celle qui fait le fond des travaux consacrés aux hellénismes de syntaxe. Le grand problème, pour les syntacticiens, c'est de savoir dans chaque cas s'il y a vraiment hellénisme et dans quelle mesure; il est rare, en effet, que des constructions totalement étrangères au latin y aient été purement et simplement transposées; ce qu'on note, ce sont des structures bien latines, appartenant sûrement au vieux fond de la langue, mais qui, soudain, se sont mises à élargir leur domaine, à manifester une vitalité imprévisible, dans des conditions et circonstances telles que l'influence du tour grec parallèle pourrait bien y avoir été pour quelque chose; dans un syntagme donné, l'hellénisme n'est donc qu'une question de degré, et ce degré varie au cours du temps par une évolution de la latinité originelle à l'hellénisme. Dans l'ordre du vocabulaire, l'hellénisme est aussi, toujours, une question de degré, mais l'évolution se fait dans un sens inverse; à partir d'un certain moment, le mot d'origine grecque peut n'être plus senti comme tel, peut être complètement naturalisé, devenu totalement latin, indiscernable des mots de la plus vieille souche. *Poena, marmor, aura* sont bien des hellénismes mais, à des dates successives, ils ont cessé de l'être et leur présence dans un texte cesse d'avoir aucune signification quant au caractère du vocabulaire de ce texte. Mais on devine que la détermination de cette chronologie, indispensable pour préciser ce qui dans un texte est vraiment un hellénisme de vocabulaire, requiert déjà des études très fines et très étendues.

Ce n'est là, cependant, qu'une opération préliminaire; maintenant, il va falloir classer. Dès qu'on ne se satisfait pas d'avoir dressé une liste des hellénismes qui semblent encore sentis comme tels, il faut bien, en effet, se demander *ce que signifient* ces emprunts. Se poser cette question, c'est prendre aussitôt conscience de la diversité des influences qui ont pu aboutir à ce résultat d'une trompeuse uniformité : glisser un mot grec dans un texte latin. Évidemment, la présence de *pontus* ne doit pas avoir la même signification que celle de *sycophanta*, rien de commun entre *cyclas* et *atomus;* autant vaudrait, parce que les deux mots sont grecs, additionner des métaphores avec des cerises. Sous l'expression unique d'emprunt au vocabulaire grec, le lexicographe perçoit donc vivement qu'il s'exposait à confondre les faits les plus différents; la notion unitaire d'hellénisme — dont les syntacticiens se contentent souvent parce qu'ils n'arrivent à la conquérir qu'au terme de longs efforts et où déjà se sont épuisés tous leurs moyens d'analyse — lui apparaît alors pour ce qu'elle est : une notion confuse, purement abstraite ou négative (elle définit seulement l'indifférence d'un auteur à la stricte latinité de sa langue), presque inutilisable pour la pensée. Pour que les faits classés sous ce chef prennent un sens, pour qu'ils puissent être employés avec précision à illustrer l'histoire de la langue ou à caractériser la personnalité stylistique d'un auteur, il faut les dissocier, les distribuer en catégories distinctes qui répondent à des réalités concrètes de l'ordre de la sociologie et de l'histoire. Mais ceci suppose un effort pour se représenter les modalités infiniment variées de l'emprunt, en somme la coexistence dans le monde romain des deux langues : grecque et latine.

Dans un tel travail, qui est avant tout celui de la définition, de la mise en place d'un cadre linguistique, le lexicographe a sur le syntacticien l'immense avantage d'être guidé par la valeur sémantique des mots, toujours incomparablement plus nette que ce qu'on peut entrevoir de la valeur stylistique d'un syntagme. Mais, sans aucun doute, les résultats qu'on peut atteindre à partir d'études lexicographiques ainsi orientées, éclaireraient également les recherches des syntacticiens, en situant les faits qu'ils étudient dans un contexte linguistique qu'il leur est très difficile, sinon impossible, de restituer eux-mêmes directement.

DES DIVERSES MANIÈRES D'USER DE MOTS GRECS

On est parfois tenté de penser que l'hellénisme est un des traits qui spécifient la langue poétique vis-à-vis de celle de la prose; et l'on s'en donne comme explication que cet hellénisme de la forme est en rapport avec l'hellénisme du fond, puisque la poésie, plus que la prose, s'ouvre à l'inspiration grecque et aux fictions reçues de la Grèce. Sans doute est-il bien vrai que les mots et tours d'origine grecque sont relativement nombreux chez Virgile, Horace, Ovide, et rares dans l'œuvre de César ou les discours de Cicéron. Mais l'apparente simplicité de cette bipartition est trompeuse. Tout d'abord, il faut distinguer bien nettement l'hellénisme de vocabulaire de l'hellénisme de syntaxe; sa valeur est sûrement toute différente puisque Salluste, qui affectionne les hellénismes de syntaxe, paraît avoir très soigneusement évité les mots empruntés au grec. En second lieu, il n'y a pas nécessairement correspondance entre l'hellénisme de l'inspiration et celui du vocabulaire : en tout ce qui touche à la psychologie des personnages, à la conception même du genre comique, Térence est beaucoup plus hellénisant que Plaute; mais il y a chez Plaute cinq ou six fois plus de noms communs d'origine grecque qu'il n'y en a chez Térence. Enfin, comment négliger que les mots d'origine grecque abondent dans des œuvres qui sont les plus étrangères qu'il se peut à la haute poésie; chez Plaute, ils sont un des condiments de l'argot des esclaves; on en trouve dans toutes les langues techniques; ils apparaissent dans les lettres les moins apprêtées de Cicéron, mais aussi dans la langue des précieux que moquent les satiriques; ils envahissent la langue des écrivains chrétiens et d'autant plus, semble-t-il, que ces écrivains se veulent plus populaires, plus accessibles aux humbles; à quel titre figurent-ils donc et comment nous semblent-ils poétiques, chez Virgile et chez Horace ?

Ce n'est là qu'un exemple. Au vrai, la difficulté qu'on éprouve à saisir une matière si complexe vient de ce que le grec a assumé aux côtés du latin une diversité de fonctions que se partagent aujourd'hui, aux côtés de notre langue, je suppose, un grand nombre de langues distinctes.

Il est langue technique de la philosophie, des sciences, quand il fournit à Lucrèce, à Cicéron philosophe ou théoricien de la rhétorique, à Varron, à Vitruve, à Pline des mots tels que *atomus, homoeomeria, antarcticus, analogia*; il remplit à Rome le rôle de langue savante et les Romains en usent avec le grec comme nous continuons à faire nous-mêmes quand nous forgeons d'après le grec notre terminologie médicale ou chimique.

Il est aussi la langue que pillent les gens à la mode, ceux qui vivent à l'affût des raffinements du luxe et de la toilette, un peu comme fut chez nous l'anglais, lorsqu'on parlait de « dandies » et de « fashionables », quand « confort » semblait encore étranger. Il fournit le vocabulaire des sports, de la vie de plaisir, de la galanterie. Des Romains de bonne compagnie comme les élégiaques font grand usage de mots venus du grec, mais aussi — à en juger par les moqueries de Plaute, de Lucilius, de Juvénal — des excentriques ou des viveurs que leurs allures délibérément exotiques situent un peu en marge de la société.

Loin de toute affectation, de tout soupçon de mièvrerie et sous la plume des écrivains du meilleur goût, le mot grec, lorsque nous le voyons apparaître dans la correspondance de Cicéron ou d'Auguste, trahit l'existence d'une culture bilingue d'un type dont nous n'avons jamais eu chez nous grande expérience mais qui, pendant les siècles de la suprématie française, quand les personnes cultivées parlaient couramment notre langue à côté de la leur propre, anglais, allemand ou russe, a été bien vivant dans tous les pays de l'Europe. Aujourd'hui même, il suffit de lire un roman comme *Das Zauberberg* de Thomas Mann, pour percevoir à quels effets se prête l'usage d'une seconde langue pleinement possédée : entremêlé aux mots de la langue nationale, le mot étranger déroute les indiscrets, établit entre les interlocuteurs une sorte de complicité, d'intimité: il réveille les souvenirs de l'adolescence studieuse, des voyages faits autrefois aux terres d'une civilisation plus brillante. La situation des Romains n'était pas différente; nous oublions trop que le grec était pour eux une langue vivante, celle de Molon et de Charmadas avant d'être celle d'Isocrate et de Platon; ils suivaient au jour le jour les disputes d'école, l'actualité philosophique et littéraire comme nous dirions, et c'est ainsi qu'ils se délassaient de leurs travaux d'hommes publics; surtout — et on le voit bien à lire le *De oratore* — ils avaient tous derrière eux un grand souvenir, celui de leur voyage en Grèce, quand ils s'étaient faits étudiants. Ce sont les mots de cet univers qui leur remontent aux lèvres dès qu'ils se laissent aller aux loisirs de l'intimité.

Ce bilinguisme des lettrés a eu une sorte d'analogue à l'autre extrémité de l'échelle sociale et l'on ne saurait assurer qu'il n'y a jamais eu d'influence du bilinguisme populaire sur l'autre,

dans la recherche par exemple de quelques effets passagers de débraillé. Dans la bouche des esclaves de Plaute, dans la bouche du petit peuple qui fourmille chez Pétrone, les mots grecs viennent de la rue; ils équivalent aux mots italiens ou espagnols qui traînent dans l'argot marseillais. A la fin du IV^e^ siècle, au début du III^e^, quand Rome, grande ville méditerranéenne. est comme submergée par l'afflux des marchands de langue grecque, le grec est à Rome ce qu'est aujourd'hui l'anglais dans les colonies britanniques, un concurrent sérieux pour les langues indigènes; c'est l'époque où les légendes se multiplient qui font de Rome une fondation grecque. où Héraclide de Pont la désigne comme une ville grecque; constitués sans doute à cette époque, les *carmina* où Rome, lors des crises graves, va chercher la révélation de son destin, sont écrits en grec. Comment les Romains n'eussent-ils pas été tentés de renoncer à leur langue nationale. parlée tout juste dans un infime canton, en faveur du grec, si commode ? N'est-ce pas ce qu'avaient fait depuis des siècles tant d'autres peuples sur le pourtour de la Méditerranée et en Italie tout aussi bien ? Même à la fin du III^e^ siècle, certains pessimistes pouvaient n'avoir pas écarté complètement cette appréhension et peut-être est-ce le sens de l'épitaphe que la tradition attribue à un Naevius vieilli, déconcerté par des modes qu'il ne comprend plus bien : *itaque postquam est Orchi traditus thesauro obliti sunt Romae loquier lingua Latina*. L'affermissement du latin présente à Rome même tous les caractères d'une reconquête volontaire; le grec est à Rome la langue qui a failli devenir la langue des Romains.

Enfin le grec y est aussi la langue des plus belles œuvres littéraires, celles qui font l'étude constante des écrivains, celles où vit un monde enchanté. Une langue, par conséquent, dont les mots ont acquis la sainteté, la puissance évocatrice que confère la Beauté. Le grec est donc encore pour les Romains ce que le latin et le grec ont été pour toute l'Europe à la Renaissance et l'on sait avec quel zèle nos auteurs se sont appliqués à leur dérober des mots pour en enrichir notre langue.

Ainsi, pour les Latins, le grec, qui représente l'unique univers linguistique avec lequel ils soient en contact — il est évident qu'en comparaison le celtique, l'osque, le punique ou l'étrusque ne comptent guère — tient lieu simultanément de ce que sont pour nous et les langues anciennes, grec et latin, et les langues modernes dans leur diversité, et les langues techniques internationales (de la médecine, de la physique...) qui, à l'intérieur de chaque idiome, vivent sous les espèces d'un vocabulaire qui, lui, ne connaît pas de frontières. Mais, tout cela, le grec le réalise auprès du latin avec une instance dont rien, dans notre expérience, ne peut nous donner un équivalent véritable : leur vie quotidienne est infiniment plus baignée de grec que la nôtre ne l'est d'anglais, leur vie de culture que la nôtre ne l'est de latin.

Ce n'est pas tout. Ce qui constitue le fait central — et que nous avons peut-être le plus de peine à nous représenter — c'est que cette diversité de fonctions est assumée par une langue unique. Sans doute, le grec n'a-t-il pu satisfaire à tant d'usages différents que parce qu'il présentait. comme toute langue, divers registres de vocabulaire et que les Latins les utilisaient tous. Ce n'est pas le même vocabulaire qui vient d'Homère au poète, de l'argot du port à l'esclave plautinien, ou à l'homme à la mode de ses relations dans le monde du plaisir, ou aux plus sages des hommes d'Etat de leurs souvenirs d'étudiants. Une des tâches essentielles de la philologie consiste précisément — nous l'avons dit — dans la distinction de ces différents registres. Il est clair que les Latins avaient conscience de cette diversité d'aspects; pourtant, dans la mesure où ils avaient du grec une connaissance vivante, où ils le parlaient, le grec était pour eux une unité, liée de quelque solidarité d'ensemble. Les railleries de Juvénal à l'égard de la poésie hellénisante doivent quelque chose à l'irritation que lui ont fait éprouver parasites et intrigants de langue grecque. Le purisme spécifiquement latin d'un Térence ou d'un César est refus conjoint des vulgarités argotiques et du pédantisme; deux termes que disjoint chez nous toute l'étendue de l'univers linguistique mais qu'à Rome le grec, précisément, conjoint en une sorte d'unité.

HISTOIRE SOMMAIRE DE L'EMPRUNT

Cette diversité que nous venons de restituer justifie déjà ce que nous disions tout à l'heure de la difficulté qu'on éprouve à attribuer une signification déterminée à l'emprunt d'un mot grec. La considération du facteur historique ajoute encore à la complexité des faits car, aux différentes époques, le grec n'a pas sonné de la même manière aux oreilles des Romains et c'est à des niveaux sociologiques et littéraires différents qu'il a successivement exercé son influence la plus forte. Rien n'est plus difficile, on s'en doute, que de tracer, pour des faits de ce genre, la ligne d'une histoire un peu nette, avec des étapes et des articulations. Il le faut bien pourtant si l'on

veut penser historiquement; d'ailleurs, un tableau même un peu schématisé donnera de la réalité une idée moins inexacte qu'on n'aurait à s'imaginer l'influence du grec s'exerçant continûment sur le latin d'une manière homogène de Plaute à Pétrone et aux Pères.

Aux débuts de la période littéraire, au IIIe siècle, l'hellénisme est senti comme un caractère de la langue usuelle ou même populaire; le grec est la langue des marchands, la langue du port, celle du petit peuple. Les mots grecs abondent, avons-nous dit, dans la comédie de Plaute. Au contraire, la haute littérature, épopée, tragédie, les évite; scrupule d'autant plus notable que tragédies, épopées, sont, elles aussi, des œuvres d'imitation, sinon des traductions du grec. Chacun sait que Livius Andronicus traduit le plus possible d'indispensables noms propres : il n'a pu se passer de *Nympha*, mais il transpose gr. *Mousa* en *Camena*, gr. *Moira* en *Morta*, gr. *Mnemosune* en *Moneta*, etc., latinise la morphologie et la phonétique de ceux qu'il conserve : *Latonas*, *Calupsonem*. Pour le reste du lexique, quelques mots d'origine grecque se sont, en dépit de ce parti pris, glissés dans son *Odyssia* : *struppus* (gr. *strophion*), un mot technique, *anclare* (gr. *antlein*), qu'il rapporte peut-être à la famille purement latine d'*anculus*, *ancilla*. Les deux mots, à en juger par les altérations qu'ils ont subies, semblent depuis longtemps intégrés au latin; leur caractère étranger peut être sensiblement atténué. Nulle part, le poète ne semble avoir pensé que le mot grec pouvait être employé comme un ornement qui rehausserait la qualité littéraire du poème.

Chez Naevius, le tableau est un peu plus riche, un peu plus varié et nous avons par surcroît la chance de pouvoir comparer chez le même auteur la langue de la haute poésie et celle de la comédie. L'hellénisme reste du côté du genre littéraire le plus proche de la vie courante, du côté de la comédie. Si nous considérons *emporium* comme équivalent à un nom propre — il s'agit d'un quartier du port d'Agrigente — nos fragments du *Bellum Punicum* nous offrent seulement (et dans le même vers) deux mots d'origine grecque, *creterras* et *lepistas;* il s'agit des objets précieux que les Troyens fugitifs emportent des ruines de leur ville, l'intention d'exotisme est certaine. De même, dans les fragments tragiques, pas de mots grecs, sauf en un passage du *Lycurgus* où ils s'accumulent pour décrire l'accoutrement exotique des sectateurs de Bacchus.

Au contraire, dans les fragments comiques, les mots d'origine grecque se rencontrent un peu partout, souvent d'ailleurs les mêmes que chez Plaute, *opsonio*, *pallio*, mots de la vie quotidienne dans une grande ville méditerranéenne que la civilisation grecque vient battre inlassablement de ses flots. Dans certains cas, l'intention comique est certaine, le poète se moque de ceux qui disent *clucidatus* (gr. *glukizein*) pour *suauis*, *dapsiliter* (gr. *dapsiles*) pour « magnifiquement » ou qui vantent une bouche vermeille (*sandaracino ore*). Le grec est la langue des viveurs qui adoptent les mœurs exotiques; *graecissare*, chez Plaute, c'est « emprunter aux mœurs grecques », mais le mot, par sa formation, pourrait aussi bien signifier « parler grec ».

Ainsi, au IIIe siècle, le mot grec, pleinement à sa place dans la comédie, est, sauf recherche d'effets spéciaux et comme techniques, banni des genres littéraires qui prétendent à une haute tenue.

Linguistiquement, le second siècle est celui de la reconquête latine. L'hellénisation par le bas qui avait menacé le latin au IVe et au IIIe siècle à partir de la rue et du port, à partir de la civilisation grecque vivante s'adressant aux Romains sous ses formes les plus populaires, a perdu désormais toutes ses chances. L'effort national commencé en vue d'instaurer une littérature en latin se poursuit et, des genres les plus élevés, comme la tragédie et l'épopée, le purisme latin gagne un genre inférieur comme la comédie. C'est ce dont témoigne le théâtre de Térence; les prologues de cet auteur, conçus comme de véritables manifestes, montrent assez que, lorsqu'il se pose en champion de la pureté de la langue, il est le porte-parole de tout un milieu influent.

Ainsi, l'usage d'une langue mêlée de mots grecs, que la génération antérieure avait toléré sur la scène comique, tend à être relégué hors des confins de toute littérature. C'est alors que se constitue, précisément en dehors de ces confins traditionnels, un genre nouveau, que récupérera ensuite la littérature, mais qui, en ses origines, se pose comme extérieur aux genres consacrés, la satire, dont les Romains faisaient pour cette raison un genre à part, sans précédents dans l'histoire des formes littéraires. Un des caractères linguistiques les plus notables de la satire sera précisément de continuer la tradition, désormais condamnée en littérature, du mélange des langues. Cela est bien net chez Lucilius, et d'autant plus remarquable que le poète, comme il ressort de maint passage, détestait les Grecs et leurs imitateurs romains.

Il semble donc que les hellénismes de vocabulaire doivent être exclus désormais de toute littérature véritable; mais, chassés d'un côté, nous allons les voir curieusement reparaître

d'un autre. Maintenant que la littérature a rompu toute attache avec la rue et le port, et même la comédie, maintenant que le mot grec ne risque plus — et d'autant moins que le genre est plus sublime — d'y évoquer, en associations d'idées familières ou vulgaires, les marchands de l'Aventin, il pourra, soigneusement choisi, être employé à des effets tout différents, rappeler Homère et les Tragiques; le purisme latin a été la condition indispensable pour que le grec, lavé de ses attaches populaires, pût devenir à Rome, comme il le sera chez Virgile et Ovide, la langue des dieux.

Hellénismes dans la plus haute poésie (épopée), hellénismes dans la langue la plus familière (satire), et entre les deux (prose, comédie) le domaine du purisme national, telle est la situation du second siècle. En ce qui concerne l'emprunt et l'usage des mots grecs, une dualité de tradition s'est alors constituée qui se laisse encore très nettement reconnaître dans la littérature de l'époque classique.

Ennius, en ses *Annales*, marque bien, avec les incertitudes inhérentes à cette étape, les débuts d'un âge nouveau. Il n'affecte pas encore, à l'égard des mots grecs de la langue usuelle, l'ostracisme résolu qui sera plus tard la règle de l'épopée. Il possède, en commun avec Plaute, un certain nombre de mots qui ne reparaîtront plus dans la poésie classique, *celox, emporium, machaera*; il a *campsare, agea, spira*; *carbasus, aplustria, scopulus* (?) étaient sans doute des mots de même sorte, mais que leur présence chez lui a valorisés littérairement, si bien que, plus tard, ils ont été sentis comme poétiques. Chez Ennius, ils ne l'étaient pas; ils étaient emprunts à la langue usuelle des soldats et des marins. La seule remarque stylistique qu'ils appellent est qu'en leur faisant une place dans ses vers, le poète montrait encore une certaine indifférence à l'égard du purisme.

Mais, en dehors de ces mots par l'usage desquels Ennius se rattache au passé, il y a dans les *Annales* une série de mots grecs qui requièrent une appréciation toute différente et par lesquels Ennius est bien un novateur. Lorsqu'il écrit *coma* pour *crinis* ou *capilli*, *pontus* pour *mare*, *aura* pour *uentus*, il est peu vraisemblable qu'il recoure à des mots assimilés au latin de plus ou moins longue date et vivants dans la langue usuelle; on ne retrouve, par exemple, aucun de ces trois mots chez Plaute, et, dans la suite de l'histoire du latin, l'emploi qui en est fait semble bien supposer des attaches originelles à la poésie. Le poète est donc suspect de les avoir lui-même introduits en latin et comme aucune nécessité d'expression ne l'y poussait — les réalités que ces mots désignent possèdent déjà un nom latin — il ne peut l'avoir fait qu'en vue d'un effet d'art. *Aether, aethra, bombus, lychnus*, l'adjectif *daedalus* répondent sans doute aux mêmes intentions; après Ennius, Pacuvius ajoutera *aula, pelagus*; Accius, *adytum, polus*. L'emploi du vocabulaire grec apparaît ici pour la première fois comme un moyen de rehausser le ton poétique.

En ce qui concerne l'usage du vocabulaire grec, la situation qui apparaît dans la langue du premier siècle est beaucoup plus confuse, on le sait d'expérience, que celle qui semblait, au milieu du IIe siècle, devoir résulter de la dichotomie consécutive à l'effort des puristes : hellénismes dans l'épopée, hellénismes dans la satire, aux deux extrémités de la hiérarchie linguistique.

C'est qu'historiquement la fin du IIe siècle voit déferler une nouvelle vague d'hellénisation qui, sans doute, trouve devant elle une langue latine infiniment plus robuste, plus décidée à se défendre que celle du IVe siècle, mais ne le cède peut-être pas en ampleur aux grandes marées de l'époque prélittéraire. Les historiens nous apprennent que ce n'est pas la conquête de la Grèce qui put helléniser beaucoup les Romains; au IIe siècle, la Grèce était ruinée; Etoliens, Achéens, vaillants patriotes, ne sont que des misérables, campés dans les débris d'une civilisation. C'est dans ses rapports avec l'Asie grecque, héritière du décor somptueux et raffiné de la civilisation du IIIe siècle, que Rome s'est hellénisée; à cet égard, le testament d'Attale III (en 133) et l'organisation de la province d'Asie marquent une date plus importante que les Jeux Isthmiques de 196 ou que Pydna.

Les mots qui apparaissent alors pour la première fois dans nos textes se laisseraient assez bien classer sous la rubrique un peu vague luxe-vie gracieuse. Lucilius s'est moqué de ceux qui disaient *clinopodas* pour *pedes lecti*; chez Lucrèce, chez Catulle on relèverait *chorea, cithara, cymbalum, gaza, mitra, smyrna, crystallus, smaragdus*; plus tard, on y joindra des noms de fleurs *narcissus, crocus, hyacinthus*, de métaux précieux *pyropus, electrum*, de vêtements comme *cyclas*. Bon nombre de ces mots se retrouvent chez Varron mais manquent chez Cicéron. Leur qualité stylistique est difficile à apprécier; on serait tenté de dire que ce qui est poétique en eux, c'est la réalité qu'ils désignent, ou tout au moins qu'elle est de celles qui se prêtent aisément à la transfiguration poétique; on remarquera toutefois que bon nombre de ces mots ont, du point

de vue latin, un phonétisme étranger, en sorte que la qualité du mot a pu elle-même intéresser les Latins et leur rendre plus gracieux l'objet qu'il désignait.

Ces mots absents des textes du IIIe et du IIe siècle, signifient que, grâce à un contact plus étendu avec le monde grec, les Romains ont fini par découvrir auprès des Grecs un art de vivre. Les mœurs grecques qu'ils acclimatent chez eux à cette date, et dont ces mots portent témoignage, ne sont plus tout à fait celles qui apparaissaient sous ce nom dans la comédie de Plaute ou de Naevius; elles n'en ont plus la vulgarité, elles ne sentent plus les mauvais lieux du port; surtout elles ont perdu leur énormité, leur exotisme provocateur; elles s'assimilent à un genre de vie qui devient élégant sans cesser d'être romain. Les élégiaques, croyons-nous, sont de bons témoins du niveau social et humain où se réalise cette assimilation.

LES HELLÉNISMES DE VOCABULAIRE DANS LES GENRES LITTÉRAIRES CLASSIQUES

En principe, la prose d'art les exclut complètement et surtout l'éloquence et la littérature politique (César); là se maintient comme en sa forteresse et sous les espèces du purisme, le nationalisme linguistique auquel les Romains doivent d'avoir continué à parler latin. Pourtant, à la longue, certains mots d'origine grecque ont fini par s'y glisser, mots techniques souvent très anciens et dont il était difficile de se passer, *poena, marmor, charta, chirographum*: mots tels que *basilica, palaestra, gymnasium*; poétismes désignant des réalités que le latin ne s'était pas décidé à nommer d'un terme propre, comme *aer*; *aura*, indépendamment de ses attaches dans la poésie, existait peut-être dans la langue des marins et c'est par ce biais qu'il pourrait s'être glissé chez César; mais pourquoi *coma* ? — On constate aussi que, dans la mesure où l'œuvre en prose s'adresse à un public spécial de lettrés, elle se tient moins rigoureusement au purisme, sollicitée par les commodités des langues techniques ou par l'agrément (historiens) des hellénismes de la poésie. A cet égard, les écrivains des premier et IIe siècles de notre ère ne feront que céder à une tentation qui fut toujours instante.

La langue usuelle des gens cultivés, le *sermo cotidianus* (les lettres les plus libres de Cicéron) continue, et d'autant plus que le ton est plus familier, la tradition du bilinguisme romain; même, elle la renouvelle, maintenant que l'étude de la rhétorique et de la poésie grecques fait désormais partie de toute éducation libérale; elle accueille donc les mots grecs sans restriction, mots de la catégorie luxe-vie gracieuse, mots de toutes les langues techniques. On sait que souvent, chez Cicéron, les mots grecs étaient écrits en grec. Mais quand Cicéron écrit officiellement à des personnages importants, le grec disparaît.

La langue de la grande poésie présente un certain nombre de mots d'emprunt qui n'apparaissent que là. C'est la série *pontus, pelagus* que nous avons vu se constituer chez Ennius et les poètes du IIe siècle. Les poètes du premier siècle n'y ont guère ajouté : *ostrum, thalamus, heros, eurus, zephyrus* apparaissent chez Lucrèce et chez Catulle; Virgile y joindra *antrum, pyra*, l'adjectif *eous*. Cette modération, d'autant plus remarquable que ces auteurs ont, d'autre part, exploité à fond tous les effets esthétiques qui naissent de l'usage des noms propres grecs, semble indiquer que l'emploi de *pontus, pelagus*, etc. témoigne moins d'un souci de couleur hellénique que de la volonté de se conformer à une tradition de la poésie latine; chez Virgile ces mots sont rappels d'Ennius plutôt qu'évocation d'Homère. Il ne semble donc pas que les poètes classiques se sentent vraiment autorisés à recourir — comme l'avait fait Ennius — au mot d'emprunt grec pour relever le ton de la poésie. De ce côté, le purisme a regagné le terrain qu'il avait un moment perdu. Ces mots, qu'il nous faut désormais entendre comme poétismes latins et non comme hellénismes, n'en tiennent pas moins une place importante pour caractériser la langue poétique, car ils reviennent très souvent dans les textes (53 *aether*; 44 *pelagus*; 30 *pontus*, etc., dans l'*Enéide*) et, hors de la grande poésie, manquent totalement : dans les hexamètres d'Horace, on cherchait en vain *adytum, aether, aethra, antrum, hymenaeus, pelagus, pontus, thalamus*.

Il existe bien dans les poètes de véritables mots d'emprunt; mais leur nombre, supérieur à celui qui apparaît dans les œuvres de prose, n'indique pas que ce soit le fait de venir du grec qui a attiré sur eux le choix du poète. Ce nombre tient à ce que la grande poésie s'ouvre volontiers à la peinture des réalités exotiques qui sont presque toujours réalités du monde grec et c'est ce qui vaut à l'*Enéide* des mots tels que *lebes* ou *trietericus*. Dans la mesure où elle est descriptive, elle recourt à l'évocation des somptuosités du luxe pour grandir les sujets qu'elle traite, dans la mesure où elle s'ouvre à la peinture des scènes de la vie mondaine, elle accueille évidemment (les élégiaques, l'*Enéide*, Ovide) un contingent plus ou moins important des mots

de la catégorie luxe-vie gracieuse. Pourtant le nombre de ces mots manifeste que le poète se sent astreint à un purisme moins rigoureux que le prosateur.

La satire qui s'était créée au IIe siècle à l'extérieur de la littérature proprement dite, situation paradoxale qui lui permettait de continuer la très ancienne tradition, désormais littérairement condamnée, du bilinguisme romain, tend, au Ier siècle, à rentrer dans le rang. La condition première est qu'elle devra s'épurer, s'alléger du plus grand nombre de ses hellénismes. L'œuvre d'Horace marque, à cet égard, un progrès considérable; on voit bien, à lire Horace lui-même (notamment *Sat.* I, 10, 20-24), que cette évolution ne rencontrait pas une faveur unanime; plusieurs regrettaient que se perdît l'originalité d'un genre où ils goûtaient le grec mêlé au latin comme le vin de Chio au Falerne. C'est pour eux, sans doute, qu'écrivait Varron dont les *Ménippées* demeurent accueillantes au plus étonnant pot pourri linguistique. Mais la langue même d'Horace ne devient intelligible qu'une fois rattachée à la tradition de Lucilius; on ne s'étonnera donc pas qu'elle contienne tant de mots grecs mais plutôt si peu. Sans doute Horace ne se tient-il pas strictement au vocabulaire de Lucilius, les préoccupations, le tempérament littéraire, les temps ne sont plus les mêmes; les mots de la catégorie luxe-vie gracieuse font comme un trait d'union entre le vocabulaire grec de la satire et celui de la grande poésie. Il n'en reste pas moins que, dans l'ensemble, les deux vocabulaires restent très distincts; il n'y a guère qu'un quart des mots grecs d'Horace (*Sat.* et *Ep.*) qu'on retrouve dans l'*Enéide* contemporaine, tandis que chez Juvénal, plus d'un siècle après, ils se seront conservés pour plus de la moitié.

Il serait aisé de suivre chez Juvénal le progrès de l'évolution amorcée par Horace; la satire n'est plus divertissement ou badinage, mais un genre littéraire propre qui ne le cède à aucun autre en dignité; la métrique de Juvénal rappelle beaucoup plus celle de Virgile que celle d'Horace. Pourtant, il y a proportionnellement plus de mots grecs chez Juvénal que chez Horace. Le paradoxe surgi de la comparaison brute de deux chiffres se résout à l'examen du texte : un très grand nombre des mots grecs de Juvénal sont à interpréter stylistiquement comme des citations: ce sont mots qu'il cite précisément pour les réprouver, pour en déplorer l'emploi; on ne saurait donc les mettre à son compte. D'autre part et dans la mesure même où la satire a haussé le ton — il est souvent impossible de dire en tels passages si elle est grande poésie ou parodie, mais très voilée, de la grande poésie — les hellénismes de la grande poésie, étrangers à Horace, s'y mêlent à ceux de la tradition proprement satirique.

ÉPILOGUE

La situation complexe que nous venons de décrire représente à certains égards un terme. Une langue ne vit et ne se développe, ne réagit sainement aux sollicitations extérieures, que lorsqu'elle est mise en œuvre par des personnalités créatrices trouvant elles-mêmes l'audience de milieux suffisamment étendus, suffisamment influents et dont les représentants ont le souci d'exercer une influence par la manière dont ils parlent. Or à partir du Ier siècle de notre ère, toutes ces conditions manquent à la fois; après Tacite, la littérature latine ne compte plus de grands hommes appliqués à bien écrire; les classes sociales où l'on parlait correctement ont été décimées par les guerres civiles; dans un empire universel, le nationalisme romain, qui avait toujours été le ressort du purisme, s'affaiblit.

L'histoire, pour autant, ne s'arrête pas; la bataille d'Actium, en 31, est sans doute un de ces événements qui marquent dans l'évolution du latin l'origine d'une étape importante. L'Orient est définitivement pacifié et, cette fois, pour tout de bon, il n'y a plus qu'un univers. C'est l'afflux à Rome de cette « lie » qu'exècre Juvénal et une nouvelle instance du grec, s'exerçant cette fois par l'entremise des basses classes comme ç'avait été le cas aux IVe-IIIe siècles. Linguistiquement, Pétrone rappelle Plaute et, déjà, le christianisme est là, avec sa littérature barbare. Mais il n'y avait plus alors à espérer de Scipion et de Laelius, ni de Térence *puri sermonis amator*, il n'y avait plus de Sénat romain pour applaudir les artisans d'un nouveau classicisme. Le latin, peut-être définitivement victime de l'étroitesse originelle de son assiette géographique — ce n'était, après tout, que la langue d'un très petit canton — s'abandonne; il ne réagira plus. A Rome même, les milieux de langue grecque doivent être redevenus fort étendus puisque le grec est la langue de la première communauté chrétienne; une certaine correction de langage ne se maintient plus désormais que par l'école, exposée par conséquent aux durcissements du traditionalisme, à toutes les tentations de l'esthétisme; à ceux qui parlent latin, l'afflux des mots grecs n'est plus qu'une occasion supplémentaire de mal parler latin.

Jacques PERRET.

A TRAVERS LES LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE (1)

Jean-Pierre CAMUS : *Agathonphile, récit de Philargyrippe*, publié par Pierre Sage. Droz et Giard, 151 p.

Sa piété et les charges de l'épiscopat n'empêchèrent pas J.-P. Camus d'écrire environ soixante romans ou recueils de nouvelles; en publiant de longs extraits de son *Agathonphile* (1621) M. P. Sage remarque que cette fécondité lui assure une place unique parmi les évêques romanciers. Pour être à peu près dépourvue d'influence sur son époque, cette œuvre compte cependant. Dans son introduction, M. Sage fait revivre la physionomie de ce fils spirituel de Saint-François de Sales. Il établit, tâche délicate, la bibliographie de ses œuvres et la date exacte de la publication de ce roman. Dans celui-ci, à quelques souvenirs de son expérience personnelle, le bon Camus a mêlé de nombreux éléments livresques empruntés surtout à Héliodore et à d'Urfé. M. P. Sage démêle ces sources diverses avant d'analyser les caractères littéraires de ce roman, dont la composition et la forme restent hâtives et encore indisciplinées, mais dont l'aimable piété, le romanesque et d'ingénieuses « saillies » peuvent encore être goûtés aujourd'hui.

Emile BAUDIN : *La Philosophie morale des fables de La Fontaine.* A la Baconnière, 103 p.

Montrer « l'orthodoxie épicurienne presque parfaite » des préceptes de La Fontaine, tel est le dessein de cet essai qui, en fait, reprend surtout l'énumération des principaux aspects de l'art de vivre proposé par le fabuliste.

MOLIÈRE : *L'Estourdy ou les Contre-Temps.* Comédie publiée par Pierre MÉLÈSE, Giard et Droz, 136 p.

Dans son introduction M. Mélèse rappelle rapidement quelles sont les sources, le plus souvent italiennes, de *l'Etourdi.* Il étudie plus longuement les caractères littéraires de la pièce, souligne le décousu de l'action, les défauts et les mérites de l'analyse psychologique et insiste sur l'étude du style : assez inégal et heurté, il offre une variété, une souplesse et une vigueur qui plaisaient à Hugo. Lexique et bibliographie.

R.-C. KNIGHT : *Racine et la Grèce.* Boivin édit., 467 p.

Français et virgilien plus encore que grec, tel est le Racine que nous présente M. Knight au terme d'une étude minutieuse et sur bien des points originale. Certes, à côté de Fénelon, Racine tient en son siècle une place particulière par le commerce intime et prolongé qu'il entretint avec la littérature grecque. Elle n'était alors connue, même indirectement, que par un petit nombre d'initiés : M. Knight l'établit au début de sa première partie. S'appuyant ensuite surtout sur les travaux de MM. Lancaster, Mornet et Bray, il montre qu'Aristote, mal compris, et les tragiques grecs, assez mal connus fût-ce par l'intermédiaire de traductions, ont peu influencé les dramaturges français. Malgré certaines apparences, le théâtre est alors « moderniste » et plus préoccupé des « bienséances externes » (respect des mœurs contemporaines) que des « bienséances internes » (respect des mœurs du passé). Dans une seconde partie, M. Knight essaie de dater tous les documents que nous a laissés Racine helléniste. Ils sont ici étudiés avec beaucoup de précision : traductions, observations, marginalia, manifestent de la part de leur auteur une curiosité étendue : elle déborde l'intérêt qu'un dramaturge pouvait trouver à étudier la technique de ses devanciers. Cependant, au terme d'une troisième partie où sont examinés les rapports de chaque tragédie avec les textes grecs, M. Knight conclut que, même à partir d'*Iphigénie*, leur influence n'est très profonde ni sur la structure dramatique ni même sur l'expression poétique. Un des appendices est consacré aux livres grecs annotés par Racine et conservés au fonds Racine de Toulouse : il contient une liste d'addenda et corrigenda qu'il convient d'apporter à l'édition P. Mesnard.

Antoine ADAM : *Histoire de la Littérature française au XVII^e siècle.* T. II, *L'Epoque de Pascal.* Domat, 412 p.

Le tome I de cette *Histoire* a obtenu, on le sait, une juste consécration de sa valeur. Dans le tome II, M. Adam continue à renouveler sur de nombreux points notre connaissance du XVII^e siècle. L'historien impeccable, qui se double d'un critique fort sagace, replace soigneusement dans l'ensemble des événements politiques ceux qui appartiennent au domaine littéraire, modifie les perspectives, approfondit les notions, serre de près leur contenu, dégage les causes, décèle les influences. Entre bien d'autres exemples, il apporte sur la Préciosité, sur le Baroque, sur le Burlesque dans ses rapports avec l'Héroï-comique des indications qui précisent à la fois leurs manifestations historiques et leur signification. Il propose des réhabilitations, celle de Sarasin, celle de Cyrano de Bergerac surtout. Celui-ci est, avec d'Assoucy, le seul « extravagant » des années 1640-1660. Elles se caractérisent en effet par « une sorte d'unanimité dans la doctrine et dans la concorde que l'on observe rarement dans notre histoire littéraire. » L'étude consacrée à Pascal constitue la partie essentielle de ce volume. Il n'est pas possible de signaler ici tous ses mérites. Disons cependant que M. Adam témoigne de beaucoup de finesse et de pénétration quand il précise la différence qui sépare l'attitude spirituelle des Jésuites et celle des Jansénistes (p. 195 sq.). Quant à Pascal, M. Adam le tient pour « résolument anti-cartésien »; l'auteur des *Pensées* reconnaît le bien-fondé de la plupart des attaques dirigées par les libertins contre la religion. « il abandonne sans combat les positions du rationalisme déiste ». Cette certitude que la raison est bien incapable de lui apporter, Pascal va-t-il la demander au « sentiment » ? Moins qu'aux faits d'ordre historique, à ceux que garantissent à ses yeux les Ecritures. Et, comme la vérité ne suffit généralement pas pour entraîner à elle

(1) Sauf indication contraire, les présentations d'ouvrages relatifs à la littérature française moderne sont de M. Guy ROBERT

seule l'adhésion de l'être entier, Pascal fait en outre appel à l'argument du pari « forme rigoureuse du pragmatisme » qui n'était pas ignorée avant lui. Il faut lire les pages très vigoureuses dans lesquelles M. Adam place Pascal parmi les maîtres de Rousseau et de Kant, parce qu'il ne croit pas au « primat de l'intelligence », mais de « l'éthique »; opposé à l'optimisme rationaliste, aux acceptations commodes qu'il favorise, on trouve dans les *Provinciales* et dans les *Pensées* « le même refus des évidences faciles et des morales complaisantes, la même dureté, la même santé ».

Pierre SAGE : *Le « Bon prêtre » dans la littérature française, d'Amadis de Gaule au Génie du Christianisme.* Droz et Giard, 488 p.

M. Pierre Sage nous avertit dans son *Avant-Propos* que son sujet l'amenait à prendre « dans un sens un peu large le terme de prêtre ». C'est tout d'abord l'ermite qu'il rencontre le plus souvent dans les *Amadis* et ce personnage ne disparaîtra jamais complètement jusqu'à 1804. A côté de lui paraissent bientôt le pontife (vers le début du XVII[e] siècle), puis le druide, le plus souvent « chargé de prêcher la religion naturelle ». Pour diverses raisons que tente de préciser M. Sage, le prêtre n'apparaît qu'assez rarement dans notre littérature classique. Mais pourquoi, après avoir accueilli dans son étude le personnage du Druide, l'auteur en a-t-il banni le grand-prêtre d'*Athalie ?* Dès avant 1700 le « bon prêtre » va passer au service des précurseurs de la *Philosophie* du XVIII[e] siècle. Après les auteurs de Voyages imaginaires, après l'abbé de Saint-Pierre « supérieur du Séminaire philosophique », Voltaire, qui doit beaucoup à celui-ci, voit dans le bon prêtre « un officier de morale », « soutenu et contenu par le pouvoir ». Mais le Vicaire savoyard introduit dans notre littérature une figure autrement complexe qu'analyse avec soin M. Sage. « Ce sera après Rousseau un dogme de la République des Lettres que le Christianisme, au moins celui de l'Evangile, loin d'être l'ennemi de la Religion naturelle, en est la plus haute expression. » Après avoir présenté la figure du bon prêtre qui succède au Vicaire savoyard, notamment chez Bernardin de Saint-Pierre, chez Rétif de la Bretonne, chez Sébastien Mercier, après avoir ainsi montré quelle part d'utopie et de romanesque on y retrouve le plus souvent, M. Sage termine par un examen pénétrant des problèmes que pose le personnage du P. Aubry dans *Atala*. La tâche que s'était proposée l'auteur était délicate. Avec le secours d'une érudition consciencieuse, il l'a généralement menée à bien, montrant en particulier la persistance de certaines traditions — celle de l'ermite par exemple — et dégageant l'action de certaines influences françaises et étrangères.

Juste OLIVIER : *Paris en 1830, journal,* publié par André Delattre et Marc Denkinger, préface de Fernand Baldensperger. Mercure de France, 313 p. 420 fr.

Sans être d'un intérêt exceptionnel, le journal écrit à Paris du 28 avril au 5 août 1830 par Juste Olivier porte un intéressant témoignage sur la vie littéraire de l'époque. Ce jeune Vaudois, avec qui Sainte-Beuve allait assez longtemps rester en relations, se rend presque tous les soirs au théâtre, il suit les cours de Villemain et d'Andrieux, il rencontre Hugo, Musset et plus fréquemment Dubois, il est familièrement reçu par Vigny, il a de nombreuses conversations avec Sainte-Beuve. Il sait écouter et confie toutes fraîches encore ses impressions à son journal. La physionomie et la pensée de ses illustres amis se trouvent donc grâce à Juste Olivier précisées en plusieurs points. En outre quelques pages permettent de mieux saisir quelle était alors la position réciproque des classiques et des romantiques, d'autres soulignent le « blasement » général des esprits peu avant juillet 1830. Précises et nourries, les notes de MM. Delattre et Denkinger fournissent tous les éclaircissements nécessaires et un index rend très commode le maniement de cette édition.

Armand CARACCIO : *Stendhal, l'homme et l'œuvre.* Boivin et C[ie], « Connaissance des Lettres ». 204 p., 300 fr.

Le lecteur ne regrettera pas de trouver près de la moitié de l'ouvrage consacré à la vie d'Henri Beyle. Tout en exposant avec exactitude et talent les faits qui ont parfois été si difficiles à établir, M. Caraccio dégage peu à peu les éléments qui lui paraissent essentiels dans la sensibilité d'Henri Beyle; il montre également dans cette première partie comment une expérience si riche a nourri l'œuvre. De celle-ci rien n'est négligé dans la deuxième partie de cet ouvrage, ni les premiers essais dramatiques, ni les articles envoyés au *Courrier anglais,* ni le pamphlet de 1825 lancé contre le saint-simonisme, ni *les Mélanges intimes,* ni les *Marginalia.* Mais M. Caraccio insiste surtout, comme il se doit, sur *le Rouge et le Noir* et sur *la Chartreuse de Parme,* celle-ci étant peut-être présentée plus heureusement encore que le précédent roman. La sensibilité et l'art de Stendhal sont si riches et si complexes qu'il reste évidemment possible de s'attacher à des points qui ont, moins que d'autres, retenu M. Caraccio. A propos de la *Vie de Henri Brulard,* par exemple, il faudra bien un jour examiner si cette œuvre n'est pas avant tout l'expression de la sensibilité de Stendhal vieillissant, si elle ne présente pas l'enfant qu'il eût voulu être, qu'il s'imagine avoir été, plus encore que l'enfant qu'il fut en réalité : est-il bien sûr que, comme le déclare M. Caraccio, « la réaction psychologique de l'enfant fut bien telle que *la Vie de Henri Brulard* l'exprime » ? Dans sa *Vie de Stendhal* qui fut sans aucun doute une erreur, Paul Hazard a entièrement méconnu ce problème essentiel. Pourquoi, dans sa bibliographie, M. Caraccio a-t-il maintenu cette prétendue biographie, alors qu'on regrette de ne pas y trouver signalés les récents et sérieux travaux de M. Claude Liprandi ? Ils éclairent cependant d'un jour nouveau la peinture de la société de la Restauration présentée dans *le Rouge et le Noir.* M. Caraccio a un peu négligé cet aspect du roman Mais il devait choisir ses points de vue. Ceux que nous propose ce guide plein de savoir et de discernement sont très généralement les plus nécessaires et les plus riches.

J.-H. BORNECQUE: *Les années d'apprentissage d'Alphonse Daudet.* Librairie Nizet, 538 p.

L'information de M. Bornecque est fort étendue. Il ne présente ses conclusions qu'après un minutieux examen critique. Il aperçoit pour ainsi dire du dedans les mouvements d'une âme et interprète avec finesse les premières manifestations d'un génie qu'il aime. Aussi lui devons-nous une très belle restitution des premières années de Daudet, dont il suit pas à pas, jusqu'à la fin de 1865, la vie et l'évolution spirituelle.

Témoignages oraux, archives publiques et privées, lettres, premières œuvres inédites ou peu connues, confidences de l'auteur et pages de caractère autobiographique, fournissent à M. Bornecque une vaste matière. Tous ces documents sont confrontés et pesés avec précision. Le lecteur éprouve fréquemment l'impression de parvenir, sous la conduite de l'auteur, aux limites extrêmes des possibilités de l'Histoire. Fort attrayante en elle-même, cette chasse à la vérité offre encore un autre intérêt : elle permet de saisir quelles transformations, le plus souvent progressives, Daudet artiste fera subir à la réalité qu'il a vécue : les pages que M. Bornecque consacre au pauvre surveillant du collège d'Alès, à l'arrivée de Daudet à Paris, à sa liaison avec Marie Rieu, au séjour qu'il fit au phare des Sanguinaires, à la mort du duc de Morny sont à cet égard très révélatrices. En même temps, des aperçus fort intéressants se découvrent sur l'époque : sur le salon de M^me^ Ancelot, par exemple, sur la Bohême des années 1857-59, sur le roman dit réaliste, la première représentation de *Tannhaüser*, l'attrait qu'exerça la fantaisie sur certains débutants en 1861. Mais M. Bornecque s'attache surtout aux premières œuvres de Daudet, poèmes, récits ou pièces de théâtre, dont plusieurs étaient restés inédits ou perdus dans des recueils peu connus. Chacun de ces textes est analysé, commenté à la lumière des faits et des œuvres postérieures. C'est l'âme même du jeune auteur qui se révèle à nous. Il ne découvre que lentement ce qui fera son originalité, « l'union entre la réalité prosaïque et la poésie de cette réalité » : elle ne se manifeste vraiment que dans *la Première Dépêche* en 1865. La conclusion de M. Bornecque marque avec beaucoup de sûreté les étapes d'une marche parfois hésitante vers la découverte de soi : « Pendant neuf ans (1858-1866), Alphonse Daudet avait d'abord essayé les diverses « combinaisons » propres à le mener au secret littéraire seul capable de le satisfaire : le point de fusion entre le réalisme et le rêve, entre la mystérieuse beauté de la vie et sa crue vérité, c'est-à-dire aussi le point d'apaisement de sa double nature intime. »

Julien GREEN : *Journal*. T. V, 1946-1950. Plon, 363 p.

En jugeant le moindre accident de sa plume et la plus banale de ses heures digne d'intéresser ses contemporains (qui sait ? la postérité peut-être) un auteur affronte de grands périls. M. Green les surmonte-t-il dans son *Journal ?* La complaisance de soi pour soi, la haute estimation qu'on fait — en toute modestie — de chacun de ses instants, cette savante répartition des zones d'ombre et de lumière, qu'offrent-elles de commun avec la dure et généreuse recherche de la vérité ? Mais ce sont là questions hors de notre domaine. Bornons-nous à louer M. Green d'amener ses lecteurs à se les poser de nouveau. En outre, ce tome V vaut par ce qu'il nous apprend d'André Gide : de sa personne d'abord, de son influence ensuite; sans elle, le *Journal* de M. Green serait-il tel que nous le lisons ?

Armand CARACCIO : *D'Annunzio dramaturge*, publications de la Faculté des Lettres de Grenoble. Presses universitaires de France, 220 p.

Gageons que les lecteurs les plus avertis de l'œuvre de d'Annunzio trouveront dans ce livre de M. Caraccio ample matière à réflexion. Les autres remercieront très vivement l'auteur de leur avoir présenté sous une forme aussi claire et aussi agréable une analyse des principales pièces du dramaturge italien. Une introduction dégage les traits essentiels de son caractère et de son esprit, précise la place occupée par ce théâtre dans l'ensemble de l'œuvre : « il marque le passage de l'esthétisme gratuit du romancier à l'action efficace du tribun et du guerrier ». M. Caraccio suit le développement des thèmes principaux et propose opportunément des jugements de valeur; autour de d'Annunzio il restitue la physionomie d'une époque; on voit grâce à lui se dessiner avec netteté quelques grands courants des idées européennes et certaines différences qui séparent généralement le théâtre italien des autres et en particulier du théâtre français.

ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Marc CHOUET : *Les Lettres de Salluste à César*. Collection d'Etudes latines, publiée par la Société des Etudes latines, série scientifique XXVI. Paris, Belles-Lettres, 1950, 129 p. in-8°.

Le manuscrit *Vaticanus* 3864, du IX^e^ ou X^e^ siècle, contient, à la suite des œuvres de Salluste, deux lettres *Ad Caesarem senem*, dans lesquelles l'auteur donne des conseils politiques au dictateur. L'authenticité de ces deux textes, mise en doute dès 1607, a été généralement niée jusqu'au début de notre siècle; en 1904, R. von Poehlmann entreprit de démontrer que les *Lettres* étaient bien de Salluste et, depuis lors, les philologues allemands se rangent à ses conclusions, tandis qu'en France l'authenticité est admise par les historiens, comme A. Piganiol et J. Carcopino, rejetée par la plupart des philologues, en particulier J. Roman et A. Ernout, qui ont exclu les *Lettres* de leurs éditions respectives de Salluste, dans la collection des Universités de France. Marc Chouet a repris l'ensemble des problèmes posés par les deux textes; au terme d'une étude solide et minutieuse, fondée sur une analyse rigoureuse de la langue et du style, du contenu des *Lettres* et de la situation politique, il conclut — et sa démonstration emporte l'adhésion du lecteur — que les *Lettres à César* ont été écrites par Salluste, la première en avril-mai 46, la seconde aux environs de septembre 50.

J. B.

Signalons à nos lecteurs la troisième édition du *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, d'A. ERNOUT et A. MEILLET, dont la deuxième édition (1939) était devenue presque introuvable; l'ouvrage, entièrement recomposé et augmenté d'un index complet des mots non latins cités dans le texte, est publié en deux volumes Klincksieck 1951, 1.385 p. (en impression photomécanique). Tout le monde connaît cet instrument de travail incomparable, qui ne fournit pas seulement l'étymologie — avec quelle science et quelle prudence ! —, mais, comme l'indique le sous-titre, l'*Histoire des mots* latins, ce qui est encore plus utile au latiniste. Pour la 3^e^ édition, A. Ernout a tenu compte des nombreuses études consacrées au vocabulaire latin, tant par d'autres que par lui-même, depuis 1939, et des nouveaux fascicules du *Thesaurus linguae latinae*, ce qui lui a permis d'augmenter sensiblement le nombre des mots étudiés (dérivés et emprunts au grec surtout) et d'introduire maintes corrections ou précisions judicieuses.

La compétence, la conscience et l'ardeur infatigable de l'auteur lui valent l'admiration et la reconnaissance de tous les latinistes et de tous les linguistes.

J. B.

L. Séchan : *Le Mythe de Prométhée.* Paris, P. U. F. Collection « Mythes et religions », 133 p. in-12, 1951.

On doit être fort reconnaissant à M. Séchan d'avoir su faire tenir tant d'érudition en une étude si agréable et si rapide. Dans les quatre-vingt-cinq pages que comporte le texte (le reste étant occupé par les notes) le lecteur peut non seulement retrouver le grand enseignement moral et religieux d'Eschyle, mais le situer au sein d'un ensemble. Le thème se dégage d'abord par rapport à tout un arrière-fond (religion du feu, légendes sur son invention, théogonies et théomachies). Le rapprochement avec Hésiode montre que Prométhée n'avait pas encore chez ce dernier la noblesse et la grandeur qu'Eschyle lui a données (mais qui manquent encore dans son drame satyrique). Cette noblesse et cette grandeur se révèlent dans la trilogie prométhéenne (dont la conclusion était ce Prométhée Porte-Feu, où devait être institué le culte de Prométhée en Attique) ; et ainsi la pensée d'Eschyle apparaît dans toute sa force.

J. de Romilly.

A TRAVERS LES REVUES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Baroque. — *Le Baroque et les lettres françaises.* Communication de P. Kohler à l'Association internationale des Etudes françaises, à Paris, le 4 sept. 1950. — *La Poésie baroque en France,* par R. Lebègue (*Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises,* n° 1, juillet 1951). Ce sont les textes « in-extenso » des communications dont une brève analyse a été donnée dans *L'Information littéraire,* nov.-déc. 1950, p. 196-197.

Des Périers (Bonaventure). — V.-L. Saulnier : *La pensée de Bonaventure Des Périers dans le Cymbalum Mundi.* Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, t. XIII. Importante étude qui propose du *Cymbalum mundi* une interprétation différente de celle qu'on adopte généralement depuis L. Febvre. Dans le *Cymbalum,* Des Périers veut « prôner le silence » sur les grandes questions religieuses et métaphysiques, rejoignant ainsi une tradition qui s'établit vers 1535-1540 non seulement chez les conservateurs, mais chez les Evangélistes. En décidant de se taire Des Périers n'a pas « changé de foi, mais seulement de politique ». « Loin de trahir l'Evangélisme, il se souciait de l'engager sur la seule voie qui lui permît de rester intègre. »

Diderot. — *Les Cahiers Haut-Marnais,* 1er trimestre 1951. N° consacré tout entier à *l'Encyclopédie* et à Diderot : articles de L. Febvre, de Dieckmann, etc. et documents d'archives.

Diderot et l'encyclopédie. — Tout le numéro de la *Revue d'Histoire littéraire* de juillet-septembre 1951 est consacré à Diderot et à l'Encyclopédie. Signalons entre autres articles : J. Pommier : *Autour de la Lettre sur les sourds et muets* (circonstances, ce qu'elle nous apprend du caractère et de la pensée de Diderot). — G. May : *Le modèle inconnu de la Religieuse de Diderot : Marguerite Delamarre.* — L.-J. Thielemann : *Hobbes dans l'Encyclopédie.* — Paul Vernière : *Le spinozisme et l'Encyclopédie* (étude de divers articles de l'Encyclopédie, notamment *Liberté* et *Spinoza :* quelle interprétation peut-on offrir de l'hostilité que Diderot y marque pour Spinoza ?). — Nelly Schargo Hoyt : *Méthode et interprétation de l'histoire dans l'Encyclopédie.*

Hugo. — François Piétri : *L'Espagne de Victor Hugo,* « Revue des Deux-Mondes », 15 août-1er sept. 1951. Etude précise. Les anachronismes, les contrefaçons, les erreurs, assez nombreuses dans l'Espagne de Hugo, sont au moins autant le fait de la fantaisie que de l'ignorance. Hugo avait, dans l'ensemble, une bonne connaissance des choses d'Espagne; il se montre « beaucoup plus respectueux de l'histoire qu'il ne l'est de la géographie et c'est dans le domaine de la langue qu'il accumule le maximum de bévues ».

— H. Guillemin : *Le Rêve chez Hugo,* « Mercure de France », 1er mai 1951. Notes inédites de Hugo sur ses rêves. Commentaire de M. Guillemin : ces notes montrent que le poète a été plus attentif aux visions oniriques que ne le laissent croire ses œuvres achevées. Pourtant, il est difficile de déterminer ce que le poète visionnaire doit à ses rêves proprement dits. Soit qu'il reculât avec une sorte d'effroi devant cet étrange domaine, soit qu'il restât trop prisonnier des modes traditionnels d'expression, Hugo demeure « plein de réserve » dans son « recours délibéré au rêve ».

Mallarmé. — L.-J. Austin : *Le « principal pilier », Mallarmé, Victor Hugo et Richard Wagner,* « Revue d'Histoire littéraire », avril-juin 1951. Dans le « principal pilier » dont il est question au troisième vers du sonnet écrit en hommage à Wagner, M. L.-J. Austin voit V. Hugo. Rappel des jugements portés par Mallarmé sur celui-ci et sur Wagner. Explication détaillée de ce sonnet.

— Suzanne Bernard : *Le « Coup de dés » de Mallarmé replacé dans la perspective historique,* « Revue d'Histoire littéraire », avril-juin 1951. Intéressantes indications sur les tentatives de graphisme suggestif qui précédèrent le « *Coup de dés* », sur les desseins profonds qu'ils traduisent et sur l'influence des intentions synthétiques de l'art wagnérien.

Mistral. — Raoul Busquet et Henri Rolland : *La généalogie de Mistral,* « Revue d'Histoire littéraire », janv.-mars 1951.

Molière. — Roland Derche : *Encore un modèle possible de Tartuffe : Henri-Marie Bourdon, grand-archidiacre d'Evreux* (1624-1702). Plutôt que Tar-

tuffe, c'est Orgon qui « se présente avec les caractéristiques sociales d'un membre de la Compagnie du Saint-Sacrement ». Entre autres modèles, Tartuffe paraît devoir certains traits à un membre d'une autre société secrète l'*Aa*. Ainsi Molière « semble avoir voulu illustrer, outre le danger que constituait pour l'Etat et la société la puissance occulte de la Compagnie du Saint-Sacrement, les périls que couraient eux-mêmes et faisaient courir à autrui les membres de cette compagnie en se laissant manœuvrer par les mystiques suspects de l'*Aa* ».

Montesquieu. — P. Barrière : *Eléments personnels et éléments bordelais dans les « Lettres Persanes »*, « Revue d'Histoire littéraire », janv.-mars 1951. Le domaine exploré ici par M. Barrière reste dans l'ensemble assez obscur. Mais des hypothèses souvent séduisantes conduisent l'auteur à voir « la pensée de Montesquieu perpétuellement tournée vers lui-même » et dans les *Lettres Persanes*, à côté de l'influence fort nette de Montaigne « un véritable examen de conscience intellectuel et moral ».

Nerval. — « Mercure de France », 1er juin 1951 : Raymond Jean : *Gérard de Nerval et les visages de la nature.* — Brian Juden : *Nerval héros mystique.* — François Constans : *Sophie Aurélia Artémis.* — Jean Richer : *Nerval et ses fantômes.*

Préciosité. — Les communications de MM. Adam et Bray sur la Préciosité faites le 5 sept. au Congrès de l'Association internationale des Etudes françaises sont publiées dans le n° 1 des *Cahiers* de cette association. Voir le n° précité de *L'Information littéraire* ci-dessus, sous la rubrique « Baroque ».

Racine. — Jean Orcibal : *L'enfance de Racine*, « Revue d'Histoire littéraire », janv.-mars 1951. Racine enfant a eu avec Port-Royal des contacts plus prolongés qu'on ne le croit d'ordinaire; on les date généralement d'octobre 1655; mais il est à peu près certain que, de 1649 à 1653, il fréquenta ces écoles avant d'entrer au collège de Beauvais.

— R.-C. Knight : *Sophocle et Euripide ont-ils formé Racine ?* « French studies », avril 1951. Les études grecques de Racine, sa culture hellénique n'ont commencé à influencer son théâtre qu'à partir d'*Iphigénie*. En particulier *la Thébaïde* et *Alexandre* « n'attestent point un art et un goût formés par la fréquentation de Sophocle et d'Euripide ».

Jules Renard. — Pierre Nardin : *Jules Renard et son théâtre, étude de style*, « The French review », avril 1951. Sa conception du style amenait inévitablement J. Renard à aborder le théâtre. « Le style chez Renard n'est pas composition, mais décomposition. Où pouvait-il être mieux à l'aise » qu'à la scène ?

Rimbaud. — A Adam : *L'Enigme des Illuminations*, « Revue des Sciences Humaines », oct.-déc. 1950. Important article dans lequel, s'appuyant sur une argumentation solide, M. Adam propose de situer la composition des *Illuminations*, non pas de 1873 à 1875, comme le fait M. de Bouillane de Lacoste, mais de 1873 à 1878 environ. L'énigme des *Illuminations* devient alors moins obscure. — Cf., dans le même numéro, D.-A. de Graaf : *Les Illuminations et la date exacte de leur composition.*

Romantisme. — Groupés en un seul tome, les fascicules 62 et 63 de la *Revue des Sciences humaines* (avril-septembre 1951) offrent un très important ensemble d'études consacrées au romantisme français. Leur richesse même nous interdit d'en donner ici une analyse, fût-elle très succincte. Elles concernent soit des problèmes généraux (M. Levaillant : *Problèmes ou problème du romantisme ?* — J.-B. Barrère : *Sur quelques définitions du romantisme.* — Ch. Dédeyan : *La notion de poésie dans le cosmopolitisme préromantique* (1790-1815). — G. Matoré : *Les notions d'art et d'artiste à l'époque romantique.* — Boutet de Monvel : *Postérité du héros romantique*), soit des questions particulières (J. Pommier : *Notes balzaciennes.* — A. Hoog : *Un intercesseur du romantisme.* — *V. Cousin vu par Stendhal.* — J.-P. Richard : *Thèmes romantiques chez Stendhal.* — J. Feydy : *Romantisme, Classicisme et Baroque, aperçus sur Delacroix*, etc.). Parmi les inédits figurent notamment trois lettres inédites de Chateaubriand présentées par M. Levaillant et la première version des *Remarques sur les affaires du moment* de Chateaubriand (1818), dont P. Clarac tire de précieux enseignements sur la pensée et l'action politiques de leur auteur.

Jean de Sponde. — Alan-M. Boase : *Du nouveau sur Jean de Sponde*, « Mercure de France », 1er août 1951. Publié en réalité en 1588, l'*Essai de quelques poèmes chrétiens* est, par suite, l'œuvre, non d'un nouveau converti au Catholicisme, mais d'un calviniste encore fervent.

Stendhal. — V. Del Litto : *Marginalia inédits de Stendhal sur un Vauvenargues*, « Mercure de France », 1er mai 1951. Ces notes marginales datent d'août 1811; assez abondantes, elles montrent que Stendhal n'aimait pas Vauvenargues, confirment que ses auteurs préférés sont Helvétius, Hobbes, Shakespeare, que Racine et la tragédie française l'ennuient.

— H. Martineau : *Stendhal dilettante et dandy* (*Mercure de France*, 1er nov. 1951). — En août 1810 Stendhal est nommé auditeur au Conseil d'Etat. M. Martineau se place à cette date importante pour tracer d'H. Beyle un portrait très heureux qui présente certains traits permanents de sa nature.

Divers

Jacques Morel : *Le songe dans les tragédies françaises*, « Revue d'Histoire du Théâtre », t. II, 1951. Au début du siècle on présente volontiers sur la scène les apparitions elles-mêmes; on croit en effet aux fantômes, aux apparitions nocturnes. Le nombre des songes ainsi présentés ou seulement racontés dans les pièces diminue très sensiblement vers 1650. On revient au songe à partir de 1670 environ, surtout dans les pièces à machine; mais il n'est plus guère alors qu'une « agréable fiction ». « Il faudra tout le génie de Racine pour rendre au songe, sans d'ailleurs essayer d'en donner une présentation concrète, sa violence primitive et sa profondeur religieuse. »

L. Wencelius : *La querelle des Anciens et des Modernes et l'Humanisme*, « XVIIe siècle », n° 9-10. 1951. Citant de nombreux textes, qu'il est utile de trouver groupés, l'auteur rappelle combien les arguments qui s'opposaient au cours de cette querelle étaient nuancés et comment celle-ci a contribué à dégager un Humanisme nouveau.

Guy Robert.

DEUXIÈME PARTIE

DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE

QUELQUES CADRES D'ÉTUDE POUR « LE PÈRE GORIOT »

I. — LA GENÈSE ET LA PUBLICATION DU ROMAN

En 1834, Honoré de Balzac est à l'apogée de sa vie; il a enfin réalisé, dans l'épanouissement de la maturité, l'équilibre de toutes ses facultés. Equilibre physique d'abord : éclatant de santé, il étale un robuste optimisme; il mène, pour un temps, la vie somptueuse à laquelle il rêvait, possède chevaux, coupé, groom, et partage ses loisirs entre les promenades au Bois, l'Opéra et les salons du noble faubourg. **Equilibre sentimental ensuite :** après une irritante liaison qui fut, s'il faut l'en croire, un des plus grands chagrins de sa vie, avec la coquette M^me^ de Castries, il a trouvé en M^me^ Hanska une admiratrice sincère qui stimule son ardeur au travail et qui lui apporte la paix du cœur; elle est sa force, son bonheur, la récompense de tous ses efforts. **Enfin, et surtout, équilibre intellectuel :** debout dès deux heures du matin, Balzac se met à sa table de travail et, tous rideaux fermés, en robe blanche, il écrit sans relâche, ne s'accordant que quelques minutes pour boire un café froid dont il a vanté les étonnantes vertus. Au prix de ce labeur incessant, il a acquis lentement la maîtrise de son art et établi les principes directeurs de sa technique; il est décidé à exploiter une idée qui lui est venue l'année précédente : il fera reparaître plusieurs personnages déjà présentés dans des œuvres antérieures et animera ainsi toute une société fictive « qui sera comme un monde complet ».

Hanté par sa passion de gloire et de fortune, Balzac veut alors écrire un roman plus extraordinaire que tout ce qu'il a produit jusque-là. Les grandes lignes du **Père Goriot** se dessinent dans son esprit pendant l'été de 1834. Balzac a passé un contrat avec la « Revue de Paris » où l'ouvrage doit paraître dès la fin de l'année. Fatigué par les insomnies et la vie trépidante de Paris, il accepte une invitation de ses amis les de Margonne à passer quelques jours dans leur gentilhommière de Saché, en Touraine. Au milieu du silence des grands bois qui l'environnent, les pages s'amoncellent, d'une écriture calme d'abord, puis de plus en plus pressée et fiévreuse : « Je travaille nuit et jour, écrit-il. ...Jamais le torrent qui m'emporte n'a été plus rapide. ..Je vais au travail comme le joueur au jeu. »

L'ouvrage parut d'abord dans la « Revue de Paris » dès la fin de 1834 et au début de 1835; l'édition originale fut mise en vente en mars 1835 chez Werdet. Dans la préface, Balzac répondait au reproche d'immoralité adressé à son œuvre antérieure en affirmant qu'il se contentait de copier la vie et en essayant de prouver par des statistiques que les personnages vertueux étaient plus nombreux dans ses romans que les personnages criminels. Une édition revue et corrigée paraissait deux mois plus tard, précédée d'une nouvelle préface. Si l'on en croit l'auteur, dont l'enthousiasme à s'émerveiller sur ses réussites est aussi spontané qu'ingénu, **Le Père Goriot** eut immédiatement « un étourdissant succès. ...J'ai triomphé de tout, des amis aussi bien que des ennemis... ...Le Père Goriot fait fureur; il est vrai que cela est grandiose. » En vérité, l'impression fut profonde et l'œuvre ne devait pas tarder à devenir une des plus populaires de **La Comédie humaine.** En 1843, elle prenait place dans l'édition collective des **Scènes de la Vie Parisienne;** deux ans plus tard, Balzac se ravisait et classait **Le Père Goriot** dans les **Scènes de la Vie Privée.**

II. — LA COMPOSITION DU ROMAN

Esprit systématique, Balzac a manifesté de bonne heure la volonté d'organiser son œuvre. L'écrivain doit, selon lui, reproduire la complexité, mais surtout l'unité du réel, où tout se pénètre. Dans l'œuvre d'art, écrit-il, « la loi dominatrice est l'unité de la composition; que vous placiez cette unité soit dans l'idée mère, soit dans le plan, sans elle il n'y a que confusion. » Examinons **Le Père Goriot** au double point de vue de « l'idée mère » et du « plan ».

A. — LE SUJET CENTRAL ET LES SUJETS SECONDAIRES

Une lecture cursive du roman nous présente une série d'intrigues simultanées, impliquées les unes dans les autres et accaparant tour à tour notre attention. Mais où réside le centre d'intérêt ?

1. Le sujet central

Balzac, dans une lettre à M^me^ Hanska d'octobre 1834, déclare qu'il avait l'intention de présenter

« la peinture d'un sentiment si grand que rien ne l'épuise, ni les froissements, ni les blessures, ni l'injustice; un homme qui est père comme un saint, un martyr est chrétien ». Ces quelques lignes et le titre même du roman tendraient donc à nous faire croire que l'histoire du Père Goriot est bien « l'idée mère » de l'œuvre. Mais un titre ne révèle pas toujours le sujet : Cinna et Britannicus ne sont pas les personnages essentiels des tragédies qui portent leurs noms. D'autre part, Balzac met l'accent sur Rastignac lorsqu'il écrit qu'il a voulu peindre « les sinuosités dans lesquelles un homme du monde, un ambitieux, fait rouler sa conscience en essayant de côtoyer le mal, afin d'arriver à son but en gardant les apparences ». Serions-nous donc en présence de deux sujets juxtaposés ? En fait, une lecture attentive du roman révèle que seul Rastignac n'est à aucun moment perdu de vue et que **le sujet central est l'histoire de ce jeune étudiant,** de son initiation tant sentimentale que sociale à la profonde corruption de Paris, de ses luttes contre lui-même, enfin de sa progressive dégradation morale.

2. Les sujets secondaires

Mais Balzac, pour donner à son protagoniste des occasions de manifester ses sentiments, fait graviter autour de lui toute une série de personnages et entrelace autour de l'intrigue centrale un réseau d'intrigues secondaires. Il présente ainsi successivement : l'histoire de M^me^ de Beauséant; l'histoire du Père Goriot; l'histoire de Vautrin; l'histoire du ménage de Nucingen. Ces centres secondaires entraînent parfois dans leur mouvement d'autres personnages et d'autres actions : par exemple, sur l'histoire de Vautrin se greffent les malheurs de Victorine Taillefer et les menées de M^lle^ Michonneau et de Poiret. Mais toutes ces directions entre lesquelles Rastignac va être sollicité se rejoignent pour converger vers un seul but : l'infortune de sa cousine abandonnée; la misère de Goriot, victime de l'ingratitude de ses filles; le cynisme monstrueux de Vautrin; la triste situation d'une pauvre fille délaissée par son père; enfin, les vices cachés d'un ménage qui fait grande figure dans le monde; tous ces spectacles, toutes ces vilenies vont, après quelques sursauts de révolte, fouetter l'ambition naissante de Rastignac et sa volonté de poursuivre par tous les moyens la fortune et la gloire.

Cependant, au cours de son roman, Balzac s'est laissé tenter par un autre sujet : l'histoire d'un homme absorbé par un sentiment absolu, par une passion tournant à l'idée fixe et s'hypertrophiant au point d'aboutir à la déchéance physique, à la démence et à la mort, et ce sujet, spécifiquement balzacien, accapare pour un temps notre attention et refoule le sujet central à l'arrière-plan. Le développement de cette excroissance amène un certain gauchissement dans la marche du roman et un léger flottement dans la composition; mais ces quelques hésitations et tâtonnements ne doivent pas nous cacher l'unité profonde du roman, la puissante coulée de son inspiration.

B. — L'ÉCONOMIE D'ENSEMBLE

Balzac, désireux de prouver au lecteur avec quelle exactitude il bâtit son plan, marque souvent lui-même, au cours de ses romans, les articulations essentielles de l'action. Ainsi, nous lisons à la fin du premier tiers du **Père Goriot** : « Ici se termine l'exposition de cette obscure mais effroyable tragédie parisienne. » Cette simple phrase nous invite à distinguer les deux parties de l'œuvre : la mise en train et le drame proprement dit.

1. La mise en train

Balzac ne lance pas immédiatement ses personnages dans l'action. Il prépare son jeu avec une minutieuse lenteur et pose sa toile de fond; il semble même reculer comme à plaisir le moment de nouer son intrigue. Mais il était convaincu de la nécessité de ces longues préparations et il s'emportait contre les lecteurs « qui voudraient des émotions sans en subir les principes générateurs ». Le comportement d'un personnage est un effet dont il importe de connaître les nombreuses causes déterminantes : de là, chez lui, l'importance des descriptions et des portraits, qui campent les personnages dans leur milieu habituel et dans leurs traits essentiels.

1° Les descriptions. — Balzac croyait ferme à l'interdépendance du physique et du moral : aussi se plaît-il à découvrir entre l'habitat et ses habitants un jeu complexe d'actions et de réactions, un réseau de rapports mystérieux. De la connaissance d'un cadre, on peut déduire un caractère, de même que de la connaissance d'un caractère on peut déduire un cadre. **Rien de plus typique à cet égard que la minutieuse description de la pension Vauquer.** C'est d'abord une vue générale du quartier, sorte d'oasis de province solitaire et silencieuse, à quelques pas d'un Paris fiévreux et tapageur; puis la pension elle-même, examinée en détail avec la précision d'un commissaire-priseur : l'extérieur (façade, porte, allée, jardinet planté de tilleuls, cour, hangar), ensuite l'intérieur (au rez-de-chaussée le salon, la salle à manger, où flotte cette odeur sans nom « qu'il faudrait appeler l'odeur de pension », son vieux mobilier crevassé, inventorié sans pitié jusqu'au baromètre à capucin, aux quinquets d'Argand et aux paillassons à sparterie; et, de là, nous passons aux différents étages jusqu'au grenier).

Cette description justement célèbre est marquée de la griffe puissante de Balzac. On a pu lui reprocher sa lenteur et sa lourdeur, une accumulation de détails techniques figés dans un style sans mouvement, mais on ne saurait contester sa valeur expressive et sa puissance de suggestion. Ce décor en grisaille où suinte la misère est bien à l'image des habitués de la maison, épaves humaines dont la vie se traîne au ralenti : Poiret explique la pension comme la pension implique sa personne; d'autre part, il est, pour le père Goriot, une sorte de vase clos où sa passion paternelle peut se développer jusqu'au paroxysme; enfin, il sert de réactif puissant aux aspirations de Rastignac à la gloire et à la fortune. Sans doute ces rapports ou ces oppositions entre le décor et l'âme des personnages sont-ils purement fictifs, puisque seule la volonté ou plutôt l'imagination du romancier a établi le lien entre les deux termes, mais le secret même de son génie consiste à créer chez le lecteur l'illusion que le rapport de cause à effet existe réellement.

2° **Les portraits.** — La toile de fond une fois posée, les acteurs du drame entrent en scène. Mais, avant d'être lancés dans l'action, comparses et protagonistes posent un moment sous le regard scrutateur du romancier, qui fixe les traits essentiels de leurs physionomies. On peut distinguer deux types de portraits :

Le portrait caricatural. — Les dessinateurs Daumier, Gavarni et Henry Monnier ont été à cet égard des maîtres de réalisme pour Balzac : il a tout particulièrement goûté l'humour féroce et bouffon des croquis de petits bourgeois qu'H. Monnier avait groupés en 1830 dans ses **Scènes populaires.** Sentant, comme Flaubert, tout ce que la nullité bourgeoise pouvait offrir comme ressources comiques au romancier, **Balzac a réservé ce genre de portraits à certains comparses de son drame, dont il caricature les tics et les ridicules par des traits lourdement appuyés :** « La vieille demoiselle Michonneau gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour en taffetas vert, cerclé par du fil d'archal qui aurait effarouché l'ange de la pitié... Son regard blanc donnait froid, sa figure rabougrie menaçait. Elle avait la voix clairette d'une cigale criant dans son buisson aux approches de l'hiver. » Mais la verve de Balzac s'exerce surtout aux dépens de Poiret, misérable loque humaine qu'il représente « la tête couverte d'une vieille casquette flasque, tenant à peine sa canne à pomme d'ivoire jauni dans sa main »; sorte « d'ombre chinoise » piteuse et ridicule avec « son cou de dindon » et « sa face bulbeuse ».

Le portrait psychologique. — **Ce genre de portrait, plus spécifiquement balzacien, est réservé surtout aux protagonistes; tracé en général avec la même minutie que les descriptions, il a pour but d'expliquer le caractère par les traits physiologiques essentiels,** ramassés autour d'une impression dominante. Ainsi la « blancheur maladive » de Victorine Taillefer, sa « taille trop mince » et ses « joues légèrement creusées » révèlent la douceur et la mélancolie d'une pauvre fille à qui manque l'épanouissement du bonheur. De même, tout le portrait de Vautrin est magistralement bâti pour donner l'impression d'un être mystérieux et inquiétant. Parfois, le portrait est d'abord esquissé légèrement, puis retouché et précisé à plusieurs reprises au cours du roman : c'est le cas pour Rastignac. Enfin, un même personnage est représenté par deux portraits antithétiques à deux moments essentiels de son existence : ainsi Goriot, à 62 ans, bourgeois cossu et vulgaire, aimant le linge fin, portant gilet blanc et bijoux, respire le bonheur et la santé, tandis que Goriot, à 65 ans, maigre, ridé, le front plissé, « les cheveux d'un gris sale et verdâtre », fait pressentir l'homme ruiné et miné par le chagrin. Dans ses portraits, comme dans ses descriptions, Balzac nous présente un jeu complexe d'actions et de réactions; car si l'aspect physique d'un personnage révèle son âme, l'âme à son tour explique l'aspect physique : ainsi le délabrement progressif du costume et de la tenue du Père Goriot est un effet sensible d'une douleur morale de plus en plus poignante.

2. Le drame

Arrivé à ce point du récit, le lecteur va enfin tirer profit de sa peine. La méthode d'imprégnation lente du romancier, l'accumulation de notations de décor et les coups de sonde jetés dans l'âme de ses personnages ont fait surgir à nos yeux l'univers que son imagination a créé avec le relief d'un univers réel. **L'action s'engage alors et le récit, lent jusque-là, avance à grands pas; d'analytique, il devient dramatique.** En effet, Balzac qui, toute sa vie, fut hanté par le théâtre et qui estimait que seul le roman pouvait réaliser le programme de la **Préface de Cromwell,** conduit son action avec le mouvement et la forme extérieure d'une œuvre dramatique. C'est ainsi qu'il fait alterner dans **Le Père Goriot** les dialogues ou monologues et les scènes à effet.

1° **Les dialogues ou monologues.** — Ils forment la trame même du roman et, plus directement que les portraits, nous font pénétrer dans l'âme des personnages. Nous retiendrons :

— **Les confidences de M^me^ de Beauséant à Eugène de Rastignac :** la jeune femme dévoile à son cousin le mystère du Père Goriot, lui révèle l'infamie des gens de la haute société et lui indique les moyens de réussir dans le monde.

— **L'étonnante conversation** (qui est d'ailleurs à peu de chose près un monologue) **entre Vautrin et Rastignac dans le jardin de la pension Vauquer :** le forçat évadé fait au jeune étudiant une profession de foi d'arrivisme et une apologie éclatante du criminel, considéré comme un être d'essence supérieure.

— **La dispute entre les filles de Goriot,** qui opposent leur égoïsme farouche dans une altercation haineuse, sous les yeux de leur père qui gît sur un grabat et dont le désespoir touche déjà à la folie.

— **Le long monologue du Père Goriot agonisant,** sommet magistral et éminemment dramatique de tout le roman. Des mouvements en sens opposés nous présentent tour à tour l'exaltation du délire et des accès de stupeur, des grondements de malédiction et des cris d'adoration, des éclairs de lucidité traversant un cerveau détraqué par la douleur. Classiques par leur structure, réalistes par leur style, ces pages frémissantes font aussi penser à la tragédie antique par le souffle de terreur sacrée qui les anime.

2° **Les scènes à effet.** — Elles sont particulièrement soignées, d'un dynamisme puissant et souvent d'une valeur symbolique. Les plus typiques sont :

— **La beuverie à la pension Vauquer;** Vautrin, qui vient de tout mettre en œuvre secrètement pour faire tuer le frère de Victorine Taillefer par un spadassin à sa solde, déchaîne l'hilarité des convives par ses saillies pétillantes et, grâce à de copieuses libations, les excite à faire les plus grotesques excentricités : mélange particulièrement réussi de tragique et de burlesque.

— **L'arrestation de Trompe-la-Mort,** longue scène savamment préparée, où le forçat pris au piège, mais plus que jamais magnifique de sang-froid, s'élève à la hauteur d'un symbole et, la face illuminée des feux de l'enfer, écrase de son mépris hautain « les membres flasques d'une société gangrénée ».

— **Le bal à l'hôtel de Beauséant,** où toute l'aristocratie parisienne s'est donné rendez-vous et défile pour jouir de la détresse d'une reine de Paris abandonnée par l'homme qu'elle aimait et où les filles

de Goriot étalent leurs parures somptueuses à l'heure où leur père agonise sur un grabat.

— **Le défi de Rastignac à Paris,** courte scène de sens symbolique, qui oppose, au point le plus élevé du Père-Lachaise, les deux rivaux qui vont se livrer un duel sans merci : le jeune ambitieux, dont la mort atroce du Père Goriot a fait disparaître les derniers scrupules, et Paris, « ruche bourdonnante », tortueusement couchée à ses pieds et dont les feux s'allument à l'approche de la nuit.

Ces dialogues et ces scènes s'insèrent dans l'action à point nommé. Dès l'instant où la tentation de Rastignac a noué l'intrigue, tous les fils du drame s'entrecroisent avec une aisance remarquable et chaque coup de théâtre est si ingénieusement préparé qu'il semble se produire sous l'action d'une impérieuse logique. D'ailleurs **la crise est, à la manière classique, de courte durée et, à la fin du roman, tous les problèmes posés au début ont reçu leur solution, tous les fils sont dénoués :** Vautrin, le premier, disparaît de la scène après avoir tenu en mains les ficelles du drame; Victorine Taillefer héritera de la fortune paternelle; M^me^ de Beauséant ira ensevelir sa douleur au fond de la Normandie; le Père Goriot est enfin délivré du fardeau d'une lamentable existence; seul, Rastignac, pourtant mûri par ses fulgurantes expériences, n'est encore qu'à l'aube de sa carrière.

III. — LE ROMAN DE MŒURS ET LE ROMAN DE CARACTÈRES

Le roman de mœurs, qui peint la réalité sociale moyenne, se distinguait nettement jusqu'à Balzac du roman de caractères, qui peint la réalité individuelle exceptionnelle. Une des originalités du **Père Goriot** réside dans la juxtaposition et parfois même la fusion (1) de ces deux formes essentielles du roman : certains personnages y représentent une synthèse de toute une catégorie sociale, tandis que d'autres, par leur puissante individualité, échappent à toute classification.

A. — LE ROMAN DE MŒURS

Les études de mœurs connaissaient une grande vogue à l'époque où parut **Le Père Goriot** : pendant la première moitié du siècle, il n'est pas de classe sociale qui n'ait été croquée sur le vif par les nombreux amateurs de « physiologies », mais le génie de Balzac devait porter ce type de roman à son point de perfection. **Au centre même de l'étude des mœurs dans « Le Père Goriot » se détache la figure gigantesque de Paris, « le grand monstre moderne »,** qu'il a voulu peindre sous toutes ses faces, cité grouillante de vie et de vices, mystérieuse et fascinante jusque dans la terreur qu'elle inspire. Synthèse puissante de la vie parisienne en 1819-1820, le roman en fixe les aspects les plus contrastés en nous promenant, à la suite de Rastignac et de Goriot, à travers les deux pôles extrêmes où se déroule l'action : le Paris misérable de la petite bourgeoisie, dans le cadre d'une pension de la Montagne Sainte-Geneviève; le Paris luxueux de l'aristocratie maîtresse des faubourgs.

1. Le Paris de la Montagne Sainte-Geneviève

Le réalisme de Balzac se complaît dans la peinture de certains égouts humains, quartiers lépreux et désolés, taudis et gargotes; mais, en plus de leur valeur pittoresque et dramatique, ces descriptions constituent de véritables documents historiques. Ainsi **la Maison Vauquer est un échantillon typique de ces pensions de famille, qui pullulèrent à la suite des bouleversements sociaux de la Révolution et de l'Empire, et où se mêlaient, comme en un microcosme, les catégories sociales les plus dissemblables :** à côté de la maîtresse du logis et de ses domestiques, comme M^me^ Vauquer, Christophe et Sylvie, des naufragés de la vie qui viennent échouer dans ces lieux pour y finir leurs jours, veuves d'officiers, comme M^me^ Couture, petits employés ou rentiers, comme Poiret et Goriot, vieilles filles, comme M^lle^ Michonneau; des êtres mystérieux, comme Vautrin, qui ont de fortes raisons pour vouloir passer inaperçus; à l'opposé, des jeunes gens, rapins ou étudiants, en médecine comme Bianchon, en droit comme Rastignac, d'autant plus impatients de vivre et de se faire une place au soleil qu'ils ressentent vivement, Rastignac en particulier, ce qu'il y a de dégradant pour eux dans de telles promiscuités. Une atmosphère de mesquinerie et d'encroûtement pèse sur cette pension nauséabonde; pourtant, ces vies souffreteuses qui s'écoulent au ralenti cachent parfois d'étonnants secrets; des drames de la vie bourgeoise, parfois même des passions sublimes couvent et s'attisent à l'abri de ces murs.

2. Le Paris des faubourgs

Mais à côté de la misère, il y a le luxe; à côté des taudis de la Montagne Sainte-Geneviève et de leurs misérables habitants, il y a le monde de la finance et des affaires, les salons aristocratiques de la Chaussée d'Antin et du noble faubourg Saint-Germain, place-forte de l'aristocratie enclavée dans la grande cité, monde fermé qui prétend garder ses prérogatives. Honoré de Balzac a vu de près cette société et il en a étudié les mœurs avec sa précision habituelle. **Il a eu surtout l'art de particulariser les aspects nuancés de la psychologie de ces gens du monde, dont l'existence est aussi corrompue que brillante :** jalousie sourde des aristocrates de la Chaussée d'Antin vis-à-vis de ceux du faubourg Saint-Germain, d'où les intrigues de M^me^ de Nucingen pour pénétrer dans le salon de M^me^ de Beauséant; manières courtoises suivies de froideurs brusques : ainsi Rastignac se voit fermer les portes de la maison de Restaud pour un motif futile; affectations racées d'ignorance et de mépris pour tout ce qui est étranger à ce monde : ainsi la duchesse de Langeais estropie comme à plaisir le nom du plébéien Goriot; peur instinctive du scandale : d'où

(1) En effet, un même personnage peut être un spécimen exceptionnel d'humanité et faire partie d'un groupe social bien déterminé : par exemple, Goriot est le type de l'amour paternel poussé à l'extrême, mais, en même temps, c'est un petit bourgeois qui a fait fortune dans le commerce des pâtes alimentaires. Dans une lettre du 26 octobre 1834 à M^me^ Hanska, Balzac indique nettement qu'il se proposait simultanément un double but : **typiser et individualiser :** « Ainsi, partout, j'aurai donné la vie : au type en l'individualisant, à l'individu en le typisant. J'aurai donné de la pensée au fragment, j'aurai donné à la pensée la vie de l'individu. »

l'effroi de Mme de Restaud lorsqu'elle apprend l'éclat causé par son amant; cruauté cynique : toute l'aristocratie parisienne défile chez Mme de Beauséant pour se délecter au spectacle de sa détresse; enfin, et surtout, corruption profonde : Rastignac découvre les secrets honteux du ménage Nucingen, qui est reçu dans le meilleur monde, et il aperçoit, au bal donné par sa cousine, le spadassin qui vient de tuer le jeune Taillefer donnant le bras à une femme de grande beauté.

Ce diptyque saisissant, aussi riche en contrastes heurtés qu'en nuances délicates, n'est pas seulement une étonnante réussite artistique; c'est, en dépit d'un certain parti pris pessimiste, une des plus fidèles évocations des mœurs parisiennes aux environs de 1820.

B. — LE ROMAN DE CARACTÈRES

Si importante et pittoresque qu'elle soit, l'étude des mœurs sert surtout de cadre au roman; la peinture des caractères va permettre à Balzac de pénétrer plus profondément dans l'âme de ses nombreux personnages. Il convient de distinguer dans **Le Père Goriot** les rôles secondaires et les grands premiers rôles.

1. Les rôles secondaires

Dans l'univers balzacien, ce sont souvent les personnages de second plan qui donnent la plus forte impression de réalité prise sur le vif; les moindres silhouettes se gravent dans notre souvenir.

Les habitants de la pension Vauquer sont peints avec un réalisme vigoureusement appuyé : Mme Vauquer elle-même, d'une si curieuse complexité, à la fois doucereuse et féroce, vulgaire et prétentieuse, remarquable échantillon de petite bourgeoisie assoiffée d'honorabilité, bassement cupide, assaisonnant ses commérages de cuirs savoureux; **Mlle Michonneau,** la vipère, « la Vénus du Père-Lachaise », comme l'appelle Vautrin, horrible vieille fille dont l'âme est aussi repoussante que l'aspect; **Poiret,** la « mécanique », lamentable déchet humain, plus ridicule encore que méprisable; enfin, par contraste, deux êtres sympathiques : **Victorine Taillefer,** une Eugénie Grandet en grisaille, créature touchante par sa résignation et dont le cœur pur, mais ardent, s'éveille timidement à l'amour; **Bianchon,** l'étudiant en médecine qui soigne Goriot, le bon ange de Rastignac, futur grand praticien.

Le milieu aristocratique est représenté par les deux gendres de Goriot : le baron de Nucingen, financier juif sans scrupule, personnage important de **la Comédie Humaine,** mais qui n'est ici qu'esquissé; **le comte de Restaud,** plein de morgue et de dureté; par **les filles du Père Goriot : Anastasie,** monstrueusement égoïste et ingrate, **Delphine,** plus gracieuse et plus tendre, presque inconsciente dans son ingratitude; par **Maxime de Trailles et de Marsay,** dandys au cœur de pierre; enfin, par deux femmes que nous connaissons par des romans antérieurs : **la duchesse de Langeais,** héroïne du second épisode de **L'Histoire des Treize,** ici amie peu sincère, d'une désinvolture affectée, et surtout **Claire de Beauséant,** héroïne de **La Femme abandonnée,** le seul personnage vraiment sympathique de ce monde, aristocrate parfaite, racée et intelligente, type de la femme dont le destin tragique est d'aimer avec passion et d'être trahie; d'ailleurs remarquable de dignité dans le malheur.

2. Les grands premiers rôles

Mais trois personnages dominent de loin tous les autres :

1° Rastignac ou la passion de l'ambition. — Eugène de Rastignac concentre sur lui toutes les lumières du roman. **A certains égards, il a la valeur d'un symbole :** il incarne cette jeunesse de la Restauration qui, faisant son entrée dans la vie au moment où la Révolution a ouvert à tous l'accès aux plus hautes carrières, comprend que l'idéalisme a fait faillite et se lance avec une âpreté farouche à la conquête de la fortune, première étape sur la voie glorieuse de l'ambition.

Mais Rastignac dépasse par sa personnalité le type social qu'il représente. Seul dans le roman, il a cette complexité qui nous attire parce que nous y voyons comme une image de la vie : il a l'audace téméraire, l'instabilité et la souplesse du Méridional, mais aussi la lucidité et le sang-froid de l'homme du Nord. **Au début, il est vertueux et même candide :** comme Balzac à vingt ans, il a en lui des forces de fraîcheur et de simplicité, qui le rendent sympathique et séduisant. Sensible et délicat, il se rend un juste hommage lorsqu'il déclare que « sa jeunesse est encore bleue comme un ciel sans nuages ». Ses premières expériences de la corruption du monde le remplissent d'étonnement et provoquent en lui des accès d'héroïsme : « sa conscience se dresse lumineuse devant lui ».

Mais bientôt, sous l'influence des diverses tentations qu'il subit, le poison social va s'inoculer dans son âme et transformer en passion tyrannique les germes d'ambition qui couvaient en lui. Il commence par exploiter les ressources dont il dispose : il joue de son nom et de sa parenté avec une des reines de Paris pour se faire ouvrir les portes des salons, puis il pense à se servir des femmes et de l'amour comme d'un instrument de fortune. Tiraillé dans deux directions entre le corrupteur cynique Vautrin et le corrupteur inconscient Goriot, il hésite un moment, est sur le point de vendre son âme au forçat, puis accepte un compromis : il assurera son ascension grâce à Mme de Nucingen et surtout grâce à la fortune de son mari. Les frémissements de sa passion ambitieuse ont été plus forts que les derniers sursauts de sa conscience : il a capitulé. On sent poindre le futur premier ministre du régime parlementaire, le condottiere politique, le « corsaire aux gants jaunes ».

2° Vautrin ou la passion de la domination. — Jacques Colin, dit Trompe-la-Mort, a cependant un relief plus puissant. Balzac avait été attiré de bonne heure par les criminels et les brigands de grande classe (**Argow le pirate; Ferragus**). Aussi se passionna-t-il à la lecture des **Mémoires** de Vidocq, célèbre criminel qui, après avoir été bagnard, créa sous la Restauration une police de sûreté, dont il devint le chef remarquable. De Vidocq, qu'il reçut un jour à sa table et dont il recueillit les confidences, Balzac a fait Vautrin (vautrin, qui veut dire sanglier, était, paraît-il, le surnom de Vidocq dans sa jeunesse).

Mandataire et banquier de dix mille forçats puissamment organisés, **ce roi du bagne est la gigantesque incarnation du hors la loi,** du génie du crime, animé d'une haine féroce contre la société, dont il veut se venger en la dissolvant. « Ignoble et

grand », Vautrin inspire autant d'admiration que d'horreur; monstrueusement cynique et corrompu, il « rassemble sur lui toutes sortes de perfections » : volonté de fer, sang-froid imperturbable, intelligence exceptionnelle de vigueur et de lucidité. Il vit « dans une sphère plus élevée que celle des autres hommes »; son langage, perpétuel feu d'artifice d'images éclatantes dans leur vulgarité, fait de lui un poète du monde infernal.

Héros de l'énergie, Vautrin est possédé de la passion de dominer : ne pouvant la satisfaire lui-même, puisque la société l'a repoussé, il rêve de façonner de ses mains un être jeune et séduisant, à qui il transmettrait sa prodigieuse expérience et ses principes de corruption, pour qu'il devienne un jour l'idole toute puissante de cette société maudite. Rêve étrange, où se mêlent un plaisir d'artiste, une pensée de revanche et un obscur, mais impérieux sentiment de paternité morale.

3° Goriot ou la passion de la paternité. — **Le Père Goriot est, avec le Père Grandet et Claes de « La Recherche de l'Absolu », un des premiers monomanes balzaciens.** Sa passion pour ses filles s'est développée à la mort de sa femme, elle-même adorée. Dès lors, cet amour exclusif a accaparé tout son être : amour instinctif et bestial, enraciné au plus profond du cœur, amour qui est à la fois sa torture et sa joie, qui l'use et annihile sa personnalité, qui se développe à son insu et augmente progressivement de force comme une maladie incurable, qui en fait un être en marge des lois sociales, mettant toute sa joie à mendier quelques petites jouissances honteuses, comme le droit de se coucher aux pieds de ses filles ou de frotter sa tête contre leurs robes, qui en fait même un monstre de la paternité, jouant le rôle de l'entremetteur, prêt à voler, à tuer, à se vendre lui-même.

Si la passion se développe chez Goriot de manière rectiligne, le personnage est pourtant relativement complexe : ce petit bourgeois d'abord cossu, mais vulgaire, puis débonnaire jusqu'à la sottise, s'élève au sublime lorsqu'il est « illuminé par les feux de la passion paternelle ». C'est que, pour Balzac, « l'être le plus stupide arrive, sous l'effort de la passion, à la plus haute éloquence de l'idée ». Ce sublime du Père Goriot le grandit tellement qu'il efface la sensation de malaise que nous éprouvons parfois devant certaines manifestations outrées de sa monomanie. D'un humble ouvrier vermicellier, dont il nous raconte au début l'histoire banale, Balzac a réussi à faire une sorte de héros tragique d'une stature gigantesque.

IV. — LES LEÇONS DU ROMAN

Le Balzac observateur et le Balzac philosophe s'étaient d'abord développés parallèlement dans les **Scènes de la Vie privée** et dans les **Contes philosophiques. Le Père Goriot** opère la fusion des études de mœurs et de la philosophie, de l'observation et de la pensée. Ce qui frappe d'emblée, c'est l'interprétation résolument pessimiste de l'observation sociale, le déterminisme irréductible qui pèse sur toute l'œuvre. Balzac nous a dit lui-même « le sentiment d'horrible douleur » qui se prolongea encore en lui après la rédaction de son roman et il écrivait à M^me^ Hanska : « **Le Père Goriot** est une belle œuvre, mais monstrueusement triste. Il fallait bien, pour être complet, montrer un égout moral de Paris et cela fait l'effet d'une plaie dégoûtante. »

Cette impression accablante de pessimisme et de fatalité a sa source dans la théorie balzacienne de la passion que l'on peut extraire du **Père Goriot.**

A. — LA PASSION DESTRUCTRICE DE L'INDIVIDU

C'est Vautrin qui, dans sa langue puissamment colorée, exprime la psychologie balzacienne des « hommes à passions ». « Ces gens-là chaussent une idée et n'en démordent pas. Ils n'ont soif que d'une certaine eau puisée à une certaine fontaine et souvent croupie; pour en boire, ils vendraient leurs femmes, leurs enfants; ils vendraient leur âme au diable. » En effet, pour Balzac, toute passion — développement anormal d'un instinct ou de certaines prédispositions naturelles — se transforme, par un cheminement plus ou moins rapide, en idée fixe. **Cette passion-idée fixe exerce alors les pires ravages :**

— **Elle désorganise l'équilibre des facultés humaines,** toutes les formes de l'activité étant tendues vers la seule réalisation de l'objet de la passion.

— **Elle détruit la liberté humaine :** la passion supprime toute indépendance et toute personnalité chez sa victime, dont elle fait une machine, le véhicule d'une passion.

— **Elle isole l'individu :** le passionné vit à l'écart, confiné dans son mal. Goriot, tout comme Vautrin, vit en marge des lois sociales et révolté contre elles; M^me^ de Beauséant, elle-même, vit au milieu de la société comme un être à part.

— **Elle use l'individu,** physiquement, intellectuellement et moralement, le transformant en une loque misérable.

Peu importe d'ailleurs l'intention qui est à la source de la passion, car « les sentiments nobles poussés à l'absolu produisent des résultats semblables à ceux des grands vices ». Aussi, dans **Le Père Goriot,** assiste-t-on à l'inéluctable défaite ou au châtiment des passionnés : M^me^ de Beauséant, la passionnée de l'amour, est réduite à quitter le monde et à cacher sa douleur dans un exil; Vautrin, le surhomme, est un faible dans la mesure où il est asservi à sa passion de la domination et il se fait arrêter; Goriot, le passionné de la paternité, a une mort atroce après avoir traîné une vie misérable. Seul Rastignac sera victorieux, parce qu'il se révélera par la suite un réaliste et un calculateur, bien plus qu'un passionné.

B. — LA PASSION DESTRUCTRICE DE LA SOCIÉTÉ

Balzac avait tendance à tirer un enseignement de ses observations : alors même qu'il étudie le développement de la passion chez l'individu, il en considère surtout les conséquences sociales. Il ne devait pas tarder à se persuader que la passion est une loi d'usure pour la société comme pour l'individu.

Les fauves de la jungle parisienne obéissent à trois passions dominantes : celle du plaisir, celle de l'or, celle de l'ambition. Passions solidaires l'une de l'autre : le goût effréné du plaisir ne se sépare pas de la soif de l'or, ce grand tueur, l' « ultima ratio

mundi », le suprême argument du monde; et la quête de l'or souverain est la condition indispensable du succès, le tremplin de l'ambition.

Ainsi ces trois passions sont devenues, pour Balzac, les lois de la civilisation vers 1820. Elles entraînent dans une sarabande endiablée toute la société dont elles sapent les bases, en développant des jalousies haineuses à l'intérieur des familles, et elles transforment l'existence en une lutte féroce, où le seul problème est de vaincre sans se soucier du choix des armes. Cette corruption est dénoncée par ceux-là mêmes qui s'en accommodent : le monde est « un bourbier » pour la duchesse de Langeais, « un océan de boue » pour Rastignac et, pour Vautrin, « une réunion de dupes et de fripons ». **Le Père Goriot** est la sombre épopée d'une société dont l'énergie, accumulée pendant la période glorieuse de la Révolution et de l'Empire, se décompose et se dégrade. Balzac, du reste, mêlait à cette peinture implacable une intention morale : il pensait qu'on pouvait régénérer l'homme, non en lui montrant le vice puni et la vertu triomphante, mais en étalant sous ses yeux ses plaies les plus répugnantes et en l'instruisant de ses misères.

Paul SURER.

VERSION GRECQUE

(Pour la classe de Seconde)

L'AMBITION DÉMESURÉE D'ALCIBIADE

TEXTE

Εἴ τίς σοι εἴποι θεῶν · « Ὦ Ἀλκιβιάδη, πότερον βούλει ζῆν ἔχων ἃ νῦν ἔχεις ἢ αὐτίκα τεθνάναι, εἰ μή σοι ἐξέσται μείζω κτήσασθαι; » ὁκοτέρᾳ ἂν (1) μοι ἑλέσθαι τεθνάναι · ἀλλὰ νῦν ἐπὶ τίνι (2) δή ποτε ἐλπίδι ζῆς, ἐγὼ φράσω. Ἥγῃ, ἐὰν ἤδη (3) εἰς τὸν Ἀθηναίων δῆμον παρέλθῃς — τοῦτο δ' ἔσεσθαι (4) μάλα ὀλίγων (5) ἡμερῶν — παρελθὼν οὖν (6) ἐνδείξεσθαι Ἀθηναίοις ὅτι ἄξιος εἶ τιμᾶσθαι ὡς οὔτε Περικλῆς (7) οὔτ' ἄλλος οὐδεὶς τῶν πώποτε γενομένων, καὶ τοῦτ' ἐνδειξάμενος μέγιστον (8) δυνήσεσθαι ἐν τῇ πόλει · ἐὰν δ' ἐνθάδε μέγιστος ᾖς, καὶ (9) ἐν τοῖς ἄλλοις Ἕλλησι (10), καὶ οὐ μόνον ἐν Ἕλλησιν, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς βαρβάροις ὅσοι (11) ἐν τῇ αὐτῇ ἡμῖν (12) οἰκοῦσιν ἠπείρῳ. Καὶ εἰ αὖ (13) σοι εἴποι ὁ αὐτὸς οὗτος θεὸς ὅτι αὐτοῦ (14) σε δεῖ δυναστεύειν ἐν τῇ Εὐρώπῃ, διαβῆναι δὲ (15) εἰς τὴν Ἀσίαν (16) οὐκ ἐξέσται σοι οὐδὲ ἐπιθέσθαι τοῖς ἐκεῖ πράγμασιν, οὐκ ἂν αὖ μοι δοκεῖς ἐθέλειν οὐδ' (17) ἐπὶ τούτοις μόνοις ζῆν, εἰ μὴ ἐμπλήσεις τοῦ σοῦ ὀνόματος καὶ τῆς σῆς δυνάμεως πάντας, ὡς ἔπος εἰπεῖν, ἀνθρώπους · καὶ οἶμαι σε πλὴν Κύρου καὶ Ξέρξου ἡγεῖσθαι οὐδένα ἄξιον λόγου γεγονέναι.

PLATON, *Alcibiade* (105 a. c.).

TRADUCTION

Si quelque dieu te disait : « Préfères-tu, Alcibiade, vivre en gardant ce que tu as — ou mourir à l'instant, si tu ne peux jamais acquérir davantage ? », tu préférerais, je crois, la mort. Mais, alors, quel espoir te fait donc vivre ? je vais te le dire. Dès que tu te seras présenté devant le peuple — et tu penses le faire prochainement — t'étant donc présenté, tu penses prouver aux Athéniens que tu mérites plus d'honneurs que Périclès ou aucun autre n'en a jamais reçu. Cela une fois prouvé, tu seras — crois-tu — l'homme le plus puissant de la cité. Et si tu es le plus puissant chez nous, tu le seras aussi chez les autres Grecs — et non seulement chez les Grecs, mais chez les barbares qui habitent le même continent que nous. Autre chose : si le même dieu te disait que ton pouvoir doit se limiter à ce pays, à l'Europe, que tu dois renoncer à passer en Asie et à t'occuper des affaires d'Asie, alors, n'est-ce pas, tu ne voudrais même pas vivre à ces conditions, ne pouvant, en quelque sorte, emplir tous les hommes de ton nom et de ta puissance. Je crois même qu'à ton avis personne, excepté Cyrus et Xerxès, n'est digne d'estime.

COMMENTAIRE

On avait accusé Socrate d'avoir sa part de responsabilité dans les désastres causés à Athènes par Alcibiade. Sans doute Platon voulut-il disculper son maître. Il écrivit ce dialogue à deux interlocuteurs : « Alcibiade ». Alcibiade est ici un très jeune homme, heureux de sa beauté, fier de sa naissance, sûr de ses qualités. Socrate lui fait prendre pleinement conscience de l'ambition qui s'éveille en lui. Ce ne sera qu'un point de départ : il lui démontrera ensuite que, pour commander une cité, il faut savoir se commander soi-même, et, pour se commander, se connaître. Alcibiade en conviendra.

1. ἄν porte sur l'infinitif aoriste, et lui donne un sens de conditionnel présent français. De même, à la fin du passage, ἄν porte sur l'infinitif présent ἐθέλειν et lui donne la même valeur.
2. τίνι interrogatif souligné par ὅτι ποτε.
3. θᾶττον, θᾶττον. comparatif de ταχύ — s'emploie derrière ἐάν avec un sens de superlatif : le plus vite possible.
4. εσεσθαι dépend de ἡγῇ.
5. ὀλίγων ἡμερῶν : génitif de temps — question *quando;* μάλα porte sur ὀλίγων.
6. οὖν employé comme igitur après la parenthèse pour reprendre le mot provisoirement laissé en suspens.
7. Περικλῆς. Elevé par lui, Alcibiade se croyait capable de le remplacer à la tête des affaires athéniennes.
8. μέγιστον : *maxime.*
9. Dans cette phrase le premier καὶ a le sens de : aussi (sous-entendre ἔστι). Le second marque une simple coordination.
10. Athènes avait encore la suprématie sur les autres cités de Grèce.
11. ὅσοι Remarquer la précision du grec.
12. ἡμῖν complément de τῇ αὐτῇ — cf. *idem* + datif.
13. αὖ marque un changement de direction; introduit ici la nouvelle question, qui va dévoiler davantage encore l'ambition d'Alcibiade; αὖ est repris dans la proposition principale : dans ce cas.
14. αὐτοῦ adv. de lieu : ici même.
15. δέ opposition forte : mais.
16. L'Asie exerçait alors sur les imaginations un grand prestige, notamment à cause de la richesse et de la vie fastueuse des rois de Perse, d'ailleurs cités plus loin.
17. οὐδέ a ici le sens du latin *ne... quidem,* ne... pas même, et porte sur ζῆν. Les deux négations οὐκ... οὐδέ se renforcent.

La lucidité de Socrate éclate ici : Alcibiade ne songe qu'à lui, qu'à son propre pouvoir. Ce rêve égoïste est admirablement développé par Socrate, dans cette progression de la cité à la Grèce, de la Grèce à l'Europe, de l'Europe à l'Asie et au monde entier.

Cette franchise a quelque chose d'impitoyable, mais cela même fait partie de la méthode de Socrate. L'homme ne peut arriver seul à se connaître. Il lui faut le secours d'un maître ou d'un ami. Socrate révèlera Alcibiade à lui-même, sans détour.

L'influence du maître sur son disciple fut très réelle. Pourtant, les désastres auxquels Alcibiade devait conduire la Grèce (expédition de Sicile, guerre de Décélie), montrent que la tentative de Socrate, son effort pour raisonner le jeune ambitieux, en fin de compte, échoua.

Colette PELLERIN.

POUR LE THÈME LATIN (suite) [1]

« Comment faire un bon thème latin ?

« Il y a d'abord une condition préalable à remplir, trop souvent négligée dans la pratique : c'est de comprendre à fond le texte qu'on a à traduire.

« Il faut pour cela le lire d'extrêmement près, l'analyser minutieusement en lui-même et pour lui-même, s'assurer qu'on en saisit aussi parfaitement que possible la pensée, les nuances, les intentions, l'ordonnance logique, et qu'on ne commet d'erreur sur la signification exacte et précise d'aucun mot, d'aucun tour de phrase. » (R. Waltz, Manuel de Thème latin, Paris, Klincksieck, 1948, p. 10.)

« Je n'insiste pas, parce qu'elle est trop évidente, mais il faut la rappeler tout de même, sur la valeur des épreuves de thème (latin et grec), pour déceler le contresens sur le français, en des passages que l'explication française aurait survolés avec désinvolture, sans que le candidat aperçût la difficulté, et bien souvent sans que le jury pût se douter que le texte était mal compris. » (F. Robert, Revue de la Franco-ancienne, 1er trim. 1950, p. 12.)

Tel est bien l'intérêt majeur du thème, école de clairvoyance et d'honnêteté; cet exercice « inintelligent » n'admet aucune ruse, aucune dérobade; il faut tout scruter et partout prendre parti, avant de jeter du latin sur le français.

Dans cette tirade du vieil Horace, voici quelques problèmes qu'on pourrait négliger dans une explication française, et qu'il faudra résoudre avant de la tourner en latin.

[1] Voir *L'Information Littéraire*, 1949, n° 5, p. 206 sq.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderois peut-être à de si rudes coups,
Si je prenois ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères,
Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang;
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante :
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, grâces aux Dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse ils l'avoient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des Dieux autrement en dispose;
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que tout l'univers tremblant dessous ses lois,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
Les Dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

(Corneille, **Horace**, III, 5, v. 951-991.)

TRADUCTION PROPOSÉE

Has lacrimas quas uos effundere uideo tantum abest ut reprehendam, ut existimem id aliquid esse quod meas cohibere possim, et aduersissimae fortunae fortasse cederem, si eisdem quibus uos studerem. Non quod Albani electione sua fratres tuos mihi odiosos reddiderint. Qui tres omnes mihi etiamnunc carissimi sunt. Sed tamen amicitiae non idem locus neque effectus est atque amori cognationiue. Itaque hoc dolore in eis non adficior quo Sabina soror, Camilla amica cruciatur, adeo ut eos hostes habere possim filiisque meis non inuitus uota faciam. Hi enim Deorum beneficio patria sua digni sunt, quorum gloria nullo stupore deformata est, sed honos, cum utriusque exercitus misericordiam reiecerunt, duplicari mihi uisus est. Eam uero si qua animi defectione humiliter rogauissent nec uirtute summa repudiauissent, equidem hac dextra mox eos propalam ultus essem pro ea contumelia quam ignaua ista adsensio mihi fecisset. Attamen ubi alios, illis abnuentibus, eligere placuit, non celo me uotis uestris mea adiunxisse. Nam si Dei miseriti uocem meam audiuissent, Albani alios eligere cogerentur, et Horatios mox uictores uidere possemus, neque eorum manus Curiatiorum sanguine inquinatas, sed nunc Romani nominis honos e proelii minus inhumani euentu penderet. Aliter uero cum Dei prudentes id comparent, aeternis eorum consiliis animus meus rem permittit. Itaque in hoc discrimine generosa uirtute se instruit et felicitatem suam in secunda rei publicae fortuna ponit. Vos quoque ut aerumnas uestras adleuetis, idem facere conamini uosque ambas Romanas esse cogitate. Romana enim tu facta es, tu etiamnunc es. Illustrissimum autem illud nomen pretiosissima dignitas est. Veniet enim tempus, erit tempus cum Romani aeque ac fulmina per orbem terrarum timebuntur, uniuersoque hominum genere sub eorum legibus tremente, nomen illud reges appetent; quam gloriam Dei Aeneae nostro pelliciti sunt.

V. 951 : *vous ?* Sabine et Camille, ou Sabine seule ? Le vieil Horace répond à la tirade de Sabine, mais celle-ci vient de dire (v. 948) : « Voyez couler nos pleurs... ».

Par contre, au v. 955, *vos frères* ne peuvent être que les frères de Sabine, les Curiaces; en latin, tes frères.

V. 952 : *je crois faire beaucoup de... ?* Le vieil Horace ne se targue pas de son attitude, mais il avoue qu'elle exige beaucoup d'efforts.

V. 953 : *coups ?* quelle métaphore ? Cf. v. 935 : *tant d'infortune;* v. 938 : *les malheurs;* v. 946 : *se plaindre du sort.* Il s'agit donc des coups du sort qui s'acharne contre les Horaces et les Curiaces.

V. 954 : *même intérêt que vous ?* Tour abstrait qui doit être mis en latin plus concret = si je m'intéressais aux mêmes personnes que vous; cette « proposition », qui termine l'exorde, sera expliquée dans la première partie du discours (v. 955-962).

V. 955 : *vos frères ?* Voir note du v. 951.

V. 957 : *rang ?* Il faut entendre : la place dans une hiérarchie de valeurs, le rôle (*locus*).

V. 958 : *sang ?* Parenté des gens de même sang; ici, comme le montre *Sabine comme sœur* (v. 960), il ne s'agit pas des liens unissant parents et enfants, mais frères et sœurs. Le latin étant très précis dans la désignation des parentés, seul convient ici *cognatio* (ou *consanguinitas*), qui s'oppose à *affinitas* (parenté par alliance).

V. 959 : *qui tourmente ?* Force de l'image ? Ce mot, depuis le XVII[e] siècle, s'est beaucoup affaibli; cf. tourmenteur = bourreau.

V. 963 : ici commence la seconde partie du discours; elle explique le vers final de la première partie. En latin une liaison s'impose donc : *nam, enim, etenim;*

Grâces aux Dieux ? On peut hésiter entre le sens premier : rendons-en grâces aux Dieux, et le sens dérivé : par la faveur des Dieux.

V. 964 : *étonnement ?* Il faut, pour comprendre ces vers, se reporter au récit de Julie (v. 795 sq.). Le mot, très fort, signifie : stupeur paralysante.

N'a leur gloire flétrie ? Valeur du verbe avoir dans ce latinisme ? Excellente occasion de revoir l'histoire de cette forme périphrastique en latin et en français; alors qu'en latin classique, *habeo* gardait sa valeur de tenir, garder, considérer comme... (*urbem captam habere; perspectum, exploratum, persuasum, propositum, susceptum habere*), en latin post-classique la périphrase *habeo* + participe n'est plus qu'un substitut du passé; *n'a leur gloire flétrie* = n'a flétri leur gloire.

V. 965 : *croître de la moitié ?* Dans les latinismes qui sont à l'origine de ce tour : *dimidio plus, dimidio minor, dimidio* gardait sa valeur exacte. Mais l'expression de Corneille signifie : doubler; un discours trop long de moitié est deux fois trop long; « quand on a pour soi sa conscience, on est plus fort de moitié », c'est-à-dire on est doublement fort.

V. 967 : *faiblesse ?* Défaillance morale qui les eût paralysés; cf. v. 964.

V. 968 : *haute vertu ?* Sens de *haute ?* Ce n'est pas une épithète banale, synonyme de grande. Elle s'oppose à l'idée de bassesse impliquée dans *mendiée,* du vers précédent : antithèse à dégager.

V. 970 : *mol consentement ?* Ailleurs l'expression pourrait signifier : consentement faible, acquiescement sans vigueur. Mais ici le contexte (v. 967) impose l'interprétation : lâche consentement, acquiescement de gens veules.

V. 971 : *on en a voulu d'autres ?* on a voulu désigner d'autres champions; cf. v. 810 : *demandent la bataille ou d'autres combattants.*

V. 973 : *pitoyable ?* Non pas digne de pitié, mais accessible à la pitié, miséricordieux.

V. 974 : *seroit réduite ?* Valeur de ce conditionnel ? Albe n'a pas été réduite à faire un autre choix; les Horaces et les Curiaces sont aux mains (cf. v. 931); donc *seroit réduite* = aurait été réduite: latinisme, l'irréel du passé pouvant être exprimé par l'imparfait comme par le plus-que-parfait du subjonctif.

V. 975 : *tantôt ?* Le combat a lieu pendant cet entretien (cf. v. 931, 992); le sens est donc : bientôt.

V. 977 : *événement ?* Comme souvent, au XVII^e^ siècle, issue; latin *euentus :* « Jamais certes, jamais plus beau commencement | N'eut en si peu de temps plus triste évènement ». (Mol., *Etourdi,* II, 10).

V. 979 : *la prudence des Dieux ?* Sens de *prudence ?* C'est le sens premier du latin *prudens-prudentia (pro-uidens; prouidentia).*

V. 980 : *leur ordre éternel ?* Leurs desseins éternels.

V. 981 : *en ce besoin ?* En cette nécessité; cf. Corn., *Cid,* 1479 : « Ainsi donc, au besoin, ton courage s'abat »; *de générosité ?* Mon esprit s'arme de sentiments généreux, des sentiments dignes de ma race.

V. 985 : le premier hémistiche s'adresse à Sabine, le second à Camille.

V. 988 : *tonnerre ?* Valeur de l'image ? Il faut penser aux effets terrifiants de la foudre plutôt qu'à ceux du bruit; en lat. *fulmina.*

V. 990 : *l'ambition des rois ?* Sens concret du mot *ambition :* le titre ambitionné par les rois.

Les vers 979-991, qui constituent la dernière partie de la tirade, s'enchaînent fortement; le mouvement et la couleur y sont romains; v. 979 : mais la prudence des Dieux autrement en dispose (*...uero...*); v. 981 : c'est pourquoi mon esprit s'arme... (*itaque...*); v. 983 : tâchez vous aussi... (*uos quoque...*); v. 985 : en effet vous... (*...enim...*); v. 986 : or un si glorieux titre... (*...autem...*); v. 987 : car un jour... (*...enim...*).

E. DE SAINT-DENIS.

DISSERTATION FRANÇAISE

SUJET

Vous paraît-il possible d'appliquer à l'œuvre de Rabelais et de Montaigne cette définition de l'humanisme que cite André Lalande (*Vocabulaire de la Philosophie*, supplément, pp. 62-63) : « *Un anthropocentrisme réfléchi qui, partant de la connaissance de l'homme, a pour objet la mise en valeur de l'homme, exclusion faite de ce qui l'aliène à lui-même, soit en l'assujettissant à des vérités et à des puissances supra-humaines, soit en le défigurant par quelque utilisation infra-humaine* » ?

PLAN

INTRODUCTION

Le mot **humanisme,** formé sur **humaniste** qui date du XVI^e^ siècle, a eu un riche destin. Il n'avait à l'origine qu'un sens assez limité, puisqu'il désignait l'attitude de ceux qui voulaient relever la dignité de l'esprit humain par l'assimilation de la culture antique, et spécialement par l'étude des belles-lettres ou **humanités** (ex. : l'humanisme d'Erasme). Mais, par la suite, on a appelé **humanisme** toute attitude philosophique qui met au premier plan de ses préoccupations l'étude de l'homme et le développement de ses qualités essentielles, par opposition, par exemple, à l'étude de la nature ou à la recherche et à la connaissance de Dieu. On a pu parler ainsi de l'humanisme de Diderot, de Gide, etc.

C'est en ce sens qu'il faut entendre la définition précise et détaillée que cite M. André Lalande : « Un anthropocentrisme..., etc. ». Il est intéressant d'appliquer cette définition à l'œuvre de Rabelais et de Montaigne, car ceux-ci vivaient au siècle des humanistes, au sens ancien du mot, et, si nous pouvons retrouver chez eux les caractères de l'humanisme au sens moderne, nous saisirons mieux comment a pu se faire le passage d'un sens à l'autre.

La définition proposée demande à être analysée et réduite à ses idées essentielles :

1° L'humanisme est un **anthropocentrisme réfléchi.** On entend par **anthropocentrisme** la tendance à faire de l'homme le centre du monde. Mais cette tendance peut correspondre, dans certains cas, à l'ignorance, car une connaissance insuffisante de la nature et de ses lois peut amener à croire que l'Univers est uniquement fait pour l'homme, qu'il en est la cause finale; dans d'autres cas, c'est la religion qui fait de l'homme la créature privilégiée, à l'image de Dieu, et explique tout en fonction de l'homme (ex. : Buffon). L'anthropocentrisme des humanistes est différent : il est **réfléchi,** c'est-à-dire qu'il correspond au parti, pris après réflexion, de s'intéresser avant tout à l'homme, quelle que soit sa place dans l'Univers, et à l'idée que, si petit que soit l'homme dans la nature, ce qu'il a de mieux à faire, c'est, justement parce qu'il est homme, d'essayer de se mieux connaître et de s'améliorer.

2° La suite de la définition nous précise la **méthode** et le **but** de l'humanisme :

a) La **méthode** consiste à connaître l'homme en l'étudiant;

b) Le **but,** à le mettre en valeur par deux moyens:

1° En le libérant des puissances **supra-humaines** qui lui proposeraient un idéal inaccessible ou le rendraient esclave de la peur.

2° En le libérant des utilisations **infra-humaines** qui le ravaleraient au niveau de la bête.

c) Mais il est évident que ces deux libérations, si essentielles qu'elles soient, ne représentent que l'aspect négatif de l'humanisme, et qu'il faut encore proposer à l'homme un idéal à sa mesure qui puisse l'aider à devenir meilleur, et le mettre en valeur.

L'analyse de la définition proposée nous a donc fourni cinq idées précises sur l'humanisme; il suffit de nous demander si nous retrouvons ces cinq aspects de l'humanisme chez Rabelais et chez Montaigne. Nous noterons aussi les points sur lesquels les idées des deux auteurs ne correspondent pas à la définition proposée : si ces points sont trop nombreux, il faudra les développer dans un paragraphe spécial de discussion; dans le cas contraire, on pourra, comme nous le ferons ici, les indiquer sous forme de réserves, à la fin de chaque partie principale.

PREMIÈRE PARTIE

L'ŒUVRE DE RABELAIS ET DE MONTAIGNE TÉMOIGNE D'UN ANTHROPOCENTRISME RÉFLÉCHI

A. — **Cette œuvre s'intéresse avant tout à l'homme.**

1° Que peut-on étudier qui n'est pas l'homme ? C'est avant tout Dieu, et c'est là l'objet de la théologie ou de la métaphysique; c'est aussi la nature, si l'on entend par ce mot la partie de l'Univers qui s'oppose à l'homme, et la plupart des sciences se consacrent à cela. Or, il est évident que ni Rabelais ni Montaigne n'ont voulu faire œuvre de science ou de métaphysique, à la différence de nombreux écrivains du Moyen âge qui ou bien bâtissaient de vastes systèmes métaphysiques, ou bien entassaient dans d'innombrables bestiaires ou lapidaires les diverses curiosités de la nature.

2° En revanche, Rabelais et Montaigne ont bien mis tout ce qui était humain au centre de leurs préoccupations. Rabelais, par exemple, s'intéresse à l'hygiène, à l'éducation, à la guerre, au mariage, à l'organisation de la société, etc. Montaigne a fait plus, puisqu'il a voulu se connaître lui-même pour connaître l'homme, sa psychologie, son comportement social, et puisque son principal objet est d'apprendre à l'homme à bien vivre.

B. — Cette étude était bien faite **de propos délibéré.** En effet, les deux écrivains connaissaient suffisamment la nature pour savoir que l'homme n'était pas au centre de l'Univers. Montaigne l'a bien vu, par exemple dans **l'Apologie de Raymond de Sebonde,** lorsqu'il montre l'imperfection de l'homme par rapport aux animaux; quant à Rabelais, il connaissait toutes les observations des Anciens sur la nature. D'autre part, ni Rabelais ni Montaigne ne sont suspects d'irréligion : les connaissances de leur temps ne leur permettaient pas de concevoir un homme qui ne fût pas la créature de Dieu. Aussi, s'ils ont choisi tous deux d'étudier l'homme sur la terre, de lui apprendre à vivre, au lieu de n'envisager l'existence qu'en fonction du surnaturel, c'est qu'ils pensaient, comme les humanistes modernes, qu'un anthropocentrisme réfléchi doit commander toute philosophie.

C. — **Réserves.** — Il faut noter toutefois que cette attitude est plus nette chez Montaigne que chez Rabelais. Car celui-ci fait encore une large place, dans son programme d'éducation, à la théologie et aux sciences de la nature; le **quart livre** s'intéresse aux merveilles révélées par la découverte du Nouveau Monde. Il faut donc constater une évolution : Rabelais écrit à une époque qui découvre, avec ravissement, tout le trésor de la science antique et qui, d'autre part, est encore pénétrée de religion. Montaigne considère que l'étude des sciences est bien moins importante que celle de la philosophie; il ne s'occupe guère de l'éducation religieuse de son élève. C'est qu'en son temps la science antique a été suffisamment assimilée pour qu'un philosophe puisse n'en conserver que ce qui est utile à l'homme; et, d'autre part, cette nonchalance du salut dont, malgré ses convictions religieuses, témoigne Montaigne, annonce déjà une époque qui, après le libertinage et les philosophes du XVIII^e^ siècle, pourra proposer à l'homme une sagesse laïque.

DEUXIÈME PARTIE

LA CONNAISSANCE DE L'HOMME CHEZ RABELAIS ET CHEZ MONTAIGNE

Cette connaissance est méthodique et complète.

A. — **Chez Rabelais.**

1° Elle repose sur la **connaissance du corps :** les théories de médecine et d'hygiène de Rabelais.

2° Elle s'accompagne d'une **étude psychologique :** par exemple la psychologie de l'éducation; la sagesse et l'art de vivre des héros comme Pantagruel.

3° Elle se complète d'une **étude de l'homme en société :** la justice, la religion, les milieux intellectuels.

B. — **Chez Montaigne.**

1° Elle part d'une étude méthodique de la **personnalité de Montaigne,** aussi bien physique que morale.

2° Elle se complète d'une **« enquête extérieure »** (Lanson) fondée sur les témoignages que recueille Montaigne en observant les hommes de son temps ou en s'instruisant auprès des Anciens, et cela autant du point de vue psychologique et moral que social.

TROISIÈME PARTIE

LA LIBÉRATION DES PUISSANCES SUPRA-HUMAINES

A. — Le Moyen âge avait appris à l'homme à donner la première place à son âme, le corps étant considéré comme matériel et inférieur. Il est facile de montrer que Rabelais comme Montaigne rétablissent le corps dans sa dignité à côté de l'esprit. Ce faisant, ils apprennent à l'homme qu'à côté de ce qu'il y a en lui de surnaturel, la partie naturelle de son être compte aussi, qu'il est corps en même temps qu'âme, et qu'il peut légitimement tirer de ce corps des plaisirs et une force qui ont leur raison d'être sur la terre indépendamment des fins surnaturelles. Ils incitent ainsi à se libérer de l'obsession d'une vie purement spirituelle et à orienter la sagesse vers un équilibre raisonnable entre les deux aspects de l'homme en lui donnant pour objet une bonne vie terrestre.

B. — Il faut insister sur l'importance que donnent les deux écrivains à l'**art de vivre :** ils ne parlent guère de la vie éternelle, de la crainte de l'enfer, mais incitent l'homme à vivre sagement en équilibrant toutes ses tendances naturelles. Finalement, ils pensent tous deux que c'est en vivant bien, et non en se préparant, dans la crainte, à la mort, que l'homme apprendra à mourir et à mériter le salut.

C. — Cette sagesse naturelle s'accompagne d'une vive critique de tout ce qui, dans la société de leur temps, asservissait l'homme à des puissances supra-humaines :

1° Critique de ceux qui, ne pensant qu'au surnaturel, oublient de vivre : par exemple les moines, critiqués surtout par Rabelais.

2° Critique de ceux qui, au nom de la religion, troublent l'ordre social et empêchent la vie philosophique : par exemple les fanatiques des guerres de religion, critiqués par Montaigne.

3° Critique des institutions qui, quoique d'origine humaine, ont fini par devenir monstrueusement inhumaines et asservissent l'homme à des lois qu'il ne peut pas contrôler : par exemple la justice.

D. — **Réserves.** — Cette libération ne va pas toutefois, comme ce sera le cas au XVIII^e^ siècle, jusqu'à attaquer la religion. Aucun des deux philosophes n'a nié le surnaturel. Tous deux croient aux vérités essentielles de la foi, et, par conséquent, aux puissances supra-humaines, mais, dans leur conception optimiste de l'Univers, ils ne pensent pas que Dieu, qui a créé l'homme, puisse vouloir l'empêcher d'être humain. Aussi considèrent-ils toute utilisation supra-humaine de l'homme qui va contre

nature, non comme un article de foi, mais comme une aberration du fanatisme. C'est là une position délicate qui s'oppose en partie au dogme du péché originel, mais qui n'en demeure pas moins caractéristique de l'humanisme des deux philosophes au point qu'on a pu parler, à leur propos, d'humanisme chrétien.

QUATRIÈME PARTIE

CRITIQUE
DES UTILISATIONS INFRA-HUMAINES

A. — C'est la contrepartie, en un sens, de la libération des puissances supra-humaines en vertu du principe **qui veut faire l'ange fait la bête** largement justifié par les deux écrivains notamment dans leur critique des moines (Rabelais), et des fanatiques (Montaigne).

B. — De plus, les deux philosophes, tout en admettant la légitimité des instincts naturels, réprouvent le désordre et l'excès des instincts qui ravalent l'homme au niveau de la bête : Montaigne, par exemple, a critiqué l'ivrognerie, la présomption, la tyrannie des passions, de l'égoïsme, qui poussent au mensonge, à l'opiniâtreté, à la déloyauté.

C. — Du point de vue intellectuel, tous deux ont critiqué l'abêtissement d'une éducation fondée sur l'utilisation purement mécanique de la mémoire : il sera facile de montrer qu'en ce sens Montaigne est allé beaucoup plus loin que Rabelais.

D. — Enfin tous deux ont dénoncé les atteintes portées à la dignité humaine :

1° Critique de la guerre de conquête chez Rabelais;

2° De la justice mécanique et absurde, chez les deux écrivains;

3° De la cruauté, de la torture et du colonialisme absurde et cruel, « mécanique victoire », chez Montaigne.

CINQUIÈME PARTIE

LA MISE EN VALEUR DE L'HOMME

Ce développement est facile et peut se grouper autour de trois points de vue qu'on pourra aisément développer dans de justes proportions.

A. — Du point de vue physique : le développement harmonieux du corps.

B. — Du point de vue intellectuel : le développement de la culture fondée sur le jugement et la raison (en insistant sur l'évolution des idées de Rabelais à Montaigne).

C. — Du point de vue moral : le développement équilibré des bons instincts :

1° l'abbaye de Thélème chez Rabelais;

2° l'art de vivre de Montaigne.

CONCLUSION

On peut donc parler de l'humanisme de Rabelais et de Montaigne dans le sens qui nous a été proposé, avec toutefois cette réserve que cet humanisme n'a jamais rompu avec la religion et a essayé simplement d'intégrer l'art de vivre dans une conception optimiste du surnaturel. Toutefois, ce faisant, les deux philosophes et surtout Montaigne, préparaient la voie à un humanisme laïque qui tâchera de se passer de la religion. En même temps l'humanisme des deux écrivains nous permet de saisir le passage du sens historique au sens moderne du mot : car tous deux connaissaient les lettres antiques et avaient formé leurs idées à leur contact. Seulement ils ont essayé, surtout Montaigne, de se dégager de l'étude purement philologique des textes et de bâtir par eux-mêmes un idéal de vie moderne et raisonné qui, sans rompre avec la sagesse antique, fit de l'humanisme non plus une simple érudition, mais une libération de l'homme par l'étude et la mise en valeur de tout ce qui est humain.

Henri BÉNAC.

AGRÉGATIONS DES LETTRES ET DE GRAMMAIRE

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE (1)

DIDEROT (Additif)

J. Robert LOY : **Diderot's determined fatalist, a critical appreciation of Jacques le Fataliste.** New-York, King's Crown Press, Columbia University, 1950. — Compte rendu important de P. Vernière dans **Revue d'Histoire littéraire,** juillet-septembre 1951.

VICTOR HUGO

La Légende des Siècles, la Fin de Satan

I. — ÉDITIONS CRITIQUES.

La Légende des Siècles, éd. Paul Berret. Hachette, coll. Les Grands Ecrivains de la France, 1920-1927. Six vol. in-8°. Très importante introduction, notices, notes et variantes. Les trois séries (1859, 1877, 1883) sont présentées séparément.

La Légende des Siècles, La Fin de Satan, Dieu, éd. Jacques Truchet. Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1950. Un vol. in-12 de 1326 pages. Introduction, notes et variantes. Ordre de l'édition collective, dite **ne varietur,** publiée en 1883-1884 : les trois séries sont amalgamées.

II. — ÉDITIONS COURANTES.

La Légende des Siècles : chez Nelson, en trois vol. in-16; chez Flammarion, en deux vol. in-16; aux éditions du Dauphin, en deux vol. in-16; chez Fayard, en six vol. in-16; chez Garnier, en deux vol., etc.

La Fin de Satan : chez Charpentier, en un vol. in-16.

(1) Voir le précédent numéro de *L'Information littéraire*, p. 167.

III. — ÉDITIONS PARTIELLES.

La Légende des Siècles, selected and edited by H.-J. Hunt. Oxford, Basil Blackwell, 1946. Un vol. in-16.
La Légende des Siècles, première série, extraits présentés et annotés par Maurice Levaillant. Delagrave, 1948. Un vol. in-16.
Classiques Hachette, Hatier, Larousse, etc.

IV. — ÉTUDES.

Documentation exhaustive dans l'édition Berret. Documentation moins étendue, mais suffisante, dans l'édition Truchet. Voir en outre :
H.-J. HUNT : **The Epic in Nineteenth Century France.** Oxford, Basil Blackwell, 1941, un vol.;
et, parmi les très nombreux ouvrages consacrés à Victor Hugo :
P. BERRET : **Victor Hugo.** Garnier, 1919. (Vue d'ensemble.)
D. SAURAT : **La Religion de Victor Hugo.** Hachette, 1929. (Idées métaphysiques du poète.)
P. BERRET : **La Légende des Siècles.** Mellottée, 1932. (Etude et analyse.)
A. ZUMTHOR : **Victor Hugo poète de Satan.** Robert Laffont, 1946.

P.-G. C.

TACITE (1)

I. — GÉNÉRALITÉS.

Editions :

C. HALM, G. ANDRESEN, E. KOESTERMANN [6], Leipzig, Teubner, 1934-37).

Avec traduction française :

H. GOELZER : **Histoires** [4]. 1951.
* E. DE SAINT-DENIS : **Agricola** [2]. 1948.
* J. PERRET : **Germanie.** 1949. — Les trois à Paris, Les Belles-Lettres.

Lexiques :

A. GERBER, A. GREEF, C. JOHN : **Lexicon Taciteum.** Leipzig, 1933.
PH. FABIA : **Onosmaticon Taciteum.** Ann. Univ. Lyon, nouv. série II, 4, Paris-Lyon, 1900.

Etudes :

G. BOISSIER : **Tacite** [6]. Paris, 1926.
* [PH. FABIA]-P. WUILLEUMIER : **Tacite, l'homme et l'œuvre.** Paris, Boivin, 1949; Synthèse dense, riche et précise.
R. REITZENSTEIN : **Tacitus und sein Werk.** Leipzig, 1927.
* L. CONSTANS : **Etude sur la langue de Tacite.** Paris, 1893.
J. GANTRELLE : **Grammaire et style de Tacite** [3]. Paris, 1908.
R. ULLMANN : **La technique des discours dans Salluste, Tite-Live et Tacite.** Oslo, 1927.
ED. NORDEN : **Die antike Kunstprosa** [3]. Leipzig, 1915; pp. 321-343.
* E. LOEFSTEDT : **Syntactica** II. Lund 1933; pp. 276-290.
G. SOERBOM : **Variatio sermonis Tacitei aliæque apud eundem quæstiones selectæ.** Upsal, 1935.
A. SALVATORE : **Stile e ritmo in Tacito,** Naples 1950.

II. — AGRICOLA.

Editions commentées :

R. PICHON [5]. Paris, Colin, 1921.
* H. FURNEAUX, J. G. C. ANDERSON, F. HAVERFIELD [3], Oxford, 1939, excellente et suffisante.

Etudes :

H. BARDON : **A propos de l'Agricola.** Les Et. Class., 1943-44, pp. 3-7, 273-285; contre E. de Saint-Denis.
I. A. RICHMOND : **Gn. Iulius Agricola.** Journ. of Rom. Stud., 1944, pp. 34-45.

III. — GERMANIE.

Edition commentée :

R. MUCH, Heidelberg, 1937, très riche; J. G. C. ANDERSON, Oxford, 1938.

(1) Les ouvrages indispensables sont marqués d'un astérisque.

Etude :

ED. NORDEN : **Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania** [3]. Leipzig, 1923.

IV. — HISTOIRES.

Edition commentée :

* H. GOELZER, Paris, Hachette, 1920.

Etudes :

PH. FABIA : **Les sources de Tacite dans les Histoires et les Annales.** Paris, 1893; thèse de la source unique, aujourd'hui écartée : voir GOELZER, Introd. de l'édition Hachette, et J. MARTIN, **Zur Quellenfrage in den Ann. und Hist. des Tacitus,** dans **Studien zum Tacitus,** par Hommel, Keyssner, etc. (Würzburger Stud. zur Altertumswiss., Heft IX, Stuttgart, 1936).
PH. FABIA : **Les Histoires de Tacite,** Journ. des Sav., 1922, 49-63; — série d'articles sur certains chapitres des **Histoires,** énumérée dans l'ouvrage de P. Wuilleumier, p. 169 sqq.; noter en particulier : **La journée du 15 janvier 69 à Rome** (Rev. de Philol., 1912, 78-129) et ajouter **La concentration des Othoniens sur le Pô** (Rev. des Et. anciennes, XLIII, 1941, 192-218.
F. KLINGNER : **Die Geschichte Kaiser Othos bei Tacitus** (Ber. Verhandl. d. Sächs. Akad. d. Wiss., 92. Band, 1940, Heft 1).
* ED. COURBAUD : **Les procédés d'art de Tacite dans les Histoires.** Paris, 1918.

Lectures historiques nécessaires : B. W. HENDERSON : **Civil war and rebellion in the Roman Empire, a. D. 69-70. A companion to the Histories of Tacitus** (Londres, 1908), ouvrage vivant, hostile à Tacite; * L. HOMO : **Le Haut-Empire.** Coll. Glotz, **Hist. Rom.,** III, P.U.F., 1933, pp. 322-335; * SUETONE : **Vies de Galba, Othon, Vitellius** et **Vespasien;** PLUTARQUE : **Vies de Galba** et **d'Othon.**

J. B.

HYMNES HOMÉRIQUES

I. — LECTURES PRÉPARATOIRES.

Position du problème religieux dans :
J.-E. HARRISON : **Prolegomena to the study of Greek religion.** 1903.
* CH. PICARD : **Les origines du polythéisme hellénique,** I et II. 1930-1932.
Pour une information plus détaillée :
O. KERN : **Die Religion der Griechen,** I et II. 1926-1935.
U. v. WILAMOWITZ-MOELLENDORF : **Der Glaube der Hellenen,** I et II. 1931-1932.
* L. GERNET et A. BOULANGER : **Le Génie grec dans la Religion.** 1932.
M. P. NILSSON : **Geschichte der griechischen Religion.** 1941.

II. — TEXTE.

Fondé sur le témoignage de 28 manuscrits qui supposent trois ascendances distinctes : l'une représentée par M (Leidensis, ex-Mosquensis); la seconde comporte 9 manuscrits; enfin la troisième constituée par la famille dite « parisienne ». Pour apprécier ces rapports, on se référera à :
P. BREUNING : **De hymnorum homericorum memoria.** 1927.
ALLEN-HALLIDAY : **The Homeric Hymns.** 2e éd., 1936. (Introduction, XI-LVII.)
J. HUMBERT : **Hymnes.** 1936 (Introduction, p. 12-18).

III. — ÉDITIONS GÉNÉRALES ET TRADUCTIONS.

BAUMEISTER : **Hymni homerici.** 1882.
A. GEMOLL : **Die Homerischen Hymnen.** 1886.
* ALLEN-HALLIDAY : **The Homeric Hymns.** 2e éd., 1936. On peut aussi utiliser la première édition de Allen-Sikes (1904) que l'on trouve plus couramment.
* J. HUMBERT : **Hymnes,** 1936. Texte fondé sur une révision presque complète des manuscrits, avec une traduction et des notices concernant les divinités auxquelles les Hymnes sont consacrés.
L. DIMIER : **Hymnes homériques,** traduction et notes. 1937.

IV. — ÉDITIONS PARTIELLES ET ÉTUDES PARTICULIÈRES.

Les trois hymnes les plus importants (**Déméter, Apollon, Hermès**) demandent une attention particulière.

A. — Déméter.

Ed. BUCHELER (1869) [avec un bon fac-simile de M] et PUNTONI (1896). La question capitale est le lien entre l'hymne et la religion éleusinienne. Nombreux

articles de M. Ch Picard dans **Revue de l'Histoire des Religions** et **Revue Archéologique,** qui portent souvent sur les rapports du monde égéen et du monde hellénique au point de vue religieux.

B. — Apollon.

Question toujours débattue de savoir si on a affaire à un hymne unique, ou à deux hymnes, ou à un fond ancien enrichi d'additions. Parmi les partisans de l'indivisibilité de l'hymne, on cite :

F. DORNSEIFF : **Archaische Mythenerzählung.**
ALLEN-HALLIDAY : **Homeric Hymns** (cf. supra).
W.-F.-J. KNIGHT : **Integration of the Hymn to Apollo.** Am. Journal Philology, 1941.

Tandis que tiennent pour un « Hymne délien » avec une « Suite pythique » :

F. JACOBY : **Der homerische Apollonhymnus.**
U. v. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. **Die Ilias und Homer.** Beilagen 3 (2e éd.), 1920.
J. HUMBERT : **Hymnes** (cf. supra).
L. DEUBNER : **Der homerische Apollonhymnus,** dans **Sitzungsberichte** de l'Académie de Berlin. 1938.

C. — Hermès.

ED. RADERMACHER (Fasc. 213 des **Sitzungsberichte** de Vienne). Cet hymne si curieux et si savoureux a été souvent discuté dans son unité pour des questions de vraisemblance interne.

Ont souligné les invraisemblances et tenté des transpositions audacieuses :

C. ROBERT : **Zum homerischen Hermeshymnus, Hermes** XLI.
A. LUDWICH : **Homerischer Hymnenbau.** 1908.

J. Humbert et L. Radermacher ont défendu l'unité de l'hymne (à l'exception des vers 512-580, dus à un maladroit continuateur).

D. — Autres hymnes.

L'Hymne à Aphrodite, charmante œuvre de circonstance composée à la gloire d'une dynastie locale de Troade, ne pose pas de questions particulièrement difficiles; il en est de même pour le médiocre **Hymne à Dionysos.** Quant aux autres, ils sont souvent trop courts et trop formulaires — à l'exception peut-être de **Pan** et des **Dioscures** — pour qu'on s'arrête sur eux dans une bibliographie sommaire et de caractère pratique.

J. HUMBERT.

PLATON

Protagoras, Gorgias, Phèdre (1)

Editions complètes :

Les Belles-Lettres, Collection des Universités de France : **Protagoras,** par A. CROISET et L. BODIN (actuellement 3e éd.); **Gorgias,** par les mêmes (actuellement 4e éd.); **Phèdre,** par L. ROBIN (actuellement 2e éd.).

Edition STALLBAUM (avec notes critiques et commentaire latin), Gotha, diverses éditions, aux alentours de 1850 (édition ancienne, mais nourrie, et toujours utile).

(1) Il ne saurait être question ici de donner une bibliographie complète des dialogues au programme. D'autre part beaucoup d'ouvrages, et *parmi les plus importants,* sont de par leur caractère érudit ou philosophique, d'une lecture difficile. Quel que soit leur intérêt, on les a écartés ici, pour ne signaler que les travaux les plus commodes à trouver, à lire et à utiliser pour des candidats à l'agrégation des lettres ou de grammaire.

Dialogues isolés :

Protagoras :

DEUTSCHLE-CRON (avec notes latines), Leipzig, diverses éditions, dont la 6e, de 1910, est revue par W. NESTLE.
On peut y joindre : SAUPPE (notes en allemand), Berlin, 1863-1884; IAHN (notes en allemand), Vienne, 1878; WAYTE (notes en anglais), Cambridge, 5e éd., 1889; TURNER (notes en anglais), Londres, 1891.

Gorgias :

DEUTSCHLE-CRON (avec notes latines), Leipzig, 4e éd., 1886; THOMPSON (avec notes en anglais), Londres, 1871-1894.
On peut y joindre : SAUPPE-GERCKE (notes en allemand), Berlin, 1897; G. LA MAGNA (notes en italien), Milan, 1935.

Phèdre :

THOMPSON (notes en anglais), Londres, 1868.

ÉTUDES

Etudes d'ensemble :

A. DIES : **Autour de Platon,** t. II. Paris, 1927 (ouvrage excellent, très suggestif, dont on lira surtout les pages 400-452).
WILAMOWITZ . **Platon,** 2 vol. Berlin, 2e éd., 1920 (ouvrage en allemand, un peu difficile mais intéressant, dont on lira surtout le chapitre sur le **Phèdre** « Ein glücklicher Sommertag », I, pp. 450-489).
W. JAEGER : **Paideia, The Ideals of Greek Culture.** Oxford, 1944 et 1945, dont on lira : vol. II, pp. 107-159, et vol. III, pp. 182-195 (lecture très importante et aisée).
A. J. FESTUGIERE : **Contemplation et vie contemplative selon Platon,** Paris, 1936, 498 p. (philosophique; à consulter, par exemple, sur le **Gorgias**).
J. MOREAU : **La Construction de l'Idéalisme platonicien,** Paris, 1939, 515 p. (philosophique et assez touffu; à consulter éventuellement).
P. LOUIS : **Les métaphores de Platon.** Paris, Les Belles-Lettres, 1945, 269 p. (classification commode).
A. DE MARIGNAC : **Imagination et Dialectique; Essai sur l'expression du spirituel par l'image dans les dialogues de Platon.** Paris, Les Belles-Lettres, 1951, 163 p. (contient quelques rapprochements et commentaires suggestifs).
P. FRUTIGER : **Les Mythes de Platon.** Paris, Alcan, 1930, 295 p. (ouvrage très sérieux et bien informé, un peu aride).

Sur le « Phèdre » :

L. ROBIN : **La théorie platonicienne de l'amour.** Paris, Alcan, 1908 (ouvrage philosophique, et, dans l'ensemble, très difficile; mais on tirera des renseignements utiles des pages 63-109)
E. BOURGUET : **Sur la composition du Phèdre,** dans **Revue de métaphysique et de morale,** 1919, p. 335-351 (excellent article, lecture aisée).

Sur le « Gorgias » :

J. HUMBERT : **Le pamphlet de Polycratès et le Gorgias de Platon.** Paris, 1930, 62 p. (discussion savante, mais la seconde partie, pp. 38-62, est aisée à lire, et très directement utile). On pourra joindre, sur la même question : J. HUMBERT : **Platon et la politique réaliste de son temps,** dans **Bulletin de l'Association Guillaume Budé,** 1930, pp. 14-29; et J. DUCHEMIN : **Remarques sur la composition du Gorgias,** dans **Revue des Etudes grecques,** 1943, pp. 265-286.

J. DE ROMILLY.